L'AMI
DE LA NATURE.

L'AMI DE LA NATURE,

OU

MANIERE

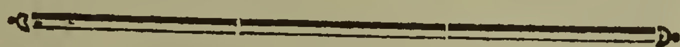
De traiter les Maladies par le prétendu Magnétiſme animal.

PAR M. SOUSSELIER DE LA TOUR, Ecuyer, Seigneur de la Tour de Biſſey & de la Charmée.

Nata eſt, ut in pleriſque, Ars ab experimento.
Quintiliani lib. II, cap. 2, ſect. 3.



A DIJON,
Chez J. B. CAPEL, Imprimeur-Libraire de Mgr. l'Evêque, place Saint-Georges.



M. DCC. LXXXIV.
AVEC APPROBATION ET PERMISSION.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

LETTRE

A M. L...... P...... pour ſervir d'introduction.

MONSIEUR,

Vous me demandez continuellement de vous faire connoître l'agent dont je me ſers pour guérir les maladies ; ſi je vous euſſe ſatisfait dès le commencement, vous auriez été peu inſtruit, & peut-être me confiant à vos lumieres, j'aurois ceſſé de travailler ; vous me diſiez que la probité exigeoit qu'un Amateur ne gardât pas un ſecret qui pouvoit intéreſſer la ſanté de ſes ſemblables : j'avois déjà fait cette réflexion, mais je craignois de faire tort à M. Meſmer, qui le premier a fait cette découverte, qui n'eſt pas nouvelle, quant à la choſe, mais qu'il

a perfectionnée. Je lui ai fait demander, quoique je ne le connoiſſe pas, & que je n'aie jamais eu de relation avec lui, s'il ne lui ſeroit pas déſagréable que j'inſtruiſiſſe le public ſur les moyens que j'avois trouvés de guérir & ſoulager les maladies, il a répondu à la perſonne que j'avois priée de lui parler, que ma découverte n'avoit rien de commun avec la ſienne, & que j'étois le maître de la publier. Je n'ai pas héſité de prendre la plume pour compoſer un Ouvrage qui auroit été meilleur, s'il avoit été fait par quelqu'un plus inſtruit & plus exercé. Comme je ſuis certain de ſon utilité par l'expérience, ayant guéri nombre de malades depuis trois ans, je prends le parti de le donner au public, tout imparfait qu'il eſt, parce qu'il en fera faire de meilleurs, & mettra le public intelligent en état de ſe paſſer de Médecins, de conſerver ſa ſanté & de ſe guérir. Vous ſerez étonné qu'étant peu Phyſicien, j'aie eu la hardieſſe de parler de

la haute physique ; vous verrez, en lisant le Livre que je fais imprimer, que je n'ai pu m'en dispenser ; qu'une connoissance m'a conduit nécessairement à une autre.

Je n'avois pas plus de connoissance sur l'Electricité que le commun des gens du monde, lorsque je commençai à travailler ; cependant je débute par établir les principes de cette science ; je contredis même souvent les Savans de la plus grande réputation, ce qui ne vous préviendra pas en ma faveur ; mais je vous prie de me lire attentivement, & de ne prononcer votre jugement que lorsque vous aurez répété les expériences que je cite.

En conséquence de ces principes, je donne un abrégé de physique, dans lequel j'explique l'action de la Lune & du Soleil sur la Terre, les causes du tonnerre, des vents, du flux & reflux de la Mer, & des principaux phénomenes de la Nature. Vous aurez souvent occasion de faire les observations que je rapporte, sur-tout

dans les temps que vous habitez la campagne ; il y en a beaucoup à faire dans toutes les parties du monde, & je n'ai ébauché ce traité que pour engager les Savans à travailler.

Je donne un abrégé hiſtorique de la Médecine, pour qu'elle puiſſe être comparée avec la Médecine naturelle que je propoſe. J'explique les cauſes des maladies, après quoi je donne plufieurs méthodes & différens procédés pour les guérir, ſoit par l'Electricité étincelante, ſoit par le prétendu Magnétiſme animal qui n'eſt qu'une Electricité muette & deguiſée, ſoit par l'attouchement ou par le moyen d'un baquet où plufieurs perſonnes ſont traitées en même temps ; j'indique les moyens de diminuer les ſenſations douloureuſes que quelques malades éprouvent dans ce traitement, & j'explique le méchaniſme & la théorie de toutes ces méthodes qui vous étonnoient ; j'apprends les procédés pour faire réfléchir cet agent par les glaces. J'enſeigne la

maniere de guérir les animaux ; j'explique le méchaniſme de la baguette divinatoire, &c.

Je prévois que la partie médicale ſera la plus contredite, & qu'elle le ſera d'abord par des perſonnes qui me liront légérement, & qui, ſans ſe donner la peine de vérifier les faits par des expériences, en ſe rendant utiles à leurs Concitoyens, trouveront plus commode de nier ou d'atténuer les cures que je cite. Vous-même me direz peut-être que je ne ſuis pas Médecin, & que cependant je me permets de donner des préceptes en Médecine. A cela je vous répondrai que je croyois autrefois de bonne foi que la Médecine étoit une ſcience, & qu'elle enſeignoit les moyens de guérir les maladies. Je fus inſtruit dans ma jeuneſſe par un Médecin qui jouiſſoit d'une grande réputation ; je lus les Auteurs qu'il m'indiquoit être les meilleurs ; & quoique je n'euſſe jamais reſpiré la pouſſiere d'une Univerſité, je pris la liberté de diſtri-

buer, par humanité, des remedes aux pauvres malheureux, de les ſaigner lorſque la ſaignée étoit néceſſaire, & même de faire d'autres opérations lorſqu'elles étoient faciles & ſans danger. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes inſtruits fuſſent nés avec une ame ſenſible, au point de ſacrifier une heure par jour au ſoulagement des pauvres malades ; l'Etat conſerveroit certainement bien des milliers d'hommes qui périſſent, ſur-tout dans les campagnes. Lorſque j'y fais quelque ſéjour, je donne mes ſoins non-ſeulement à ceux du village, mais il m'en vient des environs, & j'ai la douce ſatisfaction d'en guérir en peu de temps la plus grande partie.

J'ai ſouvent reconnu que, lorſque je ſaignois, je diminuois l'inflammation ; que, lorſque je faiſois vomir & lorſque je purgeois, je débarraſſois l'eſtomac & les inteſtins pour un temps, mais que ces remedes n'attaquoient pas la cauſe du mal, & que ſouvent ils aggravoient

les maladies, ſur-tout lorſque je réitérois les purgatifs; j'ai donc pris le parti depuis plus de trente ans de débarraſſer les premieres voies, ne ſachant rien de mieux, d'ordonner un régime nourriſſant & quelques tiſanes, & alors je voyois que ſouvent la Nature détruiſoit la cauſe de la maladie.

Je n'ai pas travaillé long-temps à la nouvelle Médecine dont je traite, ſans connoître que toutes les maladies venoient d'engorgemens; que toutes les obſtructions étoient occaſionnées par un épaiſſiſſement dans les fluides; que la premiere cauſe de cet épaiſſiſſement étoit une diminution ou la ſuppreſſion d'une ſecrétion; que l'on n'augmentoit jamais une ſecrétion ſans occaſionner une diminution dans les autres, & que lorſqu'une tranſpiration eſt ſupprimée, l'humeur tranſpirale s'épaiſſit.

J'ai auſſi bientôt reconnu que le prétendu Magnétiſme animal, principal agent de la Nature, diviſe tous les fluides

épaiſſis, par un mouvement alternatif, c'eſt-à-dire par ſon action & ſa réaction. J'ai ſouvent le plaiſir d'enlever un mal de dents dans une minute, un mal de gorge même inflammatoire dans un quart d'heure, un point de côté, un mal de tête en auſſi peu de temps, de guérir une fievre tierce dans trois traitemens d'un quart d'heure par jour, une fievre double tierce, ſoit maligne, ſoit putride, dans dix jours au plus. Toutes les maladies ſe guériſſent aſſez facilement, lorſqu'elles ſont traitées dans les commencemens; mais lorſqu'elles ſont dégénérées & invétérées, c'eſt le plus petit nombre que l'on guérit radicalement, encore faut-il avoir recours au traitement de temps à autre pour éviter les rechûtes; il y en a de tellement incurables, que les malades n'éprouvent qu'un léger ſoulagement.

Peut-être ne ſerez-vous pas auſſi ſatisfait de mon travail que je le deſirerois; mais je ſuis certain d'être utile; & ſi, dans le vaſte champ que j'ai parcouru, je

me ſuis égaré, vous me tiendrez compte de ma bonne volonté, en me continuant l'eſtime & l'amitié dont vous m'honorez depuis que j'ai l'avantage de vous connoître : c'eſt avec ces ſentimens d'eſtime & d'attachement reſpectueux, que j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
SOUSSELIER DE LA TOUR.

A Châlon-ſur-Saone, ce 23 Janvier 1784.

TABLE.

Fin de la Table.

L'AMI



L'AMI DE LA NATURE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Electricité artificielle.

LA matiere électrique est un fluide sec, élastique, sans cesse en mouvement. Elle a d'autres qualités; les principales sont l'attraction, la répulsion, la réaction & la gravitation.

Quelques expériences faciles à répéter, feront mieux concevoir les mouvemens de la nature, lorsque je traiterai de l'Electricité naturelle.

La matiere électrique cherche toujours à s'échapper, lorsqu'elle est accumulée sur un conducteur quelconque, pour retourner au réservoir commun, qui est la terre; & si elle ne peut y arriver par quelques corps interme-

diaires, elle se dissipe lentement dans l'air pour s'y rendre. Tous les *Electriciens* savent que lorsqu'une bouteille est trop chargée, l'on entend un petit pétillement à la petite boule du crochet, signe d'évasion, la matiere électrique ne pouvant pas traverser assez promptement le verre, car elle le traverse plus lentement que les autres corps. Chaque fois que l'on tire une étincelle du conducteur, si le temps est favorable, l'on apperçoit une partie lumineuse de matiere qui retourne au conducteur; c'est la cause pour laquelle on tire plusieurs étincelles d'une bouteille de Leyde, lorsqu'on ne touche que le crochet.

Toutes les matieres sont électriques & électrisables, à l'exception de l'eau & de la soie. Toute matiere seche est susceptible d'être électrisée par le frottement. Le verre s'électrise mieux que d'autres corps, & il communique une matiere que l'on nomme communément positive, & que je nommerai *en plus*. Une bonne machine électrique procure de belles étincelles, en observant néanmoins la différence du plus ou moins de sécheresse dans l'air. Cette matiere cependant est la même que celle que l'on nomme négative, mais elle est plus abondante, & a plus d'énergie que celle qui est *en moins*; & si l'on veut tirer de la même

machine de la matiere électrique à nombre de degrés différens, on n'a qu'à diminuer le frottement jusqu'à ce qu'enfin on n'apperçoive plus de feu électrique en présentant l'excitateur ; cependant il existera encore dans le conducteur isolé, différens degrés d'Electricité qui seront invisibles, & qui ne peuvent être sentis que par ce procédé. Présentez à tout corps que vous croyez contenir de la matiere, le dedans de la main ; s'il en existe, vous y sentirez un petit vent frais : c'est la partie la plus sensible à ce petit vent qui provient de la matiere électrique. Présentez de même plusieurs pointes, par exemple une vergette ; ces pointes multipliées attirent la matiere qui est dans l'air ou dans le corps, & la repoussent continuellement, ce qui occasionne le petit vent dont il s'agit ; car les pointes attirent & repoussent continuellement par un mouvement alternatif. On peut encore s'en assurer, en présentant des corps légers qui seront attirés. Les corps résineux acquierent, ainsi que le verre, de la matiere électrique par frottement, mais à un degré inférieur. Les métaux, à des degrés aussi inférieurs, suivant qu'ils sont plus ou moins poreux, c'est-à-dire que, plus ils sont compacts, plus ils sont électriques ; les bois aussi en proportion qu'ils ont les pores plus ou moins

ſerrés. Pour charger le gâteau réſineux d'un électrophore, on peut ſe diſpenſer de ſe ſervir de peaux d'animaux, en le frottant avec un morceau d'étoffe, le cul d'une bouteille; on charge encore avec la machine électrique, en mettant le gâteau en contact avec le conducteur, par le moyen d'une chaîne, ou en le frottant avec du bois poli, du métal poli & tous corps qui ne contiennent point d'humidité, même de la ſoie.

J'ai fait un plan de carton, du même diamétre que celui de glace de ma machine; j'y ai collé de l'étoffe en laine, & je l'ai mis au lieu & place du plan de glace; j'ai garni mes couſſinets de peau de lievre, & après avoir fait tourner, je n'ai apperçu aucune étincelle ſur le conducteur; mais en y préſentant le dedans de la main, j'y ai ſenti un petit vent.

L'eau, quoique très-bon conducteur, n'eſt pas électriſable; elle annulle au contraire les effets de la matiere électrique. Electriſez de l'eau dans laquelle il y aura quelques parties métalliques, elle paroîtra s'électriſer; cependant il n'y aura que les métaux & le verre qui la contiendra, qui ſeront réellement électriſés.

Electriſez de l'eau pure dans un vaſe de verre, par le moyen d'une chaîne pendante au conducteur, non-ſeulement vous n'appercevrez

aucune marque d'Electricité, sur-tout si le verre est mince, cette matiere le traversant plus facilement, mais au contraire des autres expériences, la matiere électrique vous paroîtra anéantie dans le conducteur; & pour peu de temps que vous continuiez ce travail, votre machine ne produira plus aucun signe d'Electricité. J'ai répété deux jours de suite cette expérience, & je n'ai pu me servir de ma machine électrique que le lendemain.

Un jour je noyai un rat, & je le mis sur mon conducteur, pour en tirer des étincelles, & tenter de lui rendre la vie. J'avois commencé par le bien essuyer, non-seulement je ne pus tirer aucune étincelle du rat, mais même du conducteur; je le retournai dans la cendre jusqu'à ce que je n'apperçusse plus d'humidité, alors je le remis enveloppé de cendre sur le conducteur, & l'excitateur attiroit des étincelles, tant du rat que du conducteur, & chaque étincelle tirée de l'un ou de l'autre, causoit un mouvement assez vif à la queue du rat; ce qui annonce la réaction de la matiere. L'expérience connue de la commotion électrique, qui a lieu malgré une distance assez considérable dans l'interruption des deux surfaces de la bouteille de Leyde, communiquans chacune

dans l'eau, prouve aſſez que ce fluide eſt conducteur.

La ſoie ne ſe charge pas de la matiere électrique comme le verre; conſéquemment ne pouvant l'exciter que comme je l'ai dit ci-deſſus, elle eſt le meilleur iſoloir. Je ſuis cependant perſuadé que, ſi l'on pouvoit décompoſer la ſoie, & en former un corps ſolide & ſec, il ſeroit électrique & électriſable.

Les corps légers ſont attirés & repouſſés par la matiere électrique; ils ſont attirés par le corps électriſé, lorſqu'ils n'ont pas une certaine quantité de matiere, & repouſſés dès qu'ils en ſont pourvus; examinons en peu de mots les cauſes de ce phénomene.

Le frottement échauffe les corps frottés, la chaleur en ouvre les pores, la matiere électrique qui eſt répandue dans l'air & par-tout, s'y inſinue; le frottement ceſſant, le refroidiſſement ſurvient, les pores ſe remettent dans leur état naturel; alors la matiere électrique eſt obligée de traverſer le corps frotté, à moins que la ſurface frottée ne ſoit en communication avec une autre matiere qu'elle traverſera plus ou moins facilement, ſuivant la nature de la matiere; car elle traverſera plutôt du métal, que du verre ou de la réſine. Frottez un bâton de cire d'Eſpagne, cette opération aſſez connue

aura lieu, & il atirera les corps légers; l'attraction est plus considérable, lorsque la chaleur diminue. Frottez du verre, de la résine, de l'or ou autres métaux, un pilon d'un bois un peu dur & poli, la même attraction aura lieu; toutes ces différentes matieres n'attireront pas cependant les corps légers avec la même force; mais vous reconnoîtrez toujours dans tous ces corps l'existence de la matiere, en présentant le corps frotté dans le dedans de la main, par le sentiment d'un petit vent frais, qui annonce la matiere en mouvement; c'est la seule partie du corps sensible à ce petit vent.

J'ai pris le pied de verre d'un isoloir, un des bouts étoit poli, & ressemblant à la forme d'un pilon; j'ai étendu sur une table un morceau de drap, sur lequel j'ai frotté ce verre en allant & venant, comme on rape un bâton de tabac; j'ai présenté ensuite le verre frotté à un des bouts d'une petite ficelle qui étoit tendue sur la table; la ficelle étoit attirée, mais plus facilement lorsque le verre commençoit à se refroidir. Lorsque l'on fait tourner trop longtemps la manivelle d'une machine électrique, la glace s'échauffe, ses pores se dilatent trop, & alors la matiere électrique diminue considérablement sur le conducteur & en quantité & énergie.

Mettez à la place de l'anneau qui eſt à l'extrêmité du conducteur, un écu ou autre plaque métallique ; faites tomber deſſus cette plaque une de ces boules faites avec de l'eau de ſavon dont s'amuſent les enfans ; électriſez, & ſur le champ la forme de cette boule changera ; elle ſera repouſſée & diſſipée.

Montez ſur une chaiſe, laiſſez tomber une de ces boules de ſavon à la diſtance d'environ un pied de votre conducteur, plus ou moins, ſuivant la force de l'Electricité ; alors la boule ſera attirée par le conducteur ou par les piliers de verre qui le ſupportent, parce qu'ils ſont électriſés, & elle ſera ſur le champ repouſſée & diſſipée.

Prenez une petite plume d'oiſeau, préſentez-la au conducteur, tandis qu'on électriſe, elle ſera attirée & repouſſée au bout de votre doigt, pour ſe décharger de la matiere électrique, & retournera ſucceſſivement & à pluſieurs repriſes, faire la même opération ; cependant lorſqu'elle aura été ſaturée pendant un certain temps de la matiere électrique, elle ne ſera plus attirée & tombera. Préſentez une pareille plume au pilier de verre qui ſert à iſoler le conducteur, elle s'y attachera & s'y arrêtera bien plus de temps que ſur le conducteur, ſans être attirée par le doigt que vous lui préſen-

terez ; le même effet aura lieu avec une bouteille de Leyde.

Tous les corps pointus attirent & communiquent la matiere électrique, c'est-à-dire que si vous présentez une pointe à un conducteur, vous soutirerez l'Electricité, & que vous serez électrisé, si vous êtes isolé ; de même si vous présentez une partie du corps proche d'une pointe attenante au conducteur, & que vous soyez sur un isoloir, vous serez électrisé.

Arrachez un peu du duvet qui tient aux plumes du canard ; présentez ce duvet au conducteur électrisé, il sera attiré & repoussé de même que la plume d'oiseau ; mais il cessera plutôt ce jeu, & allongera ses plumes qui formeront des pointes, soit qu'il adhere au conducteur, pour se décharger de la matiere électrique, & pour la communiquer au doigt présenté, soit qu'il tienne au doigt pour soutirer la matiere électrique du conducteur. La propriété des pointes, de soutirer & de communiquer l'Electricité à une plus grande distance que les autres formes, est assez connue.

Les rayons atmosphériques de l'Electricité sont droits comme les rayons de lumiere, ce qui se reconnoît par ce duvet qui étend toujours ses plumes en ligne droite, soit pour attirer, soit pour communiquer l'Electricité.

Mettez ſur un conducteur une grande plume d'oie en équilibre, & de façon qu'elle forme deux angles aigus; électriſez, dans l'inſtant la plume ſe remettra à angles quarrés; prenez une petite baguette de bois fendu ou autre matiere, la meme choſe arrivera : ſi cependant vous vous ſervez d'un morceau de bois un peu long, du moment que vous électriſerez, le bois ſe mettra en mouvement comme une aiguille de bouſſole, & ſera plus ou moins de temps à s'arrêter en proportion de ſa longueur. Si les rayons, tant du conducteur que de la plume ou du bois, étoient divergens, les angles s'entre-choqueroient en différens ſens, & la plume ne pourroit pas s'arrêter conſtamment ſur un angle quarré, ce qu'elle fait parce que les rayons atmoſphériques ſe croiſent en ligne droite, que ceux du conducteur s'alongent davantage & ſont plus conſidérables que ceux de la plume ou du bois, parce que ces matieres ſont moins électriſables.

La matiere électrique peut être réfléchie par les glaces, mais toujours conformément aux angles de réflexion; c'eſt ce que je détaillerai lorſque je parlerai de la découverte du prétendu Magnétiſme animal

La matiere électrique n'eſt divergente que par accident. Lorſque les rayons atmoſphériques ſont réfléchis par les glaces, c'eſt à-peu-

près par la même cauſe que lorſque les rayons de lumiere ſont réfléchis; les uns & les autres ſont continus. La matiere électrique, qui ſe meut avec une rapidité étonnante, trouvant un obſtacle dans le verre qu'elle ne peut traverſer que lentement, ſe trouve contrainte de chercher quelqu'autre corps pour le parcourir, & s'en retourner à ſon magaſin. Lorſque vous préſentez une montre par le côté du verre, à un conducteur, pour en tirer une étincelle, elle aura lieu, mais elle ſuivra la forme du verre pour aller frapper l'or; ſi dans l'air elle trouve des parties réſiſtantes, elle ſera contrainte de s'échapper par zig-zag; mais les rayons atmoſphériques de la matiere électrique, tranquille & accumulée, ſont toujours en ligne droite.

Il nous reſte à examiner la théorie de la bouteille de Leyde : je ne ſuis pas, ſur cet article comme ſur bien d'autres, de l'avis des Savans; mais je déduirai les raiſons qui me font penſer autrement.

La matiere électrique peut s'accumuler dans une bouteille; mais elle ne fait qu'y ſéjourner plus ou moins de temps, en proportion de l'épaiſſeur du verre. La premiere preuve eſt qu'il eſt néceſſaire que la ſurface extérieure ſoit en communication avec le magaſin commun, & la ſeconde, que ſi, la bouteille de Leyde

étant chargée, on l'iſole, la matiere électrique ſera toute, après un certain temps, ſur la ſurface extérieure; examinons quelques expériences qui puiſſent convaincre : chargez une bouteille de Leyde bien arrangée, iſolez-la ſur des pieds de verre, laiſſez-la tranquille une heure ou plus, ſuivant l'épaiſſeur du verre; après ce temps touchez le crochet, pour ſavoir s'il n'y a plus de matiere électrique dans la bouteille; s'il y en avoit encore, cette petite étincelle l'auroit toute enlevée : alors tenez le crochet, & touchez la ſurface extérieure de l'autre main, & vous recevrez dans l'inſtant la commotion. Cela prouve qu'en chargeant une bouteille de la même façon, l'on peut recevoir la commotion, ſoit en mettant la ſurface intérieure, ſoit la ſurface extérieure en communication avec la Terre; on ſera peut-être tenté de répondre à cela que la matiere électrique a paſſé par la verge du métal pour ſe rendre à la ſurface extérieure. Pour détruire cette objection, il n'y a qu'à examiner la cauſe de la commotion, ce que je vais faire après avoir cité une autre expérience plus convaincante. Prenez une de ces petites fioles à médecine, empliſſez-la, juſques près du col, de plomb à giboyer; armez-la d'une tige de métal à la maniere accoutumée, puis préſentez le crochet au conducteur

de votre machine tandis qu'on électrisera ; chargée dans cet état, vous recevrez la commotion en suivant les procédés ordinaires. Otez le plomb de la même bouteille, & mettez-y de la plume de canard, vous électriserez cette bouteille inutilemenr ; elle ne donnera point la commotion : si vous tenez cette bouteille à la main, les pieds sur le plancher, vous sentirez, tandis qu'on électrisera, la matiere traverser le verre. La raison de ce phénomene est que le plomb retient un peu de temps la matiere électrique, & au contraire que la plume, qui forme quantité de pointes, la repousse à travers le verre.

La commotion électrique n'est pas le même effet que le tonnerre. La bouteille de Leyde ne donne la commotion qu'autant que l'on fait communiquer les deux surfaces, & l'effet du tonnerre n'est qu'une étincelle, comme celle dont on se sert pour enflammer la poudre à canon & l esprit-de-vin.

Mettez en communication deux corps, l'un électrisé en plus, & l'autre en moins : la matiere électrique, surabondante dans l'un, se précipitera sur l'autre pour s'y mettre en équilibre. Lorsque vous touchez d'une main la surface extérieure d'une bouteille de Leyde, & que de l'autre vous allez toucher le crochet qui com-

munique à la ſurface intérieure où vous avez accumulé beaucoup de matiere électrique, alors cette derniere, qui eſt en plus grande quantité, ſe précipite ſur la ſurface extérieure pour ſe raſſembler & ſe rendre au réſervoir commun. Cette théorie eſt le réſultat des principes que j'ai cités. Un jour ayant du monde dans mon cabinet, une perſonne de la compagnie s'amuſa à charger une bouteille de Leyde un peu trop, ſans que j'y fiſſe attention. Je pris cette bouteille des deux mains; j'étois debout au milieu de la chambre, & je préſentai le crochet à une perſonne de la compagnie, qui étoit auſſi debout devant moi, en lui diſant de toucher cette boule de métal; ce qu'elle fit: dans l'inſtant nous fumes frappés fortement tous deux, ſur-tout aux jarrets; n'étant pas l'un & l'autre en contact, il fallut que la matiere en plus revînt par le plancher pour ſe rendre à la ſurface extérieure de la bouteille.

Lorſque l'on répétera les expériences citées, que l'on choiſiſſe un temps ſec, que la chambre où eſt la machine électrique ne ſoit pas nouvellement arroſée, & que la glace de cette machine ne ſoit pas trop échauffée, parce que dans tous ces cas la matiere électrique a moins d'énergie. Le temps le plus favorable eſt celui où il y a moins d'humidité dans l'air; en hiver, par le vent du

nord; mais elle a communément plus d'énergie en été par un temps ſec, ſur-tout lorſque le Soleil a attiré la chaleur à la ſurface de la Terre, depuis dix heures du matin juſqu'à deux heures du ſoir, & elle en a encore plus lorſque la Lune eſt dans ces temps-là au méridien ſupérieur.

CHAPITRE II.

De la Terre, de la Lune & du Soleil.

LA Terre eſt un corps plein, compoſé de différentes matieres. Pour mieux concevoir l'action de la Lune ſur la Terre, je la comparerai à une boule chargée de matiere électrique; cette boule, iſolée dans l'air, doit avoir un atmoſphere électrique, en proportion de ſa groſſeur & de la quantité de matiere électrique qu'elle contient.

Si l'on préſente à cette boule un autre corps, l'atmoſphere électrique s'alongera, & ſi vous l'avancez plus près dans la ſphere d'activité, l'étincelle partira de la boule pour aller frapper & électriſer le corps préſenté, & la matiere aura un mouvement de réaction ſur elle-même; ſi le corps préſenté eſt loin de la ſphere d'activité, outre qu'il alongera l'atmoſphere électrique, la

matiere de cette atmoſphere, qui eſt ſans ceſſe en mouvement, éprouvera une répulſion qui occaſionnera une atmoſphere auſſi alongée au point oppoſé de la boule. Tous les phénomenes de la Nature n'ont lieu que par le mouvement continuel de la matiere électrique; je la compare à une grande roue qui en fait mouvoir quantité d'autres; & ſans ce mouvement, combiné à la vérité, il n'y auroit ni végétation ni vie ſur la Terre.

La Lune, qui eſt environ quarante-neuf fois plus petite que notre globe, en eſt éloignée d'environ quatre-vingt & quelques mille lieues, & parcourt un cercle autour de ce globe. Dans cet état, je comparerai la Lune au corps excitateur dont je viens de parler. Etant trop éloignée de la Terre pour en tirer une étincelle, elle attire & accumule la matiere électrique à chaque ſurface qui lui eſt oppoſée, & l'atmoſphere électrique étant toujours proportionnée à la quantité de matiere, elle eſt beaucoup plus étendue dans cette partie: comme il n'y a jamais d'attraction ſans répulſion, il y a plus de matiere électrique & une atmoſphere plus étendue au point oppoſé du globe que dans les autres parties latérales, mais cependant moins qu'à la ſurface ſur laquelle la Lune eſt perpendiculaire, c'eſt-à-dire, que l'attraction a une action

action plus forte & plus ſenſible que la ré-
pulſion.

La Terre contient en outre dans ſon ſein une matiere très-ſubtile, qui eſt la chaleur ou le principe du feu, & cette matiere eſt auſſi dans un mouvement continuel par l'action du Soleil.

Le Soleil eſt ſi éloigné de la Terre, que les calculateurs n'ont jamais été d'accord ſur cette diſtance. Il eſt le principe & le centre de la lumiere. La Terre, par ſon mouvement, en eſt éclairée dans toutes les parties où elle lui préſente une ſurface. Examinons quelques qualités & propriétés de cet aſtre, par le ſecours de quelques expériences & comparaiſons.

Un jour je chargeai médiocrement une bouteille de Leyde, je la portai dans ma cour à l'heure de midi, je raſſemblai les rayons du Soleil ſur le bouton du crochet, avec une bouteille de verre; ayant les yeux élevés, je n'apperçus que le changement de couleur du cuivre échauffé, tandis que des perſonnes éloignées de cinq à ſix pas, remarquerent un demi-cercle lumineux ſortant du crochet & ſe dirigeant vers la Terre. Pour ſavoir ſi la matiere électrique étoit diminuée, je me décidai à recevoir la commotion; mais quoiqu'à raiſon du temps, la matiere eût diminué inſenſiblement en traverſant le verre, je reçus la commotion plus forte que

de coutume. Je répétai cette expérience à trois heures après midi : les mêmes Spectateurs n'apperçurent pas le demi-cercle lumineux, mais la commotion fut aussi plus forte qu'à l'ordinaire.

J'ai pris d'une main une tabatiere d'or, polie; je l'ai présentée au Soleil, & j'ai reçu les rayons réfléchis dans le dedans de l'autre main, qui étoit à l'ombre; j'y ai senti un petit vent frais, pareil à celui dont j'ai parlé, & que l'on ressent lorsqu'on présente à cette partie un corps quelconque qui contienne de la matiere électrique au degré même le plus foible.

J'ai fait la même expérience avec un miroir, & j'ai senti le même vent, mais moins frais.

Je conclus de ces expériences, que les rayons de la lumiere du Soleil sont les rayons atmosphériques d'une Electricité lumineuse d'une nature inconnue, qu'ils augmentent notre matiere électrique, & lui donnent plus d'énergie.

J'ai mis une planche de bois de chêne devant le feu, pour la faire sécher, & une autre au Soleil pour comparer les effets. Celle qui étoit devant le feu, assez éloignée pour ne pas recevoir plus de chaleur que celle exposée au Soleil, devint convexe du côté du feu, & concave du côté de l'air libre. Celle qui étoit exposée au Soleil, devint convexe du côté de la Terre, & concave du côté du Soleil & de l'air libre.

J'ai mis une carte sur la tablette d'une cheminée où l'on sentoit une chaleur douce, & une autre sur une pierre exposée au Soleil. La carte qui étoit sur la tablette, devint convexe du côté de la tablette, & concave du côté de l'air libre; celle qui étoit au Soleil, devint convexe du côté de la pierre, & concave du côté du Soleil & de l'air libre.

Ces expériences de comparaison m'ont persuadé que le Soleil est un corps froid, que la chaleur est répandue dans la Terre, & que les rayons de lumiere ont une vertu attractive & particuliere pour accumuler cette matiere subtile, que je nommerai matiere chaude, à la surface de la Terre qui leur est opposée. Il y a si de peu ressemblance entre les rayons du Soleil & ceux de la flamme de notre feu, que l'on ne parviendra pas à exciter la moindre chaleur, en se servant de miroir ardent ou de lentille de verre pour rassembler ces derniers rayons. Lorsque le Soleil a ainsi attiré la chaleur dans une partie du globe pendant quelques mois, & qu'il vient à éclairer un autre pays par ses rayons perpendiculaires, cette Terre qui étoit échauffée, se refroidit, & la matiere échauffante est attirée dans d'autres climats, ce qui caractérise les différentes saisons.

Si les rayons du Soleil étoient chauds, ils

échaufferoient aſſez un nuage pour empêcher la congélation, qui n'a lieu, je penſe, que parce que la partie ſupérieure du nuage eſt expoſée à un air très-froid.

Nous ſavons que le ſommet des montagnes eſt froid en raiſon de leur hauteur. La Terre, comme je l'ai déjà dit, a une atmoſphere électrique, ſur-tout dans les parties où la Lune frappe perpendiculairement; de même, elle a une atmoſphere chaude ſur les ſurfaces où les rayons perpendiculaires du Soleil attirent & accumulent la chaleur. Sur une montagne d'une hauteur moyenne, l'on reſſent une chaleur plus douce que dans la plaine, parce que l'atmoſphere chaude de la plaine diminue de chaleur à meſure qu'elle s'éloigne de la Terre qui en eſt le réſervoir, tandis qu'il y a de hautes montagnes, dont le ſommet eſt couvert de neiges & de glace pendant toute l'année, parce que l'atmoſphere chaude de la Terre n'eſt pas ſenſible à cette hauteur, & que la chaleur que les rayons du Soleil pourroient tirer, n'eſt pas proportionnée au degré du froid qui eſt dans l'air à cette hauteur.

S'il étoit poſſible à l'homme de s'élever comme l'aigle, au deſſus de l'atmoſphere chaude de la Terre, je penſe que, muni d'un verre ardent, il ne pourroit enflammer aucune matiere, &

que la chaleur de ſon corps, attirée par les rayons de lumiere, ne ſeroit pas ſuffiſante pour brûler.

La végétation n'a lieu ſur les différentes ſurfaces de la Terre, qu'en proportion du temps plus ou moins long que les rayons du Soleil y attireront la chaleur.

Le Soleil ne peut être comparé à aucun des autres globes répandus dans l'eſpace; pas un ne nous envoie, comme lui, une lumiere bienfaiſante, & nous ne pouvons pas concevoir la cauſe de ſon mouvement, tandis qu'il me paroît que c'eſt lui qui donne le mouvement aux autres planetes qu'il éclaire.

Lorſque le matin j'admire cet aſtre après ſon lever, je me dis en moi-même, ces rayons de lumiere répandus ſur la Terre, ſont une matiere très-ſubtile, à la vérité, mais qui a une action marquée ſur la matiere; ces rayons matériels ſont innombrables; & quoique je ne puiſſe pas diſtinguer le mouvement de cet aſtre, je me perſuade que ſon mouvement eſt de l'eſt à l'oueſt, celui de la Terre de l'oueſt à l'eſt, & que ces deux globes ſuivent le mouvement de deux roues de rencontre : je m'occupe de la Terre que j'habite, ſans m'inquiéter des autres planetes; cette Terre eſt un corps dur & d'un poids conſidérable; mais comme elle eſt ſuſ-

pendue dans l'eſpace, & qu'elle n'éprouve aucun frottement contre d'autres corps durs, une force légere eſt ſuffiſante pour lui donner un mouvement. Le Soleil eſt en contact avec la Terre, par ſes rayons de lumiere qui ſont continus ; des milliers de rayons contenus dans un pied quarré, ſont remplacés pluſieurs fois dans une ſeconde, par d'autres rayons qui ſe ſuccedent, à cauſe de la vîteſſe du mouvement de cet aſtre. Or, ce pied quarré éprouve un frottement, à la vérité, très-léger, & des millions de pieds éprouvant en même temps le même frottement, ce concours opere le mouvement de la Terre. Ce mouvement ſeroit plus vîte que celui du Soleil, ſi les rayons de lumiere étoient un corps aſſez dur & aſſez ſolide pour éprouver une réſiſtance ſur la Terre ; mais leur matiere trop ſubtile ne réſiſte à aucune force agiſſante (*). Peut-être quelqu'être

(*) Outre le mouvement diurne de la Terre, il me paroît qu'elle fait un tour horiſontalement, en deux mille quatre cents ans environ ; les ſquelettes d'animaux qui ne peuvent vivre que dans les pays chauds, trouvés dans des climats froids, ainſi que les obſervations faites depuis deux ſiecles, ſont des preuves de cette vérité. Les difficultés que nous avons à déterminer les longitudes, déſordre qui doit encore augmenter & que

penſant fait-il le même raiſonnement dans Jupiter ou dans Saturne. Je conclus de toutes ces réflexions que, ſi le mouvement du Soleil ceſſoit, nous n'aurions plus de lumiere ſur la Terre, qu'elle n'auroit plus aucun mouvement, & que toute la Nature ſeroit morte.

Des Aſtronomes nous apprennent par des calculs de comparaiſon, que la lumiere qui nous vient de l'étoile la plus proche de la Terre, emploie ſix ans à faire ce voyage, & que ſi cette étoile ceſſoit d'être lumineuſe, nous la verrions encore pendant ſix ans.

La propoſition me paroît incertaine, & la conſéquence fauſſe. La premiere, en ce que, notre lumiere parcourant dans une minute tant de pieds dans l'air épais que nous reſpirons à la ſurface de la Terre, il n'eſt pas poſſible de comparer la lumiere de l'étoile ni l'air ſupérieur, ne connoiſſant ni l'une ni l'autre; & ſi l'étoile ceſſoit

---

l'on éprouvera par la ſuite pour les latitudes, ſeront la démonſtration de ce ſyſtême. les Navigateurs de toutes les nations doivent donc faire des changemens à leurs inſtrumens, avoir connoiſſance de deux méridiens, autres que ceux qu'elles ont adoptés, & avoir des Cartes géographiques faites différemment que celles que nous avons; mais ce n'eſt pas dans une note qu'il convient de développer ce ſyſtême.

de renvoyer des rayons de lumiere pendant une heure, il y auroit plusieurs lieues d'interruption entre la lumiere en route & l'étoile, qui par conséquent ne seroit pas visible, & la lumiere ne peut pas exister sans principe.

CHAPITRE III.

Du Tonnerre & des Vents.

AVANT de parler du tonnerre, je dirai deux mots de la formation des nuages, pour suivre la Nature dans ses opérations.

Les brouillards sont le principe des nuages; je ne fais aucune distinction entre vapeurs & exhalaisons, parce que les unes & les autres sont humides, suivant les circonstances. La chaleur de la Terre est continuellement en fermentation avec les parties humides; il en résulte des vapeurs qui s'élevent plus ou moins, suivant qu'elles sont plus subtiles ou chargées de parties aqueuses. Les brouillards sont des vapeurs vésiculaires, c'est-à-dire que la vapeur qui est un gas divisé en petits globules, se charge, en passant par les marais ou les rivieres, d'humidité; ensorte que c'est ce gas qui éleve l'eau; mais si le poids de l'eau est trop consi-

dérable, le gas ne peut s'élever, & l'eau tombe toute ou en partie ſur la Terre, en forme de pluie fine; ſouvent lorſqu'une partie de l'eau eſt tombée, le gas devenu plus léger, s'éleve & forme des nuages; c'eſt ainſi que cela arrive pendant l'hiver.

En été, le Soleil attirant la chaleur à la ſurface de la Terre, les fermentations, tant des corps durs que des corps moux, ou en putréfaction, ſont beaucoup plus actives, & les gas qui en réſultent, plus légers, plus ſubtils, & ſouvent inflammables. Si ces gas s'élevent de terreins marécageux & humides, ils ſe chargent d'eau, & s'élevent plus ou moins rapidement en proportion de leur légéreté. S'ils s'élevent dans des terreins ſecs & arides, ils montent plus facilement: tous ces différens gas ſe combinent dans l'air, & ne paroiſſent former qu'une maſſe opaque, impénétrable aux rayons du Soleil; car ſi les nuages n'étoient formés que d'eau, ils ſeroient tranſparens, & l'on n'entendroit pas le bruit du tonnerre; quelques obſervations ſur ce phénomene nous conduiront à la connoiſſance des cauſes.

Le 2 Août 1780, étant à la campagne, il s'éleva un orage à l'heure de midi dans la partie du ſud-eſt du lieu où j'étois; le tonnerre parut augmenter juſqu'à environ deux heures qu'il

ſe fit entendre avec plus de bruit ; le nuage avoit ſa direction de l'oueſt à l'eſt ; il y eut beaucoup de pluie & de grêle ; le tonnerre tomba dans pluſieurs endroits, depuis deux heures juſqu'à trois, & le nuage paroiſſoit traverſer à demi-lieue d'où j'étois. J'obſervois, pendant ce temps, un nuage iſolé, peu élevé, peu conſidérable, & qui ne paroiſſoit pas être à plus de cent toiſes de ma maiſon. Le vent qui régnoit, bon, frais, venoit du nuage à tonnerre, du ſud au nord ; des nuages légers, blancs & très-élevés, alloient du nord au ſud. Un de ces fils d'araignée que blanchit la roſée, devenu très-léger par cette opération de la Nature qui en a enlevé la gomme, & tel qu'on en voit ſouvent voltiger à la fin de l'été, s'éleva & ſe porta avec aſſez de vîteſſe du côté du nuage, malgré le vent contraire. Le nuage iſolé paroiſſoit aſſez épais, ſans aucun mouvement, & n'ayant que peu d'étendue. Je l'obſervois, croyant qu'il ſeroit attiré par le gros nuage, qui contenoit beaucoup de matiere électrique, & continuoit toujours ſa route de l'oueſt à l'eſt. Je ne fus pas peu étonné, lorſque je vis le tonnerre ſortir de Terre avec éclat & rouler dans le petit nuage qui, dans le moment, s'étendit au point de ſe réunir au gros nuage dans l'eſpace de quelques minutes ; alors il

tomba beaucoup de pluie, & à quatre heures le temps fut beau & ſerein. Une demi-heure après, le Curé de mon village me raconta qu'ayant envoyé ſa ſervante, pendant le mauvais temps, fermer la fenêtre de l'écurie, qui étoit un volet ouvrant en dedans, & fermant par un verrouil, dès que cette fille, âgée d'environ vingt-quatre ans, eut fermé ce verrouil, l'extrêmité de ſes doigts devint lumineuſe; qu'elle les ſecoua ſans que la lumiere diſparût, mais qu'elle ceſſa dès qu'elle les eut frottés à ſes habits, & qu'elle vint toute effrayée raconter ces particularités à ſon maître.

Lorſque le tonnerre ſe fit entendre le 2 Août 1780, la Lune étoit à peu près au méridien ſupérieur; alors il y avoit plus de matiere électrique à la ſurface de cette partie de la Terre, qu'au méridien inférieur, où la Lune n'agiſſoit que par répulſion, car ces deux actions ſont toujours inſéparables : le nuage dut être électriſé par étincelle, conſéquemment en plus, d'autant que les rayons du Soleil qui étoient perpendiculaires, procuroient une forte énergie à la matiere. Lorſque la Lune eſt au méridien inférieur, les nuages ſont électriſés en moins, parce qu'ils ne le ſont que par les rayons atmoſphériques de la Terre; cependant ſi c'eſt à une heure où le Soleil augmente l'énergie, la

matiere étant accumulée en certaine quantité, le nuage ſera électriſé en plus, mais à un degré inférieur que s'il eût été électriſé par étincelle. Chacun aura occaſion de faire ces obſervations.

Le tonnerre de Terre fait les mêmes ravages que celui de nuages, qui eſt plus fréquent, parce que l'étincelle que lui a donnée la Terre, eſt plus conſidérable que celle qu'il lui rend, y ayant à chaque étincelle une réaction de partie de matiere dans le nuage, augmentée par les rayons atmoſphériques de la Terre, c'eſt-à-dire que l'étincelle qui s'élance ſur la Terre n'y arrive pas toute, & qu'une partie retourne dans le nuage. Lorſque la pluie tombe, cette eau diminue l'atmoſphere de la Terre, & celle du nuage s'étend plus librement; ce qui fait que la matiere qui s'agite dans les nuages a plus de facilité à retourner à ſon magaſin. Les corps animés éprouvent donc deux mouvemens internes, celui de l'atmoſphere aſcendante & celui de l'atmoſphere deſcendante; auſſi ſe trouvent-ils mieux portans après qu'avant l'orage; c'eſt toujours ſur ces principes que j'établirai la nouvelle Médecine.

La grêle eſt de l'eau gelée par le froid de l'air ſupérieur, parce que l'eau enlevée de la Terre pendant l'été a un degré de chaleur, entretenu par l'atmoſphere chaude de la Terre,

& que l'air ſupérieur étant très-froid, congele plus facilement la partie ſupérieure du nuage: le bruit du tonnerre n'a lieu que parce que la matiere électrique ayant beaucoup d'énergie pendant les chaleurs, s'agite continuellement dans le nuage, & rencontre, parmi tous ces gas qui la compoſent, de l'air inflammable qui détonne; alors toutes ces particules d'eau enlevées par ces différens gas dont elles ſont imprégnées, ſont obligées de ſe réunir; le froid les ſaiſit, les congele; le mouvement de la matiere électrique & les exploſions les briſent, & elles s'arrondiſſent un peu en paſſant par leur chûte, dans l'eau qui n'eſt pas gelée: l'on voit même quelquefois des glaçons aſſez larges & aſſez épais tomber ſur la Terre. Pendant l'hiver, nous n'entendons pas le bruit du tonnerre, & il ne tombe pas de grêle, parce que la matiere a moins d'énergie; les gas n'ont pas une qualité inflammable, & le froid de la Terre eſt plus conſidérable que celui de l'air ſupérieur en contact avec le nuage, ce qui nous procure la neige. La grêle n'eſt pas tranſparente, parce que l'eau a été combinée avec les différens gas qui l'ont enlevée; c'eſt ce qui fait que l'eau de la pluie eſt la moins ſaine de toutes, & même ſouvent dangereuſe.

J'obſervai, le 6 Août 1783, un nuage à

tonnerre & à grêle, qui s'éleva dans la partie de l'oueſt, & prit ſa direction à l'eſt; un vent très-fort l'y portoit, & il traverſa ſur le lieu où j'étois. Dès qu'il fut paſſé, le Ciel devint ſerein & clair; mais alors le vent ſe fit ſentir venant de l'eſt & du nuage, quoiqu'il continuât ſa route de ce côté. Toutes ces obſervations prouvent que le vent ſort de tous les côtés d'un nuage en même temps, & que la matiere électrique eſt la premiere cauſe des vents. Tous les Marins arrêtés par le calme, ſont aſſurés d'avoir du vent, dès qu'ils voient un nuage ſe former dans quelque partie que ce ſoit.

L'Electricité lumineuſe qui s'attacha au bout des doigts de la fille dont j'ai parlé, étoit, à ce que je préſume, une atmoſphere électrique deſcendante qui s'étoit arrêtée au verrouil; & comme cette matiere étoit en moins, elle ne pouvoit retourner en terre par le volet de bois, que lentement, parce que plus le degré de l'Electricité eſt inférieur, plus elle ſéjourne dans les corps qui en ſont imbus; elle ne devint lumineuſe que par l'obſcurité du lieu, le volet étant fermé.

Les ouragans ſont un vent d'une violence extraordinaire, qui parcourt une moindre largeur, & qui paroît ne partir que d'un point. J'en ai obſervé pluſieurs dans l'Ile Saint-Do-

mingue, où ils sont moins considérables qu'aux Iles du Vent; j'en vais donner les détails.

L'Ile Saint-Domingue est traversée par une chaîne de montagnes plus élevées dans des parties que dans d'autres, & il y a plusieurs rameaux qui vont jusqu'au bord de la Mer, ce qui forme plusieurs petites plaines. Les parties les plus élevées sont presque toujours couvertes de nuages. J'ai vu plusieurs fois sur un de ces sommets, un nuage très-noir, sans tonnerre, & au milieu duquel on appercevoit une lueur obscure, environnée de rayons lumineux obscurs, comme si on n'eût apperçu cette lumiere qu'à travers le nuage; les Habitans nomment ce phénomene *œil de bœuf*. Le vent le plus violent ne tardoit pas à s'élever après l'apparition de cet œil de bœuf; il déracinoit & cassoit les arbres qu'il rencontroit sur son passage, endommageoit les toits des maisons; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce vent paroissoit plus plonger à terre que les autres; aussi étoit-il bien diminué après avoir parcouru deux ou trois lieues; il ne tenoit en largeur qu'un espace de deux cents toises.

Il est naturel de penser que cet œil de bœuf est une quantité de matiere électrique accumulée & concentrée dans un nuage qui ne contient pas d'air inflammable, & que le vent qui en

ſort, eſt cette matiere qui s'échappe avec force pour ſe rendre à ſon réſervoir, qui eſt la Terre.

J'ai ſouvent obſervé que le vent ſortoit des montagnes ſur leſquelles il n'y avoit aucun nuage, parce que la matiere électrique s'accumule auſſi très-ſouvent dans des parties ſouterraines, lorſqu'elle y rencontre des matieres propres à la retenir.

CHAPITRE IV.

Du flux & reflux de la Mer.

Les Aſtronomes & les Phyſiciens ſont d'accord ſur les obſervations que je vais citer.

1°. La pleine marée eſt plus élevée lorſque la Lune, dans ſon mouvement périodique, ſe rapproche de la Terre.

2°. Lorſque la Lune eſt en conjonction avec le Soleil, les eaux de la Mer s'élevent encore davantage.

3°. La pleine Mer n'a lieu qu'environ deux heures après que la Lune a paſſé au méridien.

4°. Elle eſt plus tardive ſur les côtes occidentales que ſur les côtes orientales.

5°. Sur les mêmes côtes, la Mer s'éleve plus haut dans des parties que dans d'autres.

6°.

6°. Les petites Mers n'ont que peu ou point de flux & reflux.

7°. Le flux & reflux a lieu en même temps aux deux points opposés du globe.

Je me servirai de ces observations pour déterminer, s'il est possible, les causes du flux & reflux de la Mer, & j'en indiquerai d'autres à faire pour venir à l'appui de mes raisons, si elles se trouvent conformes à mes présomptions.

1°. La Lune, qui est l'excitateur de la Terre, attire à la surface qui lui est opposée, une plus grande quantité de matiere électrique dans le temps des équinoxes, parce qu'elle se trouve plus proche de la Terre. L'eau est un fluide facile à mettre en mouvement, mais très-difficile à élever au dessus de son niveau, & l'attraction de la Lune n'auroit aucune action sur elle, si elle n'étoit pas chargée de matieres salines auxquelles la matiere électrique s'attache très-bien. Or, la Lune attirant une plus grande quantité de matiere à la superficie de l'eau de la Mer, lorsqu'elle s'en est rapprochée, l'atmosphere faisant effort pour s'alonger, souleve cette eau chargée de sel, ce qui n'arrive pas sur les lacs d'eau douce, quelque considérables qu'ils soient. Examinez le sillage d'un vaisseau pendant la nuit, vous verrez dans l'eau, qui éprouve un frottement contre le vaisseau, une électricité

lumineuſe; & ſi le temps n'eſt pas chargé de nuages & d'humidité, vous verrez ſouvent cette électricité lumineuſe accumulée à l'extrêmité des mâts ou des vergues, ce que les Marins nomment le feu Saint-Elme.

2°. Les eaux de la Mer s'élevent plus ou moins, ſuivant que la Lune a plus ou moins d'attraction. Nous avons déjà vu que plus elle s'approche de nous, plus ſa vertu attractive eſt conſidérable. Les expériences & les obſervations multipliées nous ont convaincus que les rayons du Soleil donnoient beaucoup d'activité à la matiere électrique, & que cette matiere ayant plus d'énergie, eſt attirée plus puiſſamment par un excitateur; en conſéquence de ces principes, le Soleil donnant de l'énergie à la matiere en même temps que la Lune attire, cette attraction doit être plus forte, & les eaux de la Mer doivent s'élever davantage.

3°. La marée n'eſt haute ſur les côtes de France, qu'environ deux heures après que la Lune a paſſé au méridien, par deux raiſons; la premiere, que quoique le fluide électrique ſoit attiré promptement par la Lune, l'eau, qui eſt un fluide peſant, ne peut être ſoulevée que lentement; la ſeconde, que l'action de la Lune agiſſant dans toute la ſurface qu'elle préſente à la Terre, une partie de cette action,

tandis qu'elle eſt au méridien, a lieu également ſur la Terre comme ſur l'eau, parce qu'une moitié du diametre de la Lune eſt en oppoſition à la Terre, & l'autre à l'eau de la Mer.

4°. Les côtes qui ont leur aſpect à l'eſt, doivent avoir haute marée aux environs du méridien de la Lune plutôt que celles qui ſont à l'orient, parce que la Lune préſentant en entier ſon diametre à la ſurface de l'eau avant de le partager avec la Terre, & les rayons atmoſphériques étant plus conſidérables ſur l'eau, la Lune a plutôt action ſur cette eau, qui obéit plus promptement à l'attraction.

5°. L'eau s'éleve plus ou moins, proportionnellement à la quantité de ſel qu'elle contient. Il eſt certain que la Mer eſt plus ſalée dans des parties que dans d'autres. L'eau douce eſt conducteur de la matiere électrique, ainſi que l'eau ſalée; mais cette derniere retient & conſerve cette matiere à cauſe de ſon ſel. Depuis Cadix juſqu'à Saint-Malo, la marée eſt plus haute de diſtance en diſtance; & ſuivant ce que je viens de dire, l'eau de la Mer doit être plus ſalée à meſure que l'on approche de la Manche. Il eſt poſſible de s'aſſurer des divers degrés de ſalaiſon de ces différentes parties.

La marée eſt ſi élevée ſur la côte de Saint-Malo, qu'il doit y avoir une autre cauſe de

cette élévation extraordinaire. On préſume que les courans venant des côtes d'Angleterre, participent à cette grande élévation; mais les courans ne ſont pas toujours les mêmes, ils ſont variables : j'en parlerai dans le chapitre ſuivant.

Je ſerois tenté de croire que les Mers du nord ſont au deſſus du niveau de la partie de notre Océan, & que l'eau des Mers du nord ayant ſon courant par le Pas de Calais, Saint-Malo ſeroit le point où ces eaux oppoſent une réſiſtance à l'élévation de celles de l'Océan.

Si cette ſuppoſition pouvoit quelque jour être reconnue pour une vérité, on parviendroit à une découverte que les Européens cherchent depuis long temps. La marée ne s'éleve que de quatre pieds au Pas de Calais, tandis qu'elle s'éleve à trente-cinq ſur la côte de Saint-Malo. A l'entrée de la Baie d'Hudſon, la marée ne s'éleve que d'environ quatre pieds, & les voyageurs nous aſſurent qu'à une certaine profondeur de cette Baie, elle s'éleve à trente; je conclurois par comparaiſon que deux Mers qui ne ſont pas au même niveau, ſe joignent dans cette prétendue Baie, comme la Mer du nord, qui fait partie de l'Océan, ſe joint avec la Manche. Je ſais que la Manche n'a pas ces deux ſeuls points de communication; mais j'ignore ſi la Baie d'Hudſon n'en a pas autant ou plus.

6°. La ſuperficie des petites Mers étant moindre que le diametre de la Lune, & l'attraction de cette planete agiſſant en partie ſur la Terre, ſon action eſt moindre ſur l'eau des petites Mers. Si l'eau d'une petite Mer n'eſt pas ſalée à-peu-près comme celle de l'Océan, il n'y aura que peu de marée; & ſi cette petite Mer contient beaucoup d'eau douce par la chûte des fleuves & des rivieres, & que l'Océan n'en fourniſſe pas une bien plus grande quantité, il n'y aura pas de marée. Il eſt aiſé de ſavoir ſi la marée d'une petite Mer vient de ſa communication avec l'Océan ou non. Nous ſavons que la haute marée eſt plus tardive dans les Rades, les Baies & dans les rivieres, que ſur les côtes, en proportion de leur profondeur, parce que la marée remonte de la Mer. Prenons la Méditerranée pour exemple : s'il y a marée ſur les côtes de Gênes & d'Italie, ce que j'ignore, & qu'elle vienne de l'Océan, elle doit être conſidérablement plus tardive que celle de Cadix ; mais s'il y a marée plutôt qu'à Cadix ou au détroit, elle eſt cauſée par l'attraction de la Lune, parce que cette planete préſente ſon diametre plutôt ſur ces côtes qu'au détroit. Puiſque la Méditerranée ne nous offre rien de reſſemblant, dans ſon flux & reflux, à celui de la Manche & de la Baie d'Hudſon, nous

ſommes fondés à croire que l'Océan atlantique communique à une autre Mer par la Baie d'Hudſon.

7°. La Nature agit toujours par les mêmes cauſes & les mêmes principes; le flux & reflux n'ont lieu en même temps aux deux points oppoſés du globe, que parce qu'il n'y a point d'attraction ſans répulſion, c'eſt-à-dire que la Lune, étant au méridien ſupérieur, attire la matiere électrique à la ſurface de l'eau ou de la Terre qui lui eſt oppoſée, & en repouſſe une partie au méridien inférieur, où elle a cependant moins d'énergie, & où cette matiere eſt en plus petite quantité qu'au méridien ſupérieur. Par cette action d'attraction & de répulſion, la matiere paroît former un axe qui traverſe la Terre. Il eſt à la connoiſſance de tous les Obſervateurs que la marée s'éleve moins au méridien inférieur de la Lune qu'au méridien ſupérieur; & en conſéquence de tous ces principes avancés, la marée doit s'élever un peu plus au méridien inférieur, lorſque le Soleil ſe rencontre à ce méridien, parce que par ſon action il communique plus d'énergie à la matiere que lorſqu'il eſt à l'horiſon.

CHAPITRE V.

Des Tremblemens de Terre, des Volcans, des Courans & des Aurores boréales.

LE tremblement de Terre que nous avons eu dans une partie de la France le 6 Juillet 1783, s'eſt fait reſſentir pendant trop peu de temps, & n'étoit pas aſſez conſidérable pour être bien obſervé. J'en rapporterai un dont j'ai été témoin à l'Iſle Saint-Domingue en Amérique; je ne me rappelle ni l'année ni le jour, je ſais ſeulement qu'il arriva à dix heures du matin, le temps étant beau & très-calme; j'étois alors à deux lieues de la Mer. Un bruit ſourd ſe fit entendre, venant du nord où étoit la Mer : ſa durée fut d'environ une demi-minute pour arriver où j'étois; des ſecouſſes de tremblement de Terre ſe firent ſentir, alors je ſortis de la maiſon; je n'en fus pas plutôt dehors, que je ſentis un mouvement d'ondulation ſous mes pieds, qui paroiſſoit n'être pas éloigné de la ſuperficie de la Terre, & allant du nord au ſud. Proche de là étoit une nappe d'eau qui avoit le même mouvement d'ondulation que je reſſentois,

quoiqu'il n'y eût aucune agitation dans l'air; ne ſachant ni l'année ni le jour, je ne puis m'aſſurer où en étoit pour lors la Lune. Ce tremblement endommagea pluſieurs bâtimens en mâçonnerie, ſur-tout au Port-au-Prince ; j'avois déjà remarqué dans un voyage que j'avois fait dans cette partie de l'Iſle, qu'il y avoit des veſtiges de mine de cuivre dans les environs (*). Dans la partie où j'étois, pluſieurs perſonnes obſerverent que, proche de la Mer, où le terrein eſt plus humide, il y avoit eu pluſieurs éjaculations d'une terre délayée, imitant les trous que font les vers de terre lorſqu'ils ſortent pendant la nuit, à cela près que les trous étoient plus larges, & que le doigt pouvoit y entrer.

Les tremblemens de Terre ſont une eſpece

(*) L'Ile Saint-Domingue eſt, de toutes les poſſeſſions Françoiſes, le ſol le plus riche en mines. J'ai rencontré dans les montagnes l'ouverture d'une mine exploitée par les Eſpagnols, laquelle eſt d'argent, ayant or, à en juger par les échantillons que j'ai trouvés dans les environs ; cette mine a été travaillée très-profondément, mais non pas horiſontalement ; car il n'y a de puits dans les environs, qu'un ſeul qui a été commencé, & interrompu vraiſemblablement lorſque les François ſe ſont emparés de cette partie. Peut-être quelque jour cette ſource de richeſſe attirera-t-elle l'attention du Gouvernement.

de tonnerre ſouterrein. Une partie de la matiere électrique, ſans ceſſe en mouvement dans le ſein de la Terre, s'accumule quelquefois ſur des matieres ſulfureuſes, réſineuſes ou autres, qui ont la propriété de l'attirer & de la retenir un certain temps. Lorſque la quantité accumulée eſt ſurabondante, elle s'échappe avec vîteſſe, & court s'attacher ſous terre aux corps les plus attirans, tels que les minéraux. Si dans ſa courſe elle rencontre, dans les cavités ſouterreines, de l'air inflammable ou à demi-inflammable, elle lui fait faire une exploſion plus ou moins forte, en proportion de ſa quantité & de ſa qualité. Ce réſervoir où la matiere électrique étoit accumulée, en fournit pendant un temps plus ou moins long; ce dont on pourra juger par comparaiſon, en liſant la partie médicale. Dans le tremblement de Terre dont je viens de parler, la Terre fut en convulſion pendant vingt-quatre heures, & quoique le mouvement fût ordinairement foible, il y avoit toutes les heures ou demi-heures des ſecouſſes aſſez fortes. Ces trous aſſez fréquens, remarqués dans les terreins proche de la Mer, annoncent que la matiere a rencontré de l'air ſuſceptible d'une foible exploſion, ou que l'échappement de cette matiere étoit un vent ſouterrein, comparable à celui des ouragans; il eſt même vraiſem-

blable que les deux effets ont eu lieu, à en juger par le bruit & l'explosion, & par comparaison avec le tonnerre de nuage.

La Nature, par des combinaisons que nous ignorons & que nous cherchons en vain à imiter, prépare continuellement, dans le sein de la Terre, des matieres différentes qui, à la suite de plusieurs siecles, forment les mines dont nous nous emparons lorsque nous parvenons à les découvrir. Parmi ces mines, il en est de combustibles, elles se forment dans la Terre, au dessus comme au dessous des eaux; parvenues à leur perfection, elles peuvent s'enflammer de plusieurs manieres, soit par l'action du tonnerre lorsqu'elles ne sont pas éloignées de la superficie de la Terre, sur le sommet des montagnes, soit par de grands mouvemens de la matiere électrique, ou par quelque fermentation inconnue lorsqu'elles sont profondes. Une fois la mine enflammée par une de ces trois opérations, le volcan est établi, la matiere se consume pendant plusieurs siecles, après quoi le terrein s'affaisse & le volcan s'éteint. La Nature, qui n'est jamais oisive, continue ses mêmes opérations dans d'autres montagnes, & il est à présumer que toutes doivent avoir le même sort, & que la Terre, aux endroits où les montagnes sont affaissées & calcinées, sera

la premiere à être couverte par les eaux, & à éprouver par-là les mêmes combinaiſons qu'elle a déjà ſubies.

Il paroît que les courans n'ont pas été obſervés avec aſſez de ſoin dans la majeure partie des Mers, & que c'eſt aux Indes orientales où ils ſont mieux connus. Je m'arrêterai à ceux qui traverſent le golfe de Bengale d'une pointe à l'autre. Ce courant a une ſingularité remarquable ; il part de la pointe de l'Iſle de Ceylan ou de la Terre ferme, qui en eſt voiſine, pendant les mois d'Avril, Mai, Juin, Juillet & Août, pour aller aboutir à la côte de Coſmin ou aux Iſles voiſines, puis il reſte dans l'inaction pendant un mois, & retourne à la pointe de l'Iſle de Ceylan ou de la Terre ferme, pendant les mois d'Octobre, Novembre, Décembre, Janvier & Février; après un nouveau mois de repos, il recommence ſa même route, enſorte qu'il a lieu pendant cinq mois de l'année, du ſud-oueſt au nord-eſt, & pendant cinq mois, du nord-eſt au ſud-oueſt. Il y a pluſieurs autres courans connus, dont les périodes ſont auſſi réglées, & qui vont dans d'autres ſens. Comme c'eſt la même cauſe qui agit, je ne parlerai que de celui-ci.

Je ſuppoſe qu'il y a, dans l'Iſle de Ceylan, une mine de ſoufre ou d'autres matieres propres

à retenir & accumuler de la matiere électrique; qu'il y en a également une dans l'Isle de Négraille, ces deux Isles étant à-peu-près dans la direction dont j'ai parlé; qu'une quantité de matiere électrique, de la nature de celle des ouragans, soit accumulée dans une de ces mines, elle ne tardera pas à s'échapper pour aller occuper la mine qui lui sera la plus prochaine & qui l'attirera davantage en raison de cette proximité. Si pour arriver à cette mine, il est nécessaire qu'elle traverse un bras de Mer, c'est une facilité de plus, en ce que l'eau est le meilleur conducteur, & j'estime que cette matiere est de même nature que celle des vents, & que le mouvement, soit à fleur-d'eau soit entre deux eaux, est un vent. Lorsque cette matiere s'est accumulée dans son nouveau domicile, ou qu'elle est remplacée par d'autres, n'y séjournant plus, elle retournera à la premiere mine qui l'attire. Comme il y a un mois d'intervalle à chaque voyage, est-elle allée plus loin? & a-t-elle été remplacée pas d'autres? C'est ce qu'il n'est pas possible de savoir.

Les aurores boréales que nous voyons en Europe, sont assez rares, & ne ressemblent pas à celles que l'on voit en approchant les pôles. Nous n'appercevons ce phénomene que lorsque la Lune n'est pas sur notre horison, parce que

la clarté la plus forte annulle la plus foible, & nous voyons ces aurores plus ſouvent en hiver qu'en été. J'en ai cependant vu une au mois de Juillet, qui renvoyoit une lumiere blanche, & aſſez conſidérable pour me faire diſtinguer mon ombre en marchant.

L'aurore boréale eſt un nuage composé des vapeurs & exhalaiſons ſeches de la Terre. Ce gas paroît être plutôt émané du ſoufre que d'autres matieres. Ce nuage eſt électriſé, de même que les autres, par l'atmoſphere de la Terre, & lorſque la Lune eſt au méridien inférieur. La toile brûlée, au point de ſervir d'amadou, lorſqu'on y met le feu, fait à-peu-près le même effet que l'on remarque dans l'aurore boréale; car en le fixant, on diſtingue des petites bluettes de feu qui changent continuellement de place, les unes diſparoiſſant à meſure qu'on en découvre d'autres: l'on voit à-peu-près la même choſe dans la toile brûlée, où les petites bluettes de feu changent également de place. Ces nuages s'étendent, & paroiſſent aller plus lentement que les autres.

Tout annonce que plus nous approchons des pôles, plus nous y trouvons la matiere électrique abondante: des vents violens & l'aurore boréale preſque continuelle, en ſont la preuve. Chez les Eſquimaux, dès que le Soleil eſt couché,

l'aurore boréale très-lumineuſe paroît, & cette clarté dépend autant de la quantité que de la qualité de la matiere électrique, qui n'eſt viſible que lorſque les rayons du Soleil ceſſent d'éclairer cette partie de la Terre. L'atmoſphere lumineuſe de la Terre eſt ſans ceſſe croiſée & agitée par les vents, matiere électrique d'une autre qualité, qui, dérangeant continuellement l'atmoſphere, fait paroître cette matiere atmoſphérique de différentes couleurs; d'ailleurs, elle peut ſe mouvoir d'elle-même, ſuivant qu'elle rencontre dans l'air d'autres matieres qui l'attirent ou la repouſſent. Je compare ce phénomene à ces météores que nous appercevons dans les campagnes, & que le vulgaire nomme feux folets. Ceux que j'ai obſervés, paroiſſoient dans des lieux où je connoiſſois de la mine de fer; cependant la lumiere ne paroiſſoit occuper qu'un eſpace de ſix pieds, quoique la mine fût très-étendue. Je n'ai jamais vu ce météore dans d'autres lieux où il y avoit de la mine de fer.

Les Eſquimaux tranſportés en Europe, y languiſſent, & regrettent leur patrie que nous trouvons affreuſe, parce que dans nos climats ils ne reſpirent pas un air autant électriſé que dans le leur. Peut-être ſeroit-il poſſible de les y accoutumer en les électriſant, & en diminuant inſenſiblement cette opération. Il ſeroit

utile à la Médecine de ſavoir ſi ces peuples ſont ſujets ou non à l'épilepſie, l'apoplexie & la paralyſie, & quelles ſont les maladies dont ils ſont attaqués le plus fréquemment : j'en excepte le ſcorbut, dont nous connoiſſons la cauſe.

Je n'ai donné un abrégé de ce ſyſtême nouveau, que parce que j'ai beaucoup reconnu d'analogie & de reſſemblance entre les mouvemens de la Nature & la nouvelle Méthode que j'enſeigne pour guérir ou ſoulager les maladies; d'ailleurs, toutes ces idées pourront conduire aux moyens de perfectionner un Art ſi utile à l'humanité.

CHAPITRE VI.

De la Médecine.

AVANT Hippocrate la Médecine étoit exercée par des prétendus Philoſophes qui avoient perſuadé au peuple qu'ils avoient des ſecrets pour guérir toutes les maladies, enſorte que les malades avoient recours à eux. Ces Philoſophes leur diſtribuoient des charmes & des amuletes qu'ils devoient porter ſur quelque partie du corps, ſuivant la nature de la maladie; ils les

touchoient en prononçant des paroles inintelligibles, & leur recommandoient les superstitions les plus absurdes. Les hommes, élevés dans ces préjugés, suivoient exactement tout ce qui leur étoit prescrit, & s'imaginoient être guéris ou soulagés par l'effet de ces charmes. Il devoit périr moins de malades ainsi traités, car ils ne l'étoient que par des remedes pris intérieurement, qui très-souvent contrarient & dérangent la Nature. On a souvent observé que les peuples qui n'ont point de Médecins, sont moins sujets aux maladies chroniques; que les maladies sont moins longues, & qu'ils perdent moins de malades que ceux qui en ont. Nous avons souvent occasion de remarquer qu'il périt moins de monde dans les Villages éloignés des Villes, sur-tout dans ceux où il n'y a point de Chirurgien pratiquant la Médecine, que dans ceux qui sont proche des Villes, & dans les Villes mêmes, en proportion du nombre.

Hippocrate, doué d'un cœur humain, sentant le ridicule des charmes & des amuletes, résolut de travailler à chercher des moyens pour guérir & soulager les hommes. Il comprit que les observations multipliées étendroient ses connoissances, aussi fut-il un grand Observateur; il jugeoit du danger des maladies par le volume des hypocondres, & il donnoit ce

nom au foie & à la rate; il s'apperçut que ces viſceres étoient les premiers obſtrués; que lorſqu'ils l'étoient peu, la maladie étoit benigne; que lorſqu'ils l'étoient davantage, elle étoit dangereuſe, & que lorſque la groſſeur étoit encore plus conſidérable & douloureuſe, la maladie étoit mortelle. Il obſervoit en même temps toutes les autres maladies; il fut en peu de temps en état de les connoître toutes, & il les traitoit, mais en donnant peu de remedes; il avoit vraiſemblablement obſervé que la quantité les rendoit dangereux.

Hippocrate fit des éleves dans ſa famille, & tranſmit ſes connoiſſances par l'écriture. La Médecine ſe ſoutint dans cet état pendant environ deux ſiecles, après leſquels, ſoit que la famille d'Hippocrate fût éteinte, ſoit que les guerres, qui n'ont ceſſé de dévaſter la Terre, & l'ignorance qui en eſt la ſuite, euſſent obſcurci & fait abandonner ces connoiſſances, la Médecine revint à l'ancienne ſuperſtition, & les paroles furent combinées avec des plantes & des parties animales. J'ai un Livre imprimé à Lyon dans le ſeizieme ſiecle, rempli de ſecrets ridicules & abſurdes pour guérir les maladies.

Des hommes ſe ſont adonnés à la Chymie, dans l'idée qu'ils parviendroient à faire de l'or; mais leur ſcience s'eſt réduite à faire des ſels

qui ont été employés dans les Arts ou dans la Médecine. Le commerce nous a procuré des plantes & des gommes étrangeres, & on a fait des mêlanges multipliés de tous ces amas de drogues, qui ont encore été combinés avec les plantes indigenes. Les Médecins ſont revenus à Hippocrate ; ils ont commenté ſes Œuvres, & nous ont donné quantité de Volumes, dont pas un ne nous apprend un moyen certain de guérir les maladies.

Les Médecins, deſirant former un Corps afin de perſuader au Public qu'ils poſſédoient une Science utile à l'humanité ſouffrante, demanderent aux Princes & aux Rois, qui ne ſont pas exempts de maladies, de créer des Ecoles publiques où cette prétendue Science ſeroit enſeignée. Il fut donc érigé pluſieurs Univerſités; dès-lors il ne fut permis de pratiquer la Médecine qu'à ceux qui y ſeroient reçus Docteurs; ce qui n'a cependant pas empêché les Charlatans d'acheter des permiſſions, de vendre des remedes aux crédules malades.

Pluſieurs jeunes-gens, aprés avoir fait leur Logique, où ils ont appris à diſputer pour & contre, vont étudier dans une de ces Univerſités, parce que leurs parens leur ont inſinué que la Médecine eſt utile à ceux qui la pratiquent. Leurs études finies, ils ſont reçus Doc-

teurs, & se dispersent, soit dans la Capitale; soit dans les Villes de Province, & où chacun croit gagner plus d'argent. Il en est de ces nouveaux Docteurs comme de tous les Ecoliers: un quart a profité, & les autres fort peu; mais ils n'en sont pas moins autorisés à faire saigner & purger tous les malades qui ont recours à eux.

Les Médecins réputés les plus habiles, reconnoissant quelquefois l'insuffisance des remedes qu'ils ordonnoient, ont donné dans les plus grandes extravagances. Il y en a qui, pour chercher des moyens de guérir, ont imaginé de faire entrer dans l'estomac une brosse à-peu-près semblable à celles dont on nettoie les bouteilles, pour en retirer les glaires & les mauvais levains; comme si les criminels que l'on applique à la question, en leur faisant passer dans l'estomac de l'eau, & une serviette qui leur cause de grandes douleurs, soit en la faisant entrer soit en la retirant, se portoient mieux après avoir subi cette torture. D'autres ont fait tirer le sang d'un vieillard, pour le remplacer par celui d'un jeune animal, afin de lui rendre la jeunesse, comme si le sang étoit la seule partie du corps humain qui dépérît. D'autres ont employé les poisons de tout genre, & se sont persuadés qu'en atténuant leurs qualités

malfaiſantes, ils devoient guérir. Les autres Médecins accueillent de pareils remedes, & finiſſent par les abandonner. Chaque jour cet Art change de mode : l'on épuiſoit ci-devant les malades par des ſaignées fréquentes, & on croyoit qu'il falloit les conduire au bord du tombeau pour les guérir plus ſûrement. Aujourd'hui on les purge à outrance, & on leur prodigue les drogues que débitent les Apothicaires. Quelle idée peut avoir un homme raiſonnable, d'une Science auſſi mobile?

Un Médecin Allemand fait une découverte utile, & par le moyen de l'agent principal de la Nature, qui eſt un remede univerſel, il guérit ou ſoulage quantité de malades. Il refuſe de communiquer ſon ſecret; dès-lors il eſt calomnié par tous ſes Confreres, qui nient toutes les cures qu'il opere, même celles dont ils ont été témoins. Je vais leur révéler ce ſecret qu'ils ont tenté inutilement de ſurprendre au premier Auteur de la découverte, ſans m'inquiéter de leur approbation ou de leur critique.



CHAPITRE VII.

De la Médecine naturelle & des causes des maladies.

LA Médecine naturelle dont je vais traiter, est véritablement une science, puisqu'elle fait partie de la Physique; dès-lors elle sera libre & très-répandue : les Curés de campagne pourront la pratiquer utilement, & cette classe d'hommes seroit en état de rendre de grands services à la patrie, si, pendant un certain temps, on leur faisoit faire un cours d'Anatomie & de Botanique : pour les encourager, le Gouvernement pourroit accorder des graces à ceux qui se seroient le plus distingués dans cette étude; car je ne doute pas que l'on ne rencontre de temps à autre, parmi eux, des Docteurs. On donne des récompenses à un Militaire qui a exposé sa vie pour la défense de l'Etat; on en donne souvent à des gens qui y ont moins de droit; il seroit donc naturel d'en gratifier un homme qui auroit conservé un millier de Citoyens.

Je commencerai par expliquer les causes des maladies, telles que je les conçois, guidé par

les obſervations que j'ai faites. Je ſerai ſatisfait, ſi les erreurs dans leſquelles je ſerai tombé, ſont rectifiées, ne deſirant que le bien.

Les cauſes des maladies ſe réduiſent à quatre; ſavoir; la diminution ou la ſuppreſſion d'une ſecrétion quelconque; l'abus des choſes utiles & agréables; les différens airs que nous reſpirons, & la violence des paſſions de l'ame.

De toutes les ſecrétions, la tranſpiration inſenſible eſt celle qui éprouve le plus ſouvent du dérangement: eſt-elle ſupprimée? L'humeur tranſpirale s'épaiſſit, les pores ſont engorgés. Cette humeur épaiſſie, épaiſſit la bile, & tous les fluides par communication; dans cet état, la bile ne circule pas librement dans le foie & dans les inteſtins qu'elle obſtrue; elle ſéjourne dans l'eſtomac; les digeſtions ſont imparfaites; le chyle eſt trop épais; il n'a pas la fluidité convenable lorſqu'il arrive au ſang qu'il entretient; la fievre ſurvient; le ſang fait effort par ſon mouvement, pour ſe débarraſſer de l'humeur morbifique: tous les viſceres s'obſtruent à leur tour. Si un des vaiſſeaux ſanguins s'engorge, il y a tenſion, l'inflammation ſurvient, & il y a abcès plus ou moins dangereux, ſuivant la partie qui eſt attaquée: ſi un Médecin eſt appellé à temps, & qu'il connoiſſe l'inflammation commençante, il ordonnera les ſaignées,

& il ſauvera une partie de ſes malades; mais s'il eſt appellé trop tard, ou qu'il perde du temps pour connoître la maladie & la réfléchir, l'abcès ſe formera, & le malade périra.

D'autrefois il n'y a pas inflammation, la bile & les alimens ſéjournant dans l'eſtomac, fermentent & tombent en putréfaction; dans cet état, ils paſſent aux inteſtins, & occaſionnent un dévoiement, ce qui caractériſe une fievre putride ſouvent dangereuſe, & qui ne ſe termine, ſi le malade en réchappe, qu'après vingt & même quarante jours. Dans cette maladie, le Médecin ordonne les acides pour le moins inutiles, les délayans, un régime auſtere & quelques purgatifs, comme ſi la tranſpiration ſe rétabliſſoit en purgeant, tandis qu'au contraire une ſecrétion n'eſt jamais augmentée que les autres n'en ſoient diminuées; cependant une partie des malades meurt, l'autre guérit, mais reſte dans un tel état de foibleſſe, que la moindre rechûte eſt mortelle.

Quelquefois cette tranſpiration n'eſt que diminuée & affoiblie, alors les accidens ſont moindres & plus lents. Le malade n'a pour l'ordinaire qu'une fievre tierce, qui, abandonnée à elle-même, ſe guérit communément en vingt ou trente jours. Lorſque le Médecin eſt appellé, il ordonne un vomitif, des purgatifs,

&c. Si ces remedes ſont ſans ſuccès, il ordonne le quinquina, qui guérit, s'il n'y a pas d'obſtructions au foie, à la rate ou aux hypocondres; car, dans ce cas, la maladie augmente, la fievre devient double tierce; alors le Médecin prodigue des remedes qui affoibliſſent le malade, & lui laiſſent une longue fievre quarte.

La fievre tierce eſt une maladie légere, & on ne ſera pas peu étonné après avoir lu ma nouvelle doctrine, qu'en n'employant que l'agent de la Nature, les malades n'auront jamais plus de trois accès, & quelquefois qu'un ou deux: j'ai l'expérience de plus de cent malades, ſans avoir été trompé une ſeule fois. Déſormais chacun aura le choix de payer ſon Médecin, ſon Apothicaire, & de ſouffrir un temps indéterminé, ou de ſe guérir en peu de jours.

La tranſpiration ſenſible eſt ſuſceptible d'être diminuée ou ſupprimée; les ſuites en ſont moins dangereuſes, & ne le deviennent que par l'uſage des remedes: que quelqu'un ait une ſueur arrêtée trop promptement, il ne tardera pas à éprouver des laſſitudes, des douleurs de tête & la fievre; ſi cet humeur ſecrétoire, néceſſairement épaiſſie, obſtrue quelques viſceres, ſoit la tête, ſoit la poitrine ou autres, la maladie eſt plus ou moins dangereuſe, ſuivant

que cette humeur reprend ſon cours plus tard ou plutôt. Quelque fois le malade eſt attaqué d'un dévoiement qui le ſoulage, parce que les glandes inteſtinales ſe dilatent pour évacuer deux ſecrétions par le même canal; les purgatifs ne peuvent donc que nuire au rétabliſſement de la tranſpiration ſenſible, car j'admets, pour principe certain, que l'homme ne jouit d'une ſanté parfaite, qu'autant que les ſecrétions ſe font dans une proportion convenable, qu'elles s'entretiennent dans l'équilibre preſcrit par la Nature, & que le plus petit dérangement trouble l'économie du corps. Quelquefois on n'éprouve qu'un refroidiſſement local, un coup d'air ſur un membre, ſur l'œil, ſur la tête, &c. dans ce cas, la tranſpiration n'étant ſupprimée que dans une petite étendue du corps, l'humeur répercutée s'épaiſſit, & ſe fixe ſur les nerfs & les muſcles les plus proches; de là les douleurs de rhumatiſme, les ophtalmies & toutes ces douleurs locales ſi communes.

L'excès des vertus dégénere en vice, de même l'excès dans le boire, le manger, dans l'exercice, produit nombre de maladies. Le ſang d'un ivrogne s'épaiſſit; quelquefois il meurt d'apoplexie, d'autrefois le ſang ſe diſſout par le trop de mouvement, & il meurt hydropique. Le gourmand eſt ſujet à des indigeſtions,

de là des vomiſſemens, des dévoiemens, qui, à la longue, dégénerent en diarrhées, qui diminuent les autres ſecrétions. Un exercice violent & trop long occaſionne des ſueurs trop abondantes : les alimens de mauvaiſe qualité rendent les digeſtions mauvaiſes. L'excès des plaiſirs de l'amour, l'onaniſme conduiſent dans les maux de tête habituels, dans les maladies nerveuſes, la diarrhée, l'épilepſie & dans le maraſme; de là toutes les ſecrétions ſe dérangent, & le malade même, par mon traitement, ne peut guérir qu'autant qu'il ſe corrigera.

L'air que nous reſpirons n'eſt pas toujours le même; on peut le comparer aux différentes eaux dont les hommes ſe déſalterent. Celles qui ſortent d'une terre franche, & roulent rapidement dans leur lit ſur un fond de gravier & de cailloux, ſont limpides, & certainement les plus ſaines. Celles qui ſortent d'une terre chargée de ſoufre, d'arſenic, de vitriol, de cuivre, de fer, &c. & coulent lentement dans un lit fangeux, ſont plus ou moins malfaiſantes. Les vapeurs qui s'élevent de ces premieres eaux ſont humides, forment des brouillards & des nuages; l'air qui en eſt imprégné eſt ſain & bienfaiſant. Les vapeurs qui s'élevent des dernieres ſont humides, mais elles contiennent les exhalaiſons des différens minéraux qu'elles par-

courent; l'air en eſt imprégné, & conſéquemment plus ou moins mal ſain. Cherchons à lire dans la Nature, & examinons les cauſes des maladies épidémiques.

La cauſe des maladies épidémiques eſt dans l'air ; elles attaquent beaucoup de perſonnes dans une étendue plus ou moins conſidérable; quelquefois elles ſe font ſentir dans pluſieurs Provinces, d'autrefois dans pluſieurs Royaumes. Je donnerai le nom générique de gas à toutes les exhalaiſons qui ſortent de la Terre & s'élevent dans l'air. La fumée du bois que nous brûlons, eſt un gas qui s'éleve naturellement dans l'air; la fumée des chandelles eſt plus mal ſaine, celle d'une lampe encore davantage. La vapeur de charbon eſt un gas plus ſubtil & plus mal faiſant. Toutes les exhalaiſons des végétaux ou des animaux en fermentation & en putréfaction, ſont également des gas. Les exhalaiſons des pyrites & de tous les minéraux ſont des gas plus ou moins ſubtiles, & plus ou moins inflammables; il y en a dans le nombre qui détonnent lorſqu'ils ſont enflammés par le feu ou par la matiere électrique, & dont le bruit imite celui du tonnerre ou du canon. Tous ces nuages ont la vertu de monter à la hauteur des nuages aqueux avec leſquels ils ſe combinent, & forment le ton-

nerre plus ou moins menaçant. L'été, lorſque la chaleur eſt à la ſurface de la terre, la fermentation eſt conſidérable ; mais lorſque la terre eſt dépouillée des récoltes qu'elle a produites, la fermentation eſt plus forte, plus active, le gas plus abondant, & par conſéquent l'air plus vicié. Lorſque ces différens gas ne rencontrent point de vapeurs humides qui forment des nuages, ils voltigent dans l'air ; c'eſt ce que nous appellons un brouillard ſec, & d'autant plus mal faiſant, que nous le reſpirons continuellement. La pluie arrivant, nous croyons qu'elle a diſſipé le danger ; au contraire, ce brouillard ſe montre plus épais le lendemain ; c'eſt l'effet de l'eau que l'on jette ſur un braſier ; elle l'éteint en partie, mais il en ſort des vapeurs qui ſe répandent dans l'air : ces exhalaiſons, dont nous venons de parler, pénetrent dans nos corps, tant par les pores que par la reſpiration ; elles épaiſſiſſent tous les fluides, & il ſurvient à ceux ſur leſquels elles ont agi plus puiſſamment, des fievres violentes, continues, connues en Médecine ſous le nom de fievres rémittentes, ſi communes & ſi dangereuſes ſur les côtes d'Afrique, ce qui les a fait juger contagieuſes. C'eſt dans ces temps malheureux que les Médecins & la mort font d'amples moiſſons. Je prévois que, dans

le premier moment, cet Ouvrage, en général, ne ſera pas accueilli des Médecins; ce qui me raſſure, c'eſt qu'il ſe trouve parmi eux des ames honnêtes, bienfaiſantes & ſenſibles; ceux-ci examineront avec attention & répéteront les expériences que j'indique, avant de prononcer leur jugement, tandis que d'autres, éveillés par l'intérêt ou une prévention d'état, déclameront vainement contre des principes, dont le temps & l'expérience aſſureront l'évidence & l'efficacité. Il en eſt qui tiennent d'avance ce ſingulier langage : que deviendroient nos cahiers & nos livres, ſi la méthode que l'on annonce pour ſoulager & guérir les hommes, prévaloit ſur la nôtre? Pitoyable raiſonnement; laiſſez vos cahiers & vos livres; oubliez & abandonnez, ſi vous en avez la force & le courage, vos préjugés, & cette prétendue ſcience qui vous a appris à faire périr méthodiquement vos freres, ſans remords : inſtruiſez-vous dans celle que je vous préſente; & au lieu de la critiquer, travaillez à la perfectionner; je vous ai frayé un chemin qui conduit à la ſanté, rendez-le plus praticable & plus utile.

Il eſt des Ecrivains qui avancent que le phyſique agit ſur le moral, & que le moral n'agit pas ſur le phyſique, ce qui implique contra-

diction; ne sait-on pas qu'il y a des hommes qui, après un revers de fortune, ont péri d'une maladie de langueur? Ignore-t-on qu'il y a eu des gens morts subitement d'un accès de colere, & d'autres suffoqués d'une grande joie? Je n'entrerai dans aucun détail sur cette matiere; je me contenterai, lorsque je parlerai de mes traitemens, de citer des faits, & l'occasionne se présentera que trop souvent de les vérifier.

CHAPITRE VIII.

Méthode pour traiter avec la Machine électrique.

JE lus dans le temps les livres de MM. Mesmer & d'Eslon; je pensai que ce qu'un homme avoit découvert, un autre pouvoit parvenir à le rencontrer. Trompé par la dénomination du magnétisme animal, je fis beaucoup de recherches & d'expériences inutiles. Revenu sur mes pas, je m'occupai de l'Electricité; j'avois peu de connoissance de cette science; je m'en instruisis. La théorie de la bouteille de Leyde, assez généralement approuvée, me paroît fausse, ne pouvant concevoir qu'une matiere aussi subtile, répandue dans toute la Terre, ne traversât

pas tous les corps; je reconnus bientôt que la matiere électrique pénetre tous les corps, plus promptement ou plus lentement. Je présumai que M. Mesmer n'avoit pas fait une nouvelle découverte, mais qu'il avoit mieux approfondi l'Electricité; qu'il en avoit reconnu les qualités & les propriétés; qu'il avoit appris, par l'expérience, à accumuler & communiquer cette matiere d'une façon non sensible; qu'il étoit parvenu, avec ces connoissances, à guérir ou soulager les malades.

J'avois toujours regardé la science qui guérit & soulage les humains, comme la plus intéressante & la plus utile; je m'étois appliqué à la Médecine, & j'avois souvent occasion d'en faire usage en faveur des malades indigens. Souvent je reconnoissois que les remedes que je distribuois n'opéroient pas le soulagement & les effets que j'attendois, & que cette prétendue science annonçoit. Je m'appliquai donc à chercher dans l'Electricité le remede que je ne pouvois rencontrer dans les drogues & les plantes: ayant reconnu que les pointes avoient la propriété de soutirer & transmettre la matiere électrique, je me décidai à faire des expériences sur moi-même, pour être plus assuré des résultats. Je façonnai deux plaques de liege rondes; je les lardai chacune d'environ vingt

aiguilles ; j'aimantai celles d'une plaque, & celles de l'autre ne le furent pas : je garnis les plaques du côté où étoient les têtes d'aiguilles, d'une autre plaque de plomb ; je montai ſur un iſoloir, me découvris le genouil de la jambe droite ; j'ajuſtai les aiguilles aimantées à cinq ou ſix lignes du côté du genou en dehors, & en communication avec le plancher, par le moyen d'une chaîne traînante, & attenante à la plaque de plomb. Je fis venir un domeſtique ; & dans cet état décrit, debout ſur l'iſoloir, tenant de la main gauche la chaîne qui me mettoit en communication avec le conducteur de ma Machine, je lui ordonnai de tourner la manivelle ; après ſoixante tours je le fis ſortir ; je ne fus pas peu étonné, lorſque, deſcendu de l'iſoloir, je regardai mon genou qui étoit d'un rouge foncé, non-ſeulement du côté des pointes, mais auſſi du côté oppoſé. Je reſſentis en même temps une douleur de goutte au gros doigt du pied gauche, où jadis j'avois reſſenti quelques légeres atteintes. Environ une minute après, la douleur ceſſa, la rougeur diſparut ; je crus m'appercevoir d'un mieux être, & deux heures après m'étant mis à table pour dîner, j'eus bon appétit.

Deux jours après je recommençai la même expérience ; mais au lieu de ſoixante tours, j'en

j'en fis faire quatre-vingt-dix ; j'éprouvai la même douleur, & j'eus la même rougeur que la premiere fois ; le tout disparut en aussi peu de temps : je dînai ce jour-là avec des amis ; le bon vin & les liqueurs m'engagerent à boire un peu plus que de coutume ; je me portai bien la journée ; mais dans la nuit je ressentis un mal-aise & une agitation extraordinaire ; je ne pus pas dormir : dès que le jour parut, je me levai, & quelques minutes après je me trouvai en bonne santé. Je compris que les boissons spiritueuses doivent être contraires aux personnes assujetties à un traitement électrique.

Quelques jours après je répétai la même expérience avec les aiguilles non aimantées ; je continuai plusieurs jours de suite ; j'eus chaque fois les mêmes effets, & je vis que l'aimant étoit indifférent. Je fis faire deux boîtes de fer-blanc, dans lesquelles je mis mes deux plaques garnies d'aiguilles, un fond étoit fermé, & il y avoit un anneau en dehors. L'autre fond étoit ouvert, & je le couvris avec un morceau de toile fine, dans la vue de cacher à l'œil des curieux ce qui y étoit enfermé : je me servis de cette boîte, & je vis que les pointes agissoient à travers la toile ; au moyen de quoi je travaillai sans être deviné.

Une personne m'ayant demandé si je pourrois

la guérir d'une rage de dents avec carie, je lui offris d'essayer; je la fis mettre sur l'isoloir, la mis en communication avec le conducteur; je lui ajustai ma boîte, qui étoit en communication avec le plancher, à six lignes de la joue, vis-à-vis la dent; je fis électriser avec soixante tours de la manivelle, ce qui ne faisoit pas une minute; ayant fait cesser, la personne ne se ressentit plus de son mal. Sur soixante personnes que j'ai traitées pour pareil mal, je n'en ai trouvé que deux à qui ce traitement n'ait pas fait effet; j'ai cependant reconnu qu'il falloit choisir le temps où la douleur étoit la plus forte; que ceux que je traitois, lorsque la douleur étoit foible, étoient obligés d'avoir recours au même traitement pendant trois jours. Le mal de dents avec carie ne provient pas, comme nous l'enseigne la Médecine, de ce que le nerf est découvert, & de ce que l'air occasionne la douleur. Lorsque je guéris ainsi un mal de dents ou une fluxion à la mâchoire, l'os & le nerf de la dent restent dans le même état, & ce ne sont que des engorgemens d'un fluide épaissi qui causent tension & douleur.

Encouragé par ces premiers succès, je portai mes Machines à la campagne dans l'été de 1781, où je devois être six semaines; là je traitai

plusieurs malades de différentes maladies ; j'en vais rendre un compte fidele.

Je traitai plusieurs fievres tierces, qui toutes furent guéries en trois jours. Le traitement étoit de soixante à quatre-vingts tours, suivant l'âge & la constitution du malade. La meilleure méthode est de traiter le malade les jours de l'intermittence seulement ; trois jours suffisent, & il n'a jamais le troisieme accès.

J'entrepris une femme âgée d'environ trente-six ans, qui avoit depuis deux ans des vapeurs considérables ; elle sentoit par fois des demangeaisons douloureuses dans les jambes ; puis une douleur au bas ventre qui remontoit à l'estomac avec gonflement, de là à la gorge, & ensuite à la tête ; elle n'avoit point ou peu de sommeil ; elle étoit de très-mauvaise humeur dans son ménage ; elle avoit pris quelques remedes indiqués par la Médecine, sans aucun soulagement ; je la traitai, comme je l'ai expliqué ci-dessus, tous les matins, faisant donner environ soixante tours de manivelle ; elle resta dans le même état pendant quinze jours, se plaignant de n'être point soulagée ; je l'assurai qu'elle devoit avoir des douleurs plus considérables ; & que ce seroit bon signe lorsqu'elles changeroient de côté, ce qui arriva huit jours après. Les douleurs devinrent si vives, qu'elle

pleuroit chaque fois qu'elle venoit au traitement, que je réduisis à vingt tours. Je cessai de la traiter après huit jours; les douleurs continuerent encore huitaine, après lequel temps elle a été guérie, actuellement elle se porte bien.

Les malades assis sur une chaise dessus un grand isoloir, à six pieds de verre, tenoient la chaîne d'une main pour être électrisés, tandis que je mettois proche la jambe de l'autre côté, la boîte dont on sentoit l'effet par un petit vent frais; car les pointes recevoient & rendoient continuellement la matiere électrique, ce qui faisoit intérieurement un mouvement alternatif; un objet d'étonnement pour les spectateurs curieux, étoit de voir ma boîte, dès qu'on électrisoit, se mettre en mouvement, & elle auroit frappé la jambe, si je n'avois pas eu l'attention de l'arrêter de temps en temps; elle avoit la facilité de se mouvoir, parce qu'elle étoit au bout d'un gros fil de fer recourbé, pour pouvoir le hausser ou baisser à volonté, l'autre extrêmité étant infixée dans un morceau de planche qui servoit de pied.

Je traitai, dans le même temps & de la même maniere, un homme âgé d'environ quarante ans, qui avoit des vapeurs moins douloureuses que celles de la femme dont je viens de parler;

mais il avoit de plus des éblouiſſemens fréquents, qui l'obligeoient de s'aſſeoir par-tout où il ſe trouvoit. Après quinze jours de traitement, ſes éblouiſſemens augmenterent conſidérablement; mais, au bout du mois, il fut guéri, & ne s'en reſſent plus.

J'entrepris une femme âgée d'environ trente-ſix ans, qui avoit un genou ſi gros, qu'elle ne pouvoit s'agenouiller; après un mois de traitement, la groſſeur fut ſenſiblement diminuée, & depuis ce temps elle s'agenouille ſans douleur. Je traitai un homme âgé d'environ cinquante ans, qui avoit la langue & le côté droit paralyſés. La jambe étoit traînante, & il ne pouvoit marcher qu'à l'aide d'un bâton; les doigts de la main étoient fermés & ſi roides, qu'il n'auroit pas été poſſible de les étendre ſans les caſſer : il avoit à la jointure du poignet une boule dure, de la groſſeur d'une noix.

Je ſentis qu'il falloit plus de précaution pour ce malade que pour les autres; & pour éviter tout élancement de matiere, j'ajuſtai une verge de fer qui étoit infixée au bout du conducteur, tandis que je ſuſpendois, par le moyen d'une chaîne, une boîte ſemblable à celle que j'approche de la jambe ou d'autres parties, ſuivant l'exigence des cas; elle étoit ſuſpendue à ſix lignes de la main gauche, à qui elle commu-

niquoit la matiere électrique, tandis qu'une autre étoit aussi à six lignes de la main droite paralysée. Le cinquieme jour de traitement, la grosseur qu'il avoit à la jointure du poignet fut réduite; le dixieme, les doigts devinrent flexibles, non pas à volonté, mais on les étendoit facilement; & dès qu'on les lâchoit ils se refermoient; le quinzieme, il recouvra l'usage de la parole, & alors il pouvoit marcher sans bâton. Je lui demandai comment avoit commencé sa paralysie; il me dit qu'il avoit eu, il y avoit pour-lors deux ans, une maladie grave; que le Médecin qui le voyoit lui avoit ordonné une saignée qui, bien loin de le soulager, l'avoit mis dans l'état où je l'avois vu; qu'il étoit fort content de celui où il se trouvoit; six jours après il cessa de venir, & j'appris qu'il ne quittoit pas les cabarets pour jouir du plaisir de s'enivrer & de parler, quoiqu'il ne parlât pas aussi franchement qu'avant son accident.

Une femme âgée d'environ trente ans, nourrissant un enfant de huit mois, prit la fievre; un Chirurgien de campagne appellé lui donna l'émétique: dès le lendemain on fut obligé de sevrer l'enfant, le lait étant supprimé; la malade ressentit un mal au foie; je la vis dans son lit avec la fievre; elle me fit voir l'endroit

de la douleur qui étoit entre les deux dernieres côtes, & si vive, qu'en le touchant légérement du bout du doigt, je lui rendois cette douleur plus aigue; elle avoit outre cela une petite rougeur dans cette partie, ce qui annonçoit une inflammation qui, d'ordinaire, produit un abcès. Je lui proposai de venir chez moi tous les matins; elle m'observa qu'elle n'étoit pas en état de marcher; je levai la difficulté, en lui offrant de la faire porter par mes domestiques dans un fauteuil. Le lendemain elle ne voulut pas être portée, elle vint soutenue par deux personnes, & elle se reposa plusieurs fois dans le trajet, qui étoit un peu plus de deux cents pas; je la traitai comme les malades précédens, avec cent tours : le surlendemain, elle ne fut accompagnée que d'une personne; & le jour suivant, elle fut en état de venir seule; la fievre étoit guérie, & la douleur locale bien diminuée. J'abrégeois de dix tours à mesure qu'elle se portoit mieux, & je me réduisis à cinquante : après douze jours de traitement, elle fut parfaitement guérie, & se porte toujours bien.

Une jeune fille, âgée d'environ douze ans, me fut amenée dans le même temps; elle ne voyoit plus de l'œil droit depuis deux ans, à la suite de la petite vérole. L'œil paroissoit

ſain ; il n'avoit pas le mouvement ſi libre que l'autre, & étoit un peu retiré du côté du nez. Après quatre jours de traitement, elle commença à diſtinguer les objets ; & après neuf jours, elle vit parfaitement les objets proches ou éloignés.

Sentant continuellement l'incommodité du mouvement alternatif de ma boîte, qui quelquefois tiroit l'étincelle, je fis faire un montant au pied, dans lequel étoit infixé le gros fil de fer ; il étoit fendu, & ſe reſſerroit par deux vis ; par ce moyen, le fil de fer ne faiſoit plus reſſort.

Aſſuré que le duvet de plume avoit, ainſi que les pointes, la propriété de ſoutirer & de renvoyer la matiere, j'en remplis une boîte pareille à celles dont j'ai parlé ; je la couvris de même avec un morceau de toile fine : dans cet état, je la préſentai, la tenant d'une main, dans le dedans de l'autre ; je reſſentis un petit vent frais, de même qu'avec les pointes ; & dans le traitement des malades, je ne me ſuis apperçu que d'un peu moins d'activité.

De retour à la ville, je reçus, pendant l'hiver de 1782, tous les malades qui ſe préſenterent ; j'en eus environ cent cinquante de tout âge, ſexe, & de nombre de maladies différentes ; je vais rendre compte d'une partie & des dif-

férentes maladies, ſoit qu'elles aient été guéries ou non.

Je traitai une ouvriere âgée d'environ trente ans, qui me déclara tomber d'épilepſie depuis environ ſix ans. Je m'informai ſi cette fille m'avoit dit vrai, & j'appris qu'elle en étoit attaquée depuis plus de temps qu'elle ne m'avoit dit; que ſes accès étoient très-fréquens, & qu'en outre elle avoit tous les ſoirs des accès de folie qui obligeoient ſes parens de l'attacher, qu'elle étoit d'une dévotion outrée. Dès le troiſieme jour de traitement, les accès d'épilepſie & de folie ceſſerent pendant plus de quinze jours. Un matin je m'apperçus de quelque changement ſur ſon viſage; je lui demandai ce qui lui étoit arrivé; elle me répondit que c'étoit un peu de ſa faute; qu'elle avoit été au Sermon; que le Prédicateur l'avoit touchée; qu'elle avoit un peu ſanglotté, & que, ſur le champ, elle avoit eu une attaque. Je voulus l'engager à modérer ſa dévotion, & à ne point aller au Sermon de quelque temps; mes conſeils furent inutiles. Les accès d'épilepſie & de fureur continuerent de ſuccéder à ceux de cette dévotion exceſſive & mal entendue; après quelques jours, perdant tout eſpoir de changer ce genre de conduite, j'abandonnai la malade

Je traitai dans le même temps deux autres filles de campagne, épileptiques; l'une étoit aussi un peu dévote; l'autre vivoit sagement & raisonnablement dans son état; la premiere entendit raison, s'abstint des visites longues & fréquentes qu'elle étoit habituée de faire aux Eglises: après deux mois de traitement, elle fut guérie, & continue de se bien porter.

L'autre fut traitée trois mois, & parut guérie; je lui recommandai de ne jamais se mettre dans l'eau, soit en se baignant, soit en lavant des lessives, & de se contenter de travailler à la terre. Elle me vint voir un jour, cinq mois après le traitement, pour me remercier, & me dit qu'elle se portoit très-bien. Je lui recommandai encore d'éviter l'eau; mais elle m'apprit qu'elle s'y mettoit jusqu'au col, sans qu'il lui en arrivât rien; je lui annonçai qu'elle seroit dans le cas de se repentir de n'avoir pas suivi mes conseils; trois mois après je la rencontrai à la campagne; lui ayant demandé de ses nouvelles, je ne fus point surpris de lui entendre dire qu'elle étoit retombée, & que ses accès étoient aussi fréquens qu'ils l'avoient été. Je lui conseillai de venir à mon traitement à la Saint-Martin; elle y a été six semaines; elle est bien guérie, & n'oublie plus mes conseils.

Dans le même temps, un Artiſan ſe préſenta, & me dit qu'il tomboit d'épilepſie depuis ſix à ſept ans; que ſes accès lui arrivoient environ tous les huit jours; qu'il étoit âgé d'environ trente-ſix ans; pendant qu'il me parloit, je m'apperçus qu'il avoit au bras droit une ligature de peau blanche. Je lui demandai ſi ſon accès s'annonçoit par quelque frémiſſement à quelque doigt; il me répondit que c'étoit à l'extrêmité du doigt annulaire & de celui du milieu. Je me dépêchai de le traiter, dans la crainte que ſon accès ne le ſurprît chez moi : je lui recommandai de venir tous les matins, & de s'abſtenir de vin pur & de liqueurs fortes, parce qu'il avoit la réputation d'être adonné à l'ivrognerie. Je le traitai, ma boîte préſentée à la main droite pendant plus de deux minutes, pour le mettre dans le cas de ſouffrir la nuit, s'il ſe permettoit de boire. Mon homme ne revint plus; mais m'ayant rencontré trois mois après dans une promenade, il m'aborda, & me fit beaucoup de remercîmens. Je lui demandai pourquoi je ne l'avois vu qu'une fois; il me répondit qu'il n'avoit pas voulu revenir, parce qu'il avoit eu ſon accès au ſortir de chez moi, qu'il avoit ſouffert toute la nuit des douleurs qu'il ne pouvoit pas m'exprimer, qu'il avoit éprouvé dans ſon corps une action

de haut en bas, & de bas en haut, qui étoit continuelle; mais que, depuis ce temps là, il n'avoit rien souffert, & ne s'étoit plus senti de l'épilepsie. Je fus très-étonné de cette cure qui persiste depuis deux ans. Doit-on l'attribuer au traitement fait à l'instant le plus proche de l'accès? C'est ce que j'ignore.

Pendant le même hiver, j'ai traité trois autres épileptiques, dont les accès ont été éloignés; mais ils n'ont pas été guéris.

Une femme âgée de cinquante ans, n'ayant plus d'écoulemens périodiques, avoit un ulcere au dessus de la cheville à la jambe gauche, suite d'une blessure qu'elle s'étoit faite en travaillant à la campagne depuis environ deux ans; elle me pria de la guérir, & je l'entrepris; je la réglai à une minute par jour, & lui présentai ma boîte à pointes proche la jambe droite, bien convaincu que l'attraction & la répulsion des pointes donnoit un mouvement alternatif dans toutes les parties du corps. Après un mois la plaie devint belle; mais je n'appercevois pas la petite peau fine qui se forme d'ordinaire sur les bords, lorsque la guérison s'annonce. Croyant que la matiere électrique étoit atténuée dans l'humidité de l'ulcere, sur lequel elle ne mettoit que du linge sec, je pris le parti de lui donner un morceau d'étoffe de

foie, ſur lequel je fis fondre de la cire blanche, ce qui lui ſervit d'emplâtre, qu'elle eſſuyoit deux fois par jour; un mois après l'ulcere fut bien guéri; je la faiſois venir au traitement deux fois par ſemaine pendant un autre mois; mais quinze jours après qu'elle eut ceſſé, des rougeurs lui ſurvinrent aux deux jambes; alors voyant qu'elle avoit un mauvais levain, ſoit dans le ſang, ſoit dans d'autres fluides, je lui fis un cautere à la jambe, & elle ſe porte bien.

Une jeune fille âgée de douze ans avoit eu l'été, une fievre maligne & putride, en même temps que ſon pere & ſa mere qui en étoient morts; il lui étoit reſté une fievre quotidienne & un ulcere à la jambe gauche, au deſſus de la cheville; je l'ai traitée de même que la malade précédente, & ſix ſemaines après elle fut bien guérie de l'une & l'autre maladie, & continue à ſe bien porter.

J'ai traité deux femmes âgées d'environ quarante ans, qui avoient une tumeur ſquirreuſe dans l'abdomen. Après deux mois de traitement, la circonférence du ventre de l'une étoit diminuée de quatre pouces, & celle de l'autre, qui étoit moins conſidérable, n'étoit diminuée que de deux; elles ſe trouvoient ſoulagées l'une & l'autre, mais je n'ai pu les guérir.

J'ai traité cinq paralyſies anciennes. Les malades ont éprouvé quelques ſoulagemens, mais n'ont pas été guéris.

Une femme âgée d'environ trente-huit ans étoit attaquée d'une colique néphrétique depuis onze ans; elle n'avoit ni appétit ni ſommeil, & ceux qui l'environnoient, étoient ſouvent dans la crainte de la voir périr. Je la traitai pendant trois mois; après trois ſemaines de traitement, elle eut une colique très-vive, puis les graviers coulerent avec facilité, l'appétit & le ſommeil revinrent, & elle fut guérie.

Deux jeunes filles, l'une âgée de vingt-ſix ans, & l'autre de dix-huit; la premiere avoit un hoquet convulſif depuis ſept ans, & la ſeconde depuis quatre ans, mais elle avoit de plus un mouvement de tête très-vif & continuel, & de temps en temps des convulſions générales; l'une fut guérie après ſix ſemaines de traitement, l'autre après trois mois; mais malheureuſement les mêmes maladies ſe ſont renouvellées une année après. J'aurai occaſion de parler de la derniere lorſque je parlerai des traitemens de M. Meſmer.

Une femme âgée d'environ quarante ans, avoit beaucoup pris de remedes ſans ſuccès, depuis cinq ans qu'elle étoit malade; elle reſſentoit des douleurs vives à la poitrine & à

l'eſtomac ; elle avoit de plus du ſcorbut & des fleurs blanches ; elle ne pouvoit point prendre de nourritures ſolides, & étoit obligée de ne vivre que de liquides ; je la traitai trois mois ; elle fut fort étonnée lorſque je lui dis, après quinze jours de traitement, qu'elle pouvoit manger de la viande, mais peu dans les commencemens, ce qu'elle fit & s'en trouva bien ; les fleurs blanches augmenterent d'abord conſidérablement, puis diminuerent inſenſiblement, au point qu'elle eſt ſouvent quinze jours de ſuite ſans s'en reſſentir ; elle a pris de l'embonpoint & ſe porte beaucoup mieux, mais n'eſt pas parfaitement guérie.

Une femme âgée de trente-deux ans avoit la fievre depuis deux ans, à la ſuite d'une couche ; des maux d'eſtomac, ſuppreſſion des écoulemens périodiques, maigreur, affaiſſement, des fleurs blanches depuis douze ans, & un épanchement général de bile, les yeux, la peau & même les ongles étoient jaunes ; ayant entrepris de la traiter, je ne lui donnois que quarante tours de manivelle par jour, ce qui faiſoit environ une demi-minute de traitement. Les fleurs blanches augmenterent conſidérablement pendant quinze jours, après quoi elles diminuerent inſenſiblement. Les écoulemens périodiques ſe rétablirent, l'appétit & l'em-

bonpoint augmenterent, la peau reprit ſa couleur naturelle, & même la fraîcheur du viſage. Tout cela s'étoit opéré dans un mois de traitement, ſans le ſecours d'aucun remede. Je fus un jour ſurpris de la voir entrer chez moi, ſe ſoutenant à peine, & dans le même état où je l'avois vue la premiere fois. Je lui demandai ce qui lui étoit arrivé. Elle m'avoua de bonne-foi que c'étoit par ſa faute qu'elle ſe trouvoit dans cette triſte ſituation, qu'elle s'étoit miſe en colere contre un de ſes enfans, & qu'une heure après elle étoit retombée dans ſon ancienne maladie; qu'elle ne croyoit pas que je puſſe diſſiper la couleur jaune répandue ſur toute la ſurface de ſon corps. Je l'aſſurai que je le pouvois, mais que de ſon côté elle devoit éviter les occaſions de ſe mettre en colere; & ſi cela lui arrivoit, de ſe rappeller ſon état primitif; ce qu'elle me promit. Je la traitai encore un mois avec ſuccès, & depuis deux ans elle continue de ſe bien porter. Que cette obſervation ſerve de leçon aux perſonnes qui peuvent être dans le même cas!

Un Vigneron âgé de ſoixante ans, avoit des obſtructions au foie & un reſſerrement dans l'eſtomac, ſuite d'un chagrin; il a été guéri après deux mois de traitement.

Une femme âgée de quarante-huit ans, avoit depuis

depuis trois ſemaines le bras droit perclus, ſans pouvoir s'en aider, même pour manger, ce qui lui étoit arrivé à la ſuite d'un rhumatiſme : elle me déclara que ſon temps critique étoit paſſé depuis ſix ans, après quinze jours de traitement elle s'eſt ſervie de ſon bras ; je l'ai encore traitée quinze autres jours, après leſquels les écoulemens périodiques ont été rétablis, & elle ſe porte bien.

Une fille en ſervice étoit attaquée d'un rhumatiſme dont elle s'étoit déjà ſentie un an auparavant, & qui l'avoit obligée de garder le lit pendant ſix ſemaines ; elle fut obligée de ſe faire conduire, pour ſe rendre chez moi, par deux perſonnes ; le troiſieme jour de traitement elle eſt venue ſeule, & le cinquieme elle a été guérie.

J'ai eu pluſieurs perſonnes attaquées de cette maladie, qui toutes ont été ſoulagées, mais non pas radicalement guéries, & je penſe que lorſque les douleurs ont ceſſé, il convient d'attendre, pour ſe remettre au traitement, qu'elles reviennent. Je parle tant de ce traitement que des autres que j'indiquerai, & qui conviennent plus à cette maladie.

Une jeune fille âgée de dix-huit ans, avoit mal aux deux yeux depuis ſix ans, à la ſuite de la petite vérole, & n'avoit pas encore été

réglée ; les regles vinrent après dix jours de traitement, & cinq jours après les yeux furent guéris, & elle continue de se bien porter.

Une Dame âgée de plus de cinquante ans, étoit devenue si dure d'oreilles depuis deux mois, qu'elle ne pouvoit plus prendre part à la conversation. Après un mois de traitement elle entendit, & continue d'entendre comme auparavant.

La femme d'un Artisan, depuis onze ans très-dure d'oreilles, & ayant un catarre à la tête, a été traitée pendant deux mois ; elle entend bien & elle est guérie.

Une petite fille âgée de onze ans, étoit, de naissance, très-dure d'oreilles ; je l'ai traitée pendant deux mois ; elle entendoit beaucoup mieux ; je ne sais si cela s'est soutenu, ne l'ayant pas vue depuis ce temps.

La femme d'un Manouvrier avoit une fievre continue depuis un an à la suite d'une couche : le lait avoit été supprimé, les regles n'avoient point paru ; elle avoit un dépôt à chaque aine : elle me dit que celui du côté gauche avoit été ouvert ; elle n'avoit pas le mouvement des jambes libre, & étoit sur-tout d'une extrême maigreur. Je jugeai l'état de cette femme si dangereux, que je craignis qu'elle ne pérît pendant le traitement, & je la refusai, en pré-

textant que je devois, ſous peu de jours, partir pour la campagne; cette femme me ſupplia de la traiter pendant le peu de jours que je ſerois à la ville, m'ajoutant qu'elle ſeroit trop heureuſe dans ſa ſituation, de recevoir quelque ſoulagement, & que, lorſque je ſerois de retour à la ville, elle reviendroit. Il fallut me rendre; je la traitai pendant deux mois; j'ouvris un des dépôts qui ne contenoit que du ſang; les regles ſe rétablirent, la fievre ceſſa, les dépôts diſparurent, les jambes reprirent leur mouvement, & j'eus la ſatisfaction de la guérir: je la rencontrai trois ou quatre mois après; elle m'aſſura qu'elle ſe portoit bien.

Une Dame âgée de ſoixante-deux ans, avoit une ophthalmie ſur les deux yeux depuis deux ans, & le ſang ſe portoit avec tant de violence à la tête, qu'elle paroiſſoit menacée d'une apoplexie ſanguine; l'on n'étoit parvenu à la ſoulager que par des ſaignées fréquentes. Je l'ai traitée pendant deux mois; je lui ai fait mettre dans les yeux d'une eau dans laquelle entre le vitriol blanc & le ſel ammoniac; elle a été bien guérie, & ſe porte toujours bien.

J'ai traité nombre d'autres perſonnes qui avoient des ophthalmies, avec le plus grand ſuccès.

J'ai traité un homme âgé de trente-cinq ans

qui avoit la fievre, un point très-douloureux sous le sein gauche, ce qui annonçoit une fluxion de poitrine; après trois jours de traitement il a été guéri.

J'ai guéri beaucoup de jeunes personnes des pâles couleurs dans un mois ou six semaines; quelques-unes ne se sont apperçues d'aucun changement, & je leur ai conseillé de ne faire aucun remede, leur assurant que la nature, dans quelques mois, se développeroit, & je leur ai dit vrai.

Un garçon de campagne, voisin de la ville que j'habite, âgé de vingt-deux ans, avoit été si maltraité par un bœuf, qui l'avoit traîné long-temps dans la prairie, qu'il ne pouvoit plus travailler depuis quatre mois; souffrant continuellement des meurtrissures qu'il avoit dans toutes les parties du corps, il fut traité pendant quinze jours & très-bien guéri; il reprit ses travaux ordinaires.

Un garçon âgé de dix-neuf ans étoit attaqué toutes les nuits, pendant le sommeil, de convulsions très-vives; sa maladie ressembloit assez à l'épilepsie; je la jugeai cependant n'être que le cochemar. Il avoit les dents serrées en tout temps, ce qui l'empêchoit de se faire entendre. Je l'ai traité pendant six semaines, & il est très-bien guéri.

Une Dame âgée d'environ quarante ans, étoit attaquée de vapeurs ſi conſidérables, que l'on croyoit ſa vie en danger; elle ne pouvoit ſupporter aucun bruit, pas même le petillement du feu; elle ne ſortoit plus, & le plus ſouvent elle étoit alitée. Son mari vint me voir, & me demanda ſi je croyois pouvoir la ſoulager: je l'aſſurai qu'il n'y avoit pas de danger à traiter la malade, mais que je n'étois pas certain de ſa guériſon. Le commencement de ſa maladie datoit de quatorze ans; elle avoit pris tous les remedes que les plus habiles Médecins lui avoient conſeillés, & elle s'étoit fait faire un cautere, d'après leurs avis; tout cela n'avoit produit aucun bien. Je lui propoſai de ceſſer tout remede, ce à quoi elle conſentit; il n'en fut pas de même lorſque je lui dis d'abandonner ſon cautere; le Médecin & la famille s'y oppoſoient; je l'entrepris donc dans cet état: après quinze jours de traitement, je n'apperçus aucun changement: je revins à mon premier avis; & combattant le raiſonnement des Médecins, j'eſſayai de convaincre que non-ſeulement le cautere étoit inutile, mais même nuiſible. Ne pouvant rien obtenir ſur ce point, je propoſai un autre expédient, qui étoit d'ôter la petite boule de cire qui entretenoit le cautere, dont l'écoulement ne ceſſeroit pas

de quelque temps, ſauf à la rétablir, ſi, dans huit à dix jours, elle n'appercevoit aucune différence dans ſa maladie, ce qu'elle accorda.

Dès le ſecond jour, les ſymptomes diminuerent conſidérablement, la malade fut pendant dix-huit jours dans un état de ſanté qui étonnoit toutes les perſonnes qui la connoiſſoient; néanmoins les accidens revinrent & ſe manifeſterent pendant trois ou quatre jours; alors les parens & amis réclamerent le cautere; mais la malade fut ferme, & leur répondit que m'ayant donné ſa confiance, elle ne vouloit pas qu'on lui en parlât : elle eut encore par fois quelques petits reſſentimens dans le cours du traitement, qui fut de trois mois & plus, après quoi elle fut guérie, & continue à ſe bien porter.

Les maladies de nerfs ſont ſi variées, à raiſon des tempéramens différens, qu'elles ne doivent pas être traitées de la même façon, & qu'elles exigent les plus grandes précautions. Je n'entrerai pas dans tous ces détails dont les Médecins s'acquitteront mieux que moi.

J'ai traité pluſieurs autres perſonnes attaquées de maux de nerfs, ſans ſuccès; quelques-unes m'ont dit éprouver après plus de mal-aiſe & ſe reſſentir les jambes plus foibles; j'ai renoncé

à cette méthode pour ces maladies, & même pour quelques autres.

Un particulier que je rencontrai dans une maiſon où je faiſois viſite, me conſulta ſur une maladie ſinguliere qu'il avoit depuis treize ans. Il me fit voir des conſultations qu'il avoit priſes auprès d'habiles Médecins; tous convenoient que le mal venoit de la lymphe viciée, & de l'inſenſible tranſpiration dérangée; j'étois de même avis. Voici l'état de ſa maladie. Il avoit une éruption cutanée, périodique, tous les mois, qui reſſembloit aſſez à une dartre: cette éruption tenoit un membre, deux jours après s'attachoit à un autre, & huit jours après devenoit générale. Elle étoit plus conſidérable dans le temps des équinoxes; alors il y avoit une telle tenſion, que la tête groſſiſſoit au point de rendre le malade méconnoiſſable. Celui-ci étoit forcé de ſe priver de vin pur, & de toutes ſortes d'exercices, de s'interdire les veilles, parce que, dans tous ces cas, la maladie ne manquoit pas de paroître; un ſeul verre de vin pur la provoquoit: il ne pouvoit s'expoſer à voyager que lorſqu'un de ces accidens étoit paſſé, autrement il étoit obligé de reſter quinze jours dans une auberge. Il avoit, de plus, le cerveau & la gorge obſtrués par une humeur de pituite épaiſſie; après quinze jours de traitement, il

eut une éruption ſi légere, qu'elle ne lui tint que les poignets, & ne dura que cinq à ſix jours; le cerveau ſe trouva aſſez dégagé pour qu'il mouchât & crachât avec la plus grande facilité. Il n'alloit au ſiege que par lavemens; je les lui avois interdits dès le premier jour, & après dix jours il alloit librement une fois par vingt-quatre heures, comme les perſonnes qui jouiſſent de la meilleure ſanté.

Les Médecins lui avoient ordonné des bouillons raffraîchiſſans, apéritifs, & des purgatifs qui ne l'avoient point ſoulagé. Il avoit été aux eaux, avoit pris des bains, ſans aucun ſuccès. Je lui défendis tous remedes; & ſix ſemains après être entré au traitement, il fit un voyage de quinze jours, ſans ſe reſſentir de ſa maladie. Je l'ai traité à ſon retour encore un mois; il ne s'eſt pas apperçu des équinoxes, & ſe porte bien, non que je le croie exempt du retour de cette maladie, parce qu'il aura plus de diſpoſition qu'une perſonne bien portante à des dérangemens de l'inſenſible tranſpiration.

Il eſt inutile de citer un plus grand nombre d'obſervations, qui ſouvent ne ſeroient que répétitions; elles ſont ſuffiſantes pour apprendre le parti que l'on peut tirer de l'Electricité.

CHAPITRE IX.

Méthode pour traiter par le tact.

M. l'Abbé Nollet, plusieurs Médecins & Physiciens avoient essayé, aux environs de l'année 1747, de traiter des maladies par l'Electricité, sur-tout la paralysie; mais ils n'imaginerent que les étincelles & les commotions. Ces savans n'auroient pas tardé à être désabusés, s'ils avoient fait réflexion que la Nature qui travaille continuellement à notre conservation, n'agit pas sur nos corps avec des étincelles & des commotions; ils auroient étudié le moyen de diviser, atténuer & distribuer à leur volonté la matiere électrique. Lorsque le tonnerre frappe quelqu'un, c'est une étincelle sortant d'un nuage qui rentre en terre, & l'homme est foudroyé. Lorsque vous tirez une étincelle du conducteur ou d'une personne soumise au bain électrique, le volume de matiere n'est pas assez considérable pour blesser; mais lorsque vous vous exposez à recevoir la commotion, c'est la même matiere accumulée dans la bouteille de Leyde en plus grande quantité qui traverse d'un bras à l'autre, pour retourner en terre. Lors-

que vous faites éprouver cette commotion à une main de papier, toutes les feuilles en ſont percées : donnez la commotion à une branche de quelque plante un peu délicate, la branche périra quelques jours après. Je ſais que cette abominable méthode ſe pratique encore actuellement pour guérir l'épilepſie & d'autres maladies. Nombre de malheureux affligés, ſéduits par des approbations, s'expoſent à périr miſérablement, en ſatisfaiſant la cupidité d'un homme qui ne doit pas ignorer que la matiere qui perce nombre de feuilles de papier, traverſe la poitrine : qu'un tel homme garde la liſte des perſonnes qu'il traite; qu'il l'a vérifie deux ans après; ſi alors il en exiſte la moitié, c'eſt beaucoup, & il verra en quel état ſeront les autres. Je ſais que l'on a annoncé que quelques perſonnes avoient été guéries par le tonnerre, ce qui n'eſt pas poſſible; il peut être arrivé que la colonne de matiere qui eſt une groſſe étincelle, ſoit rentrée en terre proche d'un malade, & que l'atmoſphere de cette matiere ayant traverſé le corps du malade, l'ait ſoulagé ou même guéri. Je connois un particulier bien conſtitué, n'ayant jamais eu mal à la poitrine, qui, chaque fois qu'il s'eſt mis à la chaîne pour recevoir la commotion, a craché le ſang incontinent après. La commotion fréquente eſt le meilleur

moyen pour détruire la plus forte poitrine.

Je ne pouvois imiter la méthode de M. Mefmer, qu'en fachant les effets qu'il produifoit ; n'ayant nulle relation dans la Capitale, je ne pouvois recueillir que des propos répandus dans le public, qui le plus fouvent étoient oppofés, & même contraires aux principes que je connoiffois : fi l'on me difoit qu'il donnoit à volonté la fievre, le dévoiement, on m'ajoutoit qu'il faifoit ceffer l'un ou l'autre, à fon gré.

Enfin, une perfonne de ma connoiffance vint me vifiter à fon retour de Paris, & me dit qu'y ayant eu la fievre, un point de côté, un crachement de fang, on lui avoit confeillé de prendre pour Médecin un Eleve de M. Mefmer; qu'ayant envoyé chercher ce Médecin, celui-ci l'affura que fa maladie ne feroit pas longue; alors, me dit-elle, il me mit la main fur le foie, & il l'y tint pendant environ dix minutes, puis il me paffa le bout du pouce le long du corps, depuis le deffus de la tête jufqu'aux pieds, & il recommença cette opération environ quinze fois, en retournant fa main d'un autre côté à chaque fois, comme lorfqu'on aimante une aiguille de bouffole. Ce Médecin l'affura qu'elle fueroit au point de mouiller trois ou quatre chemifes, après quoi elle pourroit man-

ger un potage; il lui recommanda de faire diſſoudre de la crême de tartre dans de l'eau bouillante, & d'en boire à ſa ſoif. La perſonne me certifia qu'après cette opération, elle ne s'étoit point reſſentie du point de côté, qu'elle avoit beaucoup ſué, mangé le potage, & que le lendemain elle n'avoit eu aucun ſentiment de fievre, qu'elle avoit cependant gardé la chambre, en buvant de l'eau à la crême de tartre.

Cette médecine eſt certainement ſupérieure à celle connue; voici les moyens dont je me ſuis ſervi pour la découvrir.

M. Meſmer avoit annoncé que l'agent dont il ſe ſervoit pouvoit être réfléchi par les glaces; je ſavois que quelques perſonnes avoient éprouvé des ſenſations, ſoit qu'il les eût touchées ou non, en leur préſentant proche du corps une baguette de fer, une canne ou la pointe d'une épée, & que d'autres n'avoient rien éprouvé.

J'imaginai bien que la matiere électrique étincelante & en plus ne convenoit pas pour ces expériences. Je fis un petit gâteau réſineux d'électrophore ſur un fond de bois, de quatre pouces de diametre, & d'un peu plus d'un pouce d'épaiſſeur; j'arrangeai une petite baguette de fer pointue; je fis faire une paire de chauſſons d'étoffe en ſoie; quelques jours

après je mis mes chaussons & des bas de soie par dessus; je mis ma petite baguette dans ma poche; je chargeai mon petit gâteau que j'enveloppai de cinq à six doubles d'étoffe en soie; je le mis en cet état dans mon sein, le côté du fond tourné vers le corps, de façon que je pouvois abattre l'étoffe du côté de la peau pour recevoir la matiere & la communiquer. Je me rendis en cet état dans le sallon où étoit un jeune homme âgé de vingt ans, bien portant, & qui paroissoit d'une bonne constitution; je le priai de se tenir debout devant une glace, le visage à la distance d'environ quinze pouces; je lui dis de fixer les yeux sur la glace, que j'allois diriger une petite baguette vis-à-vis son œil droit dans la glace; je pris donc cette petite baguette, & j'en dirigeai la pointe à l'œil droit que je fixois dans la glace. J'étois éloigné de lui d'environ deux pieds, & la pointe de ma baguette n'étoit qu'à six pouces de la glace; je lui demandai s'il ne sentoit rien à l'œil droit; il me répondit qu'il y sentoit un froid qu'il ne sentoit pas à l'autre. Après quatre à cinq minutes, voyant que ce froid n'augmentoit ni ne diminuoit, je le fis éloigner de quelques pas, & étant debout, je lui présentai la pointe de ma baguette proche du corps, en la promenant en différens sens contraires; il ne tarda

pas à me dire qu'il lui sembloit avoir de la poussiere dans la bouche, qui s'en remplissoit de plus en plus. Je le tins dans cette posture pendant six minutes; & craignant de le faire souffrir, je lui dis de s'asseoir, ce qu'il n'eut pas plutôt fait, qu'il me dit, d'un air d'impatience, de lui ôter le mal que je lui avois donné, qu'il ne pouvoit ni cracher ni toucher, & que l'estomac lui faisoit mal : je lui dis qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il ne souffriroit plus dans un quart d'heure, ce qui arriva effectivement. Quelques jours après je lui proposai une autre expérience; mais il refusa de s'y prêter. Le petit vent frais qu'il sentoit à l'œil, étoit la même matiere dont j'étois imprégné, qui s'échappoit par la pointe; cette matiere ne traverse que lentement le verre, & est renvoyée par le mercure sur lequel elle n'a point d'action connue.

Une jeune fille que j'avois traitée & guérie d'un hoquet convulsif, avoit repris cette maladie un an après; elle étoit revenue à mon traitement qui ne paroissoit pas produire d'effet; je la fis passer un jour, avec sa mere qui l'accompagnoit, dans l'appartement de mon épouse, ainsi qu'un Médecin qui étoit auprès de moi; je me préparai de la maniere que je viens de dire, & rejoignis la compagnie; alors je fis

mettre la jeune perſonne debout au milieu de la chambre; je baiſſai l'étoffe de ſoie ſans qu'on s'en apperçût, pour me mettre en communication avec le fond du gâteau réſineux. Dans cet état, je mis ma main ſur ſon eſtomac, ſans lui faire de queſtion : elle ne tarda pas à me dire que je la faiſois bien ſouffrir de l'eſtomac; je lui demandai ſi la douleur étoit aſſez vive pour ne pouvoir la ſouffrir quelque temps; elle me répondit que, ſi elle augmentoit encore, elle ne pourroit plus reſter debout; alors je retirai ma main, & fis uſage de ma baguette, en lui paſſant la pointe à un pouce de diſtance, depuis le front juſqu'au bas des jambes, & en retournant la pointe d'un autre côté, je répétois la même choſe. Je n'eus pas fait cette opération trois fois, qu'elle me dit qu'elle pourroit me nommer, les yeux fermés, toutes les parties du corps où je préſentois ma baguette qu'elle ſentoit par-tout, mais ſur-tout à l'eſtomac où la douleur étoit plus vive. J'avois choiſi ce malade de préférence pour cette expérience, parce que je ſavois qu'elle avoit les nerfs d'une grande ſenſibilité.

Mon fils ainé, âgé de ſeize ans, tomba malade au mois d'Avril 1783. La fievre fut violente, avec abattement & perte totale des forces; comme la rougeole étoit alors commune

au pays que j'habite, je ne voulus lui donner aucun remede; le Médecin qui le voyoit étoit de mon avis; il ſurvint un dévoiement putride qui augmenta de jour en jour; le ſeptieme de la maladie, le pouls fut ſi mauvais, l'aſſoupiſſement ſi conſidérable, que je jugeai le danger prochain. Le Médecin me propoſa de purger le malade, ce que je rejettai, en lui diſant que j'allois le traiter à ma méthode, mais que je ne commencerois que le lendemain matin, pour mieux obſerver l'effet de ce traitement ſur une maladie de ce genre.

Le lendemain je me rendis de grand matin dans ſa chambre; il avoit paſſé une très mauvaiſe nuit, & le pouls n'étoit point changé. Préparé, comme je viens de l'expliquer, je lui mis la main ſur le foie pendant environ dix minutes, & je lui paſſai la pointe de ma baguette environ une douzaine de fois de la tête aux pieds: Dans le cours de la journée, je n'apperçus aucun changement à la maladie; le lendemain je répétai le même traitement; le ſoir je trouvai le pouls meilleur & de la moiteur à la peau, ce qu'il n'avoit pas encore eu; de ce moment je conçus la plus grande eſpérance: Le troiſieme jour je continuai ma méthode; le ſoir la tranſpiration fut rétablie, le dévoiement conſidérablement diminué: le quatrieme

trieme jour il cessa entiérement, & la fievre étoit à peu près tombée. Le cinquieme, l'appétit se fit sentir, & le malade entra en convalescence; alors je cessai le traitement; mais trois jours après étant survenu une indigestion avec fievre violente, je répétai mes procédés, & en trois autres jours l'enfant fut guéri.

Je me rendis un jour chez un de mes parens, attaqué d'un rhumatisme douloureux, au point de le retenir au lit, sans repos & sans sommeil: ce parent n'étoit point crédule en magnétisme; cependant il se prêta à l'essai que je lui offris de mes moyens. Après l'avoir touché pendant dix minutes, il fut soulagé. Le lendemain le malade me dit avoir bien dormi, & souffroit moins. Je répétai le traitement; le troisieme jour il se leva & souffrit peu; je le touchai encore, & le quatrieme jour il sortit bien portant.

Je m'apperçus que cette maniere de traiter m'étoit incommode, & même me dérangeoit. J'imaginai un autre moyen: je fis faire des petites boîtes en fer-blanc de deux pouces de diametre, un pouce de hauteur, & le dessus de deux pouces & demi de hauteur; il y avoit un petit cordon à demi-pouce au tour de la boîte inférieure, ensorte que lorsqu'elle étoit fermée, elle n'avoit que trois pouces d'éléva-

tion; je collai une bande de papier dans le tour au dessus de la partie inférieure; je fis fondre les matieres propres à faire un gâteau résineux; je versai cette matiere dans la boîte garnie de papier, ensorte que ce petit gâteau étoit d'un demi-pouce au dessus du fer-blanc; j'enlevai le papier & je polis le gâteau. Pour savoir le parti que j'en pourrois tirer, je le frottai circulairement avec de la peau de lievre, environ deux cents fois; je fermai la boîte & l'enveloppai avec de l'étoffe de soie en plusieurs doubles; de sorte qu'il n'y avoit que le fond de découvert que je présentai proche du dedans de la main, où je ressentis un petit vent frais. Je compris qu'une enveloppe en soie étoit nécessaire pour empêcher l'épanchement de la matiere. Je mis ensuite le dessous de la boîte en communication avec le plancher, & pour savoir combien de temps elle pourroit fournir sensiblement de la matiere, je la présentois de temps en temps au dedans de la main, & je sentis le petit vent frais pendant quinze minutes. Je fis plusieurs petites boîtes pareilles, afin de traiter plusieurs malades en même temps, & je les garnis différemment, les unes avec de la résine, de la cire blanche, de la térébenthine, d'autres avec du soufre, d'autres avec de la résine & de la cire jaune, & d'autres seulement avec

de la résine réduite en colophane; toutes produisoient le même effet: je préférerois les boîtes en bois à celles en fer-blanc, parce que la matiere s'épancheroit plus lentement.

Les premiers essais que je fis de ces petites boîtes, furent sur des maux de dents & des fluxions. Je frottois environ deux cents tours mon petit gâteau résineux; je fermois la boîte & l'entourois, à l'exception du fonds, d'une étoffe de soie en plusieurs doubles; je donnois la boîte au malade qui la tenoit appliquée sur la partie souffrante pendant quinze minutes, c'est-à-dire qu'il n'y avoit que le dessous de la boîte qui, n'étant pas entouré, communiquât avec le mal. La plus grande partie des maux de dents que j'ai traités ainsi, ont été guéris dans le quart d'heure; chez quelques sujets il n'y a eu que du soulagement, le mal étant revenu, & j'ai été obligé de les traiter plusieurs fois: le premier moyen indiqué est plus prompt & plus certain.

J'ai traité plusieurs personnes attaquées de douleurs rhumatismales, avec un succès marqué.

J'ai traité aussi plusieurs maux de gorge qui annonçoient une esquinancie, en appliquant, comme dessus, la petite boîte sur la douleur, & j'ai toujours vu une guérison prompte.

J'ai traité nombre de fievres tierces ; je faisois mettre la boîte sur le creux de l'estomac pendant un quart d'heure, que le malade eût la fievre ou non, n'étant pas assuré de la nature de cette fievre. Si l'accès manquoit, le lendemain je recommençois, & disois au malade de ne pas venir au traitement le jour suivant, s'il avoit la fievre ; je n'empêchois pas cet accès, & je continuois de traiter seulement le jour de l'intermittence ; le second accès étoit fort diminué, & il ne m'est jamais arrivé que le troisieme fût venu après avoir traité deux jours d'intermittence.

Si je rencontrois des maladies graves, comme fievres inflammatoires, avec point de côté, j'appliquois une boîte sur le creux de l'estomac, & une autre en même temps sur le point de côté, qui ne tardoit pas à cesser ; & si le malade avoit une violente douleur de tête dans la force de la fievre, je lui appliquois une boîte, non pas en même temps que les deux précédentes, sur la tête, à l'endroit le plus douloureux, & la douleur étoit enlevée, à moins que ce ne fût sur des personnes sujettes à la migraine, mal invétéré, qui ne peut être guéri que par un traitement long au baquet. Ces maladies inflammatoires ont toujours été guéries en cinq jours au plus.

Dans les cas de coups & contusions, en appliquant, le plus promptement possible, une boîte, il n'y a pas de suites à craindre.

J'ai traité plusieurs inflammations aux yeux, en mettant la boîte sur l'œil malade, & en la changeant continuellement, si les deux yeux étoient attaqués pendant trois ou quatre jours; ensuite j'ai employé l'eau dont j'ai parlé pendant trois ou quatre autres jours, & la maladie a cessé; mais si un vice interne occasionne une inflammation, s'il y a taie & épaississement de l'humeur aqueuse, c'est une maladie qui demande un long traitement, & il faut mettre le malade au baquet.

Mon intention étoit de ne donner au public cette nouvelle doctrine, que lorsque l'expérience l'auroit perfectionnée; mais la maladie cruelle dont je vais parler, fait tant de ravages, que je ne crois pas devoir différer, étant certain de conserver la vie à des milliers de citoyens, & cette considération me contraignant de passer sur toute autre.

La maladie épidémique qui s'est fait sentir pendant ces deux dernieres années, est si terrible, que, si elle continuoit encore huit ans, elle auroit enlevé un quart de la population, j'entends dans cette Province, ne sachant pas ce qui se passe dans les autres.

Cinq cents perſonnes ſont mortes dans la ville que j'habite, non compris les enfans, en ſix mois de temps. La population y eſt de dix mille ames, & je compte les enfans pour deux mille, ce qui feroit un ſeizieme de perte. Il eſt donc de la derniere importance d'inſtruire le public des moyens de guérir cette épidémie.

La maladie ſe manifeſte ordinairement tous les étés après les récoltes; elle a fait plus de ravage ces deux dernieres années; j'en ai dit plus haut la cauſe. Elle commençe par une fievre violente, continue; chez quelques malades il y a rémiſſion de deux jours l'un, ſans néanmoins ceſſation de fievre; chez d'autres, elle eſt continue, avec des ſymptLmes, ſoit de malignité, ſoit de putridité, ſoit d'inflammation, & quelquefois tous ces ſymptômes paroiſſent en même temps; dans ce dernier cas, elle eſt réputée mortelle. J'ai traité, cette année 1783, environ vingt-cinq perſonnes attaquées de cette maladie; toutes ont été guéries; j'en vais citer quelques-unes, en diſant leur état & la façon dont je les ai conduites.

Un homme âgé d'environ cinquante ans, me fit dire qu'il étoit dangereuſement malade, & hors d'état de venir chez moi; j'étois pourlors à la campagne. Je chargeai deux de mes petites boîtes que j'enveloppai dans de la ſoie,

& j'allai le voir. Je le trouvai avec une fievre très-vive, un grand mal de tête, ayant perdu totalement ſes forces, & une contraction à l'eſtomac qui lui faiſoit faire des efforts pour vomir. Je lui appliquai une boîte ſur la tête & l'autre ſur le creux de l'eſtomac. Après le quart d'heure la fievre parut un peu diminuée, le mal de tête l'étoit davantage, & les envies de vomir avoient ceſſé. Je lui dis de ſe rendre tous les matins chez moi pour continuer ſon traitement; il me répondit qu'il n'étoit pas en état d'aller juſqu'à ſa porte, ſur quoi je l'aſſurai que le lendemain il ſeroit foible, mais qu'il pourroit venir juſques chez moi. Effectivement il y vint, & continua pendant ſept jours, qui ſuffirent pour le guérir, ſans avoir éprouvé aucun accident pendant le cours du traitement; je ne lui mettois qu'une boîte chaque jour à l'eſtomac.

Un jeune homme, âgé de vingt-trois ans, fut attaqué de la même maladie; les accidens parurent plus graves; le pouls annonçoit de la malignité; le mal de tête étoit d'une violence extrême, avec tranſport; je le traitai comme le précédent, deux fois le premier jour, une fois les ſuivans; dès le ſecond jour il prit un dévoiement qui ne dura que la journée, & le

cinquieme il fut guéri : je continuai de le traiter encore pendant trois jours.

Un garçon âgé de quarante-cinq ans, eut la même maladie; je le traitai; pendant les deux premiers jours la maladie fut benigne, mais le troisieme, il lui survint un vomissement & un dévoiement qui durerent trois jours, le menant environ cent fois par vingt-quatre heures; je ne le traitai qu'une fois par jour pendant ce temps-là, après quoi les évacuations & la fievre cesserent; je continuai encore pendant quatre jours & il fut bien guéri. Deux mois après il eut un flux de sang qui cessa dès le premier jour du nouveau traitement, qui eut lieu aussi pendant quatre jours, parce que le dévoiement ne céda qu'insensiblement : de ce moment il s'est bien porté.

Une femme âgée de quarante ans fut attaquée de la même maladie, & perdit ses forces au premier instant; on ne m'avertit que le second jour, en me disant qu'elle étoit mourante. J'y accourus; je la trouvai avec un grand mal de tête, une fievre qui avoit de la malignité, une douleur au foie, un point de côté sous le sein gauche, & un dévoiement fréquent. Je jugeai qu'il falloit s'attacher aux parties où étoit le plus grand danger; je lui mis une boîte sur le foie & une autre sur le

point de côté. Son mari me demanda s'il falloit la faire adminiſtrer ; je l'aſſurai qu'elle guériroit, quoique la maladie fût très-grave. Dans le quart d'heure la douleur au foie ceſſa, & celle du point de côté fut conſidérablement diminuée. Le ſoir du même jour je retournai la voir ; je la trouvai dans le même état où je l'avois laiſſée le matin : je lui appliquai une boîte ſur la tête, une autre ſur le point de côté, & j'enlevai dans le quart d'heure la douleur qu'elle y reſſentoit. Le lendemain je vis du changement ; elle avoit toujours le dévoiement, & de plus un vomiſſement ; les écoulemens périodiques qui n'étoient paſſés que depuis huit jours, étoient revenus, ce qui l'inquiétoit ; je l'aſſurai que cet écoulement étoit un effort de la Nature, occaſionné par l'agent que je lui communiquois, & qu'il diſparoîtroit avant vingt-quatre heures : je ne lui mis qu'une boîte ſur l'eſtomac, & une ſeule fois ce jour-là. Le troiſieme jour, les regles & le dévoiement avoient ceſſé ; mais le vomiſſement continuoit, ainſi que la fievre, qui cependant étoit bien diminuée. Le quatrieme, même traitement & même état. Le cinquieme, plus de vomiſſement ; la fievre continua encore pendant cinq jours ; je ne ceſſois pas cependant le même traitement ; la malade ne gardoit plus

le lit ; après ce temps elle fut entiérement guérie.

Une dame âgée de quarante-deux ans, prit un ſoir une fievre vive ; le lendemain matin, quoique la fievre n'eût pas ceſſé, je lui mis une boîte ſur l'eſtomac ; une heure après elle vomit de la bile. Le ſoir je la traitai de même, & elle eut une ſueur abondante. Le lendemain même état, même traitement & mêmes criſes : le troiſieme jour, même etat, même traitement & mêmes criſes. Le quatrieme plus de fievre, & je ne fis aucun traitement : le cinquieme, fievre, & je ne traitai point : le ſixieme, point de fievre ; & voyant qu'elle ſe régloit en tierce, je traitai une ſeule fois : le ſeptieme, fievre, & je ne fis rien : le huitieme ſans fievre, & je traitai. Alors la fievre ne revint plus, & la malade ſe trouva guérie ſans avoir pris aucun remede, à ſon grand étonnement. Il eſt à remarquer qu'elle n'obſerva aucun régime, & que les jours qu'elle avoit un peu d'appétit, elle mangeoit tout ce qu'elle vouloit : c'eſt ainſi que j'ai toujours conduit tous mes malades.

On voit, par ces obſervations, que les maladies les plus graves ne doivent plus inquiéter ; que les criſes, quelque alarmantes qu'elles paroiſſent, ſont ſalutaires, même néceſſaires ;

il y a des malades qui en ont peu ou d'insensibles. Les purgatifs sont si opposés à cette méthode, qu'ils dérangeroient toutes les crises que la Nature voudroit opérer, car on ne sait jamais celles qu'elle prépare. J'en citerai une preuve arrivée dans le même temps; une fille âgée de trente ans, fut attaquée de la maladie dont je viens de parler; elle fut traitée de même, sans qu'il parût aucune crise; elle fut guérie en huit jours. Cinq à six jours après, elle me dit qu'elle desireroit être purgée, parce qu'il convenoit de l'être après une telle maladie; je lui recommandai de n'en rien faire, en l'assurant qu'elle auroit lieu de s'en repentir; mais le préjugé en médecine prévalut : elle prit un remede qui la mena doucement, & trois jours après elle reprit la fievre. Elle eut d'autant plus à se reprocher son obstination, que les malades qu'elle avoit vu guérir en même temps qu'elle, se portoient bien.

Je crois cette méthode la meilleure pour les fievres, de quelque nature qu'elles soient. Je sais que M. Mesmer traite ses malades plus fortement, ce qui réussit dans les constitutions fortes; mais ce n'est pas ainsi que travaille la Nature; si l'on donne des sueurs trop considérables, les autres secrétions en souffrent, surtout la transpiration insensible qui joue le plus

grand rôle dans l'économie animale; je ſuis plus ſouvent dans le cas de diminuer le traitement, que de l'augmenter.

Un homme âgé de cinquante ans, ayant le bras & la jambe droite paralyſés, ſans aucune maladie précédente, la jambe traînante, & ne pouvant rien tenir de ſa main, ayant de plus une grande douleur au derriere de la tête, vint me trouver; il n'avoit fait aucun remede, & il n'y avoit que huit jours qu'il étoit dans cet état. Je lui appliquai une boîte à l'eſtomac, une dans la main paralyſée, & l'autre ſur le derriere de la tête, à l'endroit où étoit la douleur, qui paſſa dans le quart d'heure: je lui dis de revenir tous les jours. Le ſecond, je lui fis le même traitement; le troiſieme, il me dit qu'il avoit eu une ſueur fort abondante pendant la nuit; le quatrieme, ſoulagement & même ſueur; le cinquieme, je finis de le guérir, & le lendemain il laboura & ſema ſes terres; depuis deux mois il ſe porte bien. Je n'écris ceci que deux mois après cette cure.

Il eſt à propos de prendre des précautions lorſque l'on veut donner des ſenſations par le tact aux perſonnes qui ſont malades, & à celles qui en ſont ſuſceptibles, car la plupart de celles qui ſont en bonne ſanté ne ſentent rien; je dirai donc la maniere la plus commode & même

la plus cachée, quoiqu'inceſſamment elle doive ceſſer de l'être.

Quoique la matiere ne ſe perde que très-lentement par les ſouliers, il eſt bon d'être un peu iſolé; pour cet effet, une paire de chauſſons d'étoffe de ſoie & une paire de bas de ſoie pardeſſus ſuffiſent pour que la matiere ſe porte de préférence aux mains; voici les préparations convenables. Faites faire des manches d'étoffe en ſoie, arrêtées derriere par une petite bande de la même étoffe; vous mettrez ces manches ſur la peau, & elles ſeront ſerrées au poignet par le moyen d'un bouton.

Faites pluſieurs ſachets en toile ſerrée que vous remplirez de la même matiere dont on fait les gâteaux d'électrophore, réduite en poudre; puis faites faire deux petits ſacs d'étoffe en ſoie par chaque ſachet, l'un deſquels ſera frotté avec de la cire blanche en dehors, & préſenté au feu pour l'étendre, enſorte que tous les pores de l'étoffe ſoient bouchés. Vous mettrez votre ſachet dans ce petit ſac ciré, celui-ci dans l'autre; vous ferez faire pluſieurs poches en dedans de votre habit qui ne ſoient pas apparentes; celles mêmes que l'on a en dehors peuvent ſervir; ayez de petites chaînes en fer aſſez longues pour communiquer à une des poches, de là en paſſant ſous la doublure

de l'habit, ſe rendre ſous le bras, puis traverſer la manche de la veſte & celle de la chemiſe pour ſe rendre entre la chemiſe & la manche d'étoffe en ſoie, au poignet où elle doit être accrochée dans le dedans de la manche de ſoie; l'extrêmité qui eſt dans la poche doit être garnie d'une petite plaque métallique, & la chaîne doit être couſue dans un bon ruban de ſoie; depuis la poitrine en deſcendant, la chaîne peut avoir pluſieurs rameaux qui ſe rendront aux différentes poches, ſoit en dehors, ſoit en dedans. Il n'eſt pas néceſſaire d'entrer dans les détails minutieux pour ôter ou mettre ſon habit.

Les choſes étant dans cet état, vous mettrez de chaque côté & dans chaque poche deux petits ſacs, comme je l'ai dit, puis vous chargerez chaque ſachet. Vous pourrez les charger, en les mettant ſur le conducteur d'une machine électrique & électriſant, ou en chargeant le gâteau réſineux d'un électrophore, renverſant ce gâteau ſur pluſieurs doubles d'étoffe en ſoie, & mettant le ſachet ſur le fond où toute la matiere ſe rendra & ſe fixera dans ce ſachet; alors vous mettrez chaque ſachet dans les petits ſacs qui ſont dans vos poches, & lorſque vous voudrez toucher quelqu'un & lui communiquer la matiere, vous mettrez, dans un ou pluſieurs

facs, les petites plaques métalliques pendantes aux rameaux de la chaîne; par ce moyen, la matiere, pour s'échapper, fuivra la chaîne, viendra au poignet, & fe communiquera à tous les corps que vous toucherez; lorfque vous voudrez ceffer de toucher & communiquer votre agent, vous n'aurez qu'à retirer votre petite plaque du fac, & la laiffer dans la poche; par ce moyen, l'on peut garder plufieurs réfervoirs, & s'en fervir à volonté.

Au lieu de ces petits fachets, l'on pourroit avoir des petites fioles longues, d'un verre un peu épais, les remplir de la même poudre que les fachets, les charger, les bien boucher, couper le bouchon, les cacheter avec de la cire d'Efpagne, & les mettre dans les petits facs de foie; cela produira le même effet. Des flacons dans lefquels l'on met des eaux de fenteur, font très-propres à ces expériences, & le foufre en poudre convient bien à cet ufage.

Je vis l'été dernier M. le Bailli Desbarre, accompagné de M. Amic, Médecin de la Marine de l'Hôpital de Breft, tous deux Eleves de M. Mefmer; ils alloient à Malthe pour y pratiquer cette nouvelle doctrine. Le Médecin, pendant quatre à cinq jours qu'il refta dans cette ville, touchoit tous ceux qui le defiroient; il annonçoit des crifes qui fouvent n'avoient pas

lieu; il toucha en ma préſence une femme ſi malade, qu'elle mourut quatre jours après; je la lui vis manier pendant une demi-heure, & lui occaſionner des douleurs aſſez vives; lorſque nous l'eumes quittée, je lui demandai quelle criſe auroit cette femme qu'il avoit touchée ſi long-temps. Il me répondit qu'il n'en ſavoit rien, qu'il n'avoit fait que diſpoſer la Nature à provoquer celle qu'elle jugeroit néceſſaire; je me vis d'accord avec lui. Je lui demandai s'il avoit vu & touché cette jeune fille au hoquet convulſif dont j'ai parlé, & s'il pouvoit me dire quelle étoit la cauſe de ſa maladie. Il me répondit qu'il l'avoit vue & touchée, & que le principe de ſa maladie étoit des obſtructions au foie & à la rate; je lui ſoutins le contraire, & qu'elle n'avoit mal qu'à l'eſtomac; que je craignois qu'il n'y eût quelque tumeur ſquirrheuſe; que je l'avois touchée avant lui, & ne lui avois donné de douleurs réelles qu'à l'eſtomac. Il étoit bien d'accord avec moi ſur les principes d'Hippocrate, que les maladies ordinaires commençoient toujours par ſe manifeſter au foie; c'eſt ce que j'ai déjà expliqué. Enfin, après avoir de nouveau examiné la malade, il convint que le ſiege du mal étoit à l'eſtomac & à la poitrine, & il lui conſeilla d'aller ſe faire traiter par M. Meſmer;
le

le même avis étoit pour tous ceux qui le consultoient, ce qui le fit nommer *le Recruteur de Mesmer*. Il laissa un jour à cette malade sa canne, qui causoit des douleurs à l'estomac, dès qu'on lui en présentoit ou la pomme ou la pointe d'acier.

Pour préparer ainsi une canne, il faut la faire percer, la remplir de la même poudre que j'ai indiquée pour les sachets, ensorte que cette poudre soit en communication avec la pomme & le bout d'acier; on la charge de la même maniere, ou en frottant la pomme sur une peau de lievre, ou sur un morceau de drap.

Il prépara aussi quelques bouteilles pour les maladies des yeux, qui ne conservoient pas leur vertu aussi long-temps qu'il l'avoit promis. Voici la maniere de les préparer.

Prenez une bouteille où l'on met du vin; celle dont le verre est plus épais convient le mieux, remplissez-la d'eau, à l'exception du col, vous mettrez alors dans la bouteille environ une once de soufre en poudre, qui sera bien chargé de matiere, soit en l'électrisant avec la machine, soit en la tenant dans la main, tandis que vous serez préparé pour toucher; bouchez bien cette bouteille, & coupez le bouchon au ras du verre; cachetez bien le

bouchon, après quoi vous ferez un petit trou dans le cachet, pour découvrir un peu du bouchon dans ſon milieu. La maniere de ſe ſervir de cette bouteille, eſt de préſenter l'œil malade au deſſus du bouchon, à un pouce environ de diſtance; l'atmoſphere électrique de la poudre cherche à s'échapper par le bouchon, & eſt obligée de ſe rendre à la petite ouverture faite dans la cire d'Eſpagne, & de là à l'œil qui en eſt ſoulagé. L'on peut ſe ſervir de ces bouteilles pour un mal de tête, ſoit en mettant le front ſur le cachet, ſoit en tenant le flanc de la bouteille contre la tête, car la matiere ſe perd inſenſiblement à travers le verre.

Ce Médecin commit, pendant ſon ſéjour en cette ville, une petite imprudence; il avoit touché pluſieurs fois les yeux d'un enfant qui y avoit mal, & l'avoit beaucoup ſoulagé; cet enfant voulut auſſi toucher des yeux, ce qui eſt naturel à cet âge; il mit ſes petits doigts ſur ceux de M. le Bailli Desbarre, qui fut obligé de les fermer; le Médecin, pour s'amuſer, toucha du bout du doigt l'épaule de l'enfant, & M. le Bailli reçut une petite commotion qui le ſurprit dans le moment; ils ſe mirent à rire tous deux : mais les perſonnes préſentes n'eurent aucun ſoupçon de la cauſe.

Je n'ai donné tous ces détails que pour faire voir que l'on peut accumuler & communiquer cet agent de bien des manieres, & pour prévenir le public contre les petits tours dont on peut le ſurprendre. Une dame étant allée conſulter un des Eleves de M. Meſmer, pour une douleur qu'elle avoit au genou depuis quatorze ans, à la ſuite d'une maladie grave, ce Médecin lui dit que ſon mal n'étoit pas au genou, mais à l'hypocondre droit. La dame l'aſſura qu'elle ne ſentoit aucune eſpece de douleur aux hypocondres, mais bien au genou. Le Médecin, pour lui prouver ce qu'il avoit avancé, lui promena ſur la ſurface du corps, & même vis-à-vis le genou, une petite baguette de fer, ſans approcher de l'hypocondre; cette dame n'éprouva aucune ſenſation; il fixa enſuite ſa baguette vis-à-vis de l'hypocondre, & elle y ſentit de la chaleur. Tant qu'il ne voulut pas donner de ſenſation, il ne fut pas en communication avec la matiere accumulée dans ſes poches; mais en arrivant à l'hypocondre, il ſe mit en contact avec cette matiere, par les moyens rapportés, ou par d'autres équivalens. Les perſonnes en bonne ſanté ne reſſentent ordinairement que de la chaleur, & ſouvent rien, tandis que celles qui ſont incommodées éprouvent du froid ou de la cha-

leur. J'aurai attention de prévenir mes Lecteurs ſur toutes les charlataneries qui ſe ſont faites & venues à ma connoiſſance dans cette nouvelle méthode, afin que rien n'arrête ceux qui voudront l'éprouver, & travailler même à la perfectionner.

CHAPITRE X.

Du Baquet.

LE baquet eſt imaginé pour travailler en grand. Par les procédés que j'ai donnés, l'on ne peut traiter qu'un malade, au lieu que l'on en peut traiter vingt, trente ou quarante, ſuivant la grandeur du baquet & de l'appartement; d'ailleurs, ce traitement eſt plus convenable pour les maladies invétérées, encore en eſt-il qui n'en reçoivent que peu ou point de ſoulagement; c'eſt ce que je détaillerai, lorſque j'en ſerai aux traitemens.

Après avoir queſtionné quelques perſonnes qui avoient été au traitement de M. Meſmer, ſur les formes extérieures de ſon baquet, j'ai entrepris d'en faire faire un, dont voici le méchaniſme : j'ai pris un baquet de trois pieds quatre pouces de diametre, ſur vingt pouces

d'élévation; je l'ai fait cercler avec deux cercles de fer, afin qu'il ne tombe pas lorſque le bois viendra à ſe ſécher dans un appartement chaud. J'ai fait faire quatorze bandes de fer de deux lignes d'épaiſſeur, quinze lignes de largeur, & de deux pieds de long. Un pouce de ces bandes eſt retourné à angles droits, & percé pour être incruſté & cloué ſur l'épaiſſeur du baquet. Le reſtant des bandes eſt retourné par le milieu, en ſens contraire, & auſſi à angles droits; enſorte que ces quatorze bandes étant poſées à diſtances égales au tour du baquet, elles forment un plan horiſontal & de niveau, composé de quatorze rayons, à ſept pouces au deſſus du fond du baquet. Il y a de plus une douille auſſi en fer, fermée & adaptée à chaque bande, & dont l'ouverture eſt au niveau du deſſus du baquet, qui eſt recouvert par une table ronde, fermant à clef, & ayant un trou vis-à-vis chaque douille. Les choſes ainſi établies, j'ai fait faire un cercle de bois de noyer de trois pieds de diamettre & de deux pouces d'élévation, auquel j'ai fait mettre un fond auſſi en bois de noyer; j'ai collé une bande d'un léger carton au tour du cercle en dedans, pour faire un grand gâteau réſineux d'électrophore: j'ai fait fondre plus d'un quintal de matieres réſineuſes, que j'ai coulées ſur mon

plan ; le lendemain j'ai poli & ai posé ce grand gâteau dans mon baquet, sur toutes ces bandes dont je viens de parler. J'avois déjà fait faire plusieurs verges de fer de différentes hauteurs, qui sont recourbées & brisées par une charniere à l'endroit de la courbe, d'où partant, elles doivent avoir deux pieds en dehors ; elles entrent dans chacune des douilles adaptées ; les malades prennent un siege, & se mettent l'extrêmité de cette verge de fer qui est terminée en pointe, sur le creux de l'estomac ou sur d'autres parties, suivant que je le juge convenable ; comme ces pointes pourroient blesser quelqu'un, j'ai mis à leur extrêmité de petites boules de bois, creusées comme l'embouchure d'une trompette ; de sorte que la pointe qui regarde le malade ne le touche pas, & lui communique cependant la matiere renfermée dans le baquet ; pour y renfermer cette matiere, il faut avoir un frottoir fait avec une planche en rond, dans le milieu de laquelle il y a un manche, & sur le fond de la planche on y attache une peau de renard ou autre. Il convient que le gâteau résineux ait au moins quatre pouces d'épaisseur, parce que moins il en a, moins de temps il fournit l'épanchement de la matiere ; l'on peut aussi se servir d'une machine électrique pour charger le gâteau d'é-

lectrophore, de même que tous ceux dont j'ai déjà parlé; l'on peut auſſi les frotter avec toute matiere ſeche, ſur-tout s'ils ſont de ſoufre.

Quand même un baquet ſeroit de vingt pieds de diametre pour un grand traitement, il ne ſeroit pas néceſſaire que le gâteau en eût dix-huit; quatre à cinq ſeroient bien ſuffiſans, & il pourroit même être ſoutenu par du bois, ſi le plan étoit de métal; la matiere ſuit de préférence le fer & les métaux. Je préſume que M. Meſmer a mis une cuvette de métal en forme de galerie au tour de ſon baquet, dans laquelle repoſent les verges de fer, & qu'il y a de l'eau dans cette cuvette; l'eau eſt effectivement un bon conducteur; mais je ne la crois pas néceſſaire, le métal étant ſuffiſant pour attirer & communiquer l'agent, & le corps de l'homme étant très-électriſable.

M. de Montjoye, en apprenant au public que ce baquet contient de l'eau & une hottée de ſable, s'eſt trompé, ou ſon Imprimeur a fait faute, en imprimant ſable au lieu de ſoufre.

J'ai indiqué à quelques perſonnes de mettre dans une ſapine douze livres de ſoufre, de couvrir la ſapine avec un deſſus de bois, d'infixer une ou pluſieurs verges de fer dans des trous pratiqués à cette couverture, & de les plonger dans le ſoufre: j'ai vu des malades très-

bien guéris par ce traitement, qui m'a paru convenable pour les maladies hypocondriaques.

J'ai auſſi procuré des ſenſations par le moyen de l'acide phoſphorique vitrifié, ou avec l'eau dont ſe ſervent les Magnétiſans : j'ai eu une petite fiole de cette eau ; on en met un peu ſur la main ; on en répand ſur les doigts & le dedans des deux mains, qu'on laiſſe ſécher à l'air ; à meſure qu'elles ſe ſechent, elles ſont un peu gluantes, mais la peau s'adoucit en ceſſant d'être mouillée ; alors en frottant les mains l'une contre l'autre, en tous ſens, la matiere électrique s'y fixe, & on la communique en appliquant les doigts ſur le foie & la rate, & les deux pouces ſur l'eſtomac : cette opération fait éprouver, à la perſonne touchée, du froid, du chaud, plus ou moins de douleurs, ſuivant les conſtitutions & les maladies ; il y a des perſonnes qui ne reçoivent aucune ſenſation : en frottant de temps en temps le pouce contre les doigts, la matiere s'entretient & continue de ſe communiquer.

Cette eau eſt très-claire, ſans goût ni odeur ; je n'en avois pas aſſez pour en uſer long-temps, ce qui m'a engagé à en chercher la compoſition. J'ai compris qu'elle agiſſoit comme l'amalgame dont ſe ſervent les Electriciens ſur

les couſſinets de leur machine. J'ai donc pris une bouteille d'eau de fontaine ; j'y ai mis environ deux onces d'amalgame que j'ai compoſé avec de l'étain, du zing amalgamé avec du mercure, & réduit en poudre avec de la craie paſſée ſur le marbre ; j'agitois pluſieurs fois ma bouteille dans la journée, & après trois jours j'ai paſſé cette eau dans un linge, & l'ai ſoutirée juſqu'à ce qu'elle n'ait plus dépoſé ; alors je m'en ſuis ſervi auſſi avantageuſement que j'avois fait de la premiere, & n'y ai trouvé aucune différence, ce qui prouve que ma découverte eſt la même que celle de M. Meſmer, & que le fluide magnétique animal n'eſt qu'un fluide électrique.

La théorie de cette méthode eſt la même que les autres déjà citées. Tous les corps qui contiennent de la matiere électrique, à quelque degré que ce ſoit, la communiquent à la perſonne qu'ils touchent ou qu'ils approchent, mais toujours avec un mouvement de réaction ſur elle-même ; les pointes ſur-tout ont ſinguliérement cette vertu d'attirer & de repouſſer, de ſorte que le corps traité éprouve, ſouvent ſans s'en appercevoir, un mouvement alternatif qui diviſe & déſobſtrue les engorgemens ; & quoique ce mouvement ne ſoit donné qu'à un membre, il ne ſe continue pas moins dans

toute l'économie animale, en ſe rallentiſſant toutefois à meſure qu'il s'éloigne. Je compare cette diminution de mouvement à celui qu'éprouve une eau tranquille que l'on frappe; le mouvement donné ira juſqu'à l'extrêmité du réſervoir, mais en diminuant.

Chacun conçoit facilement que l'on peut traiter en même temps autant de perſonnes qu'il y a de douilles au baquet & de différentes maladies; cependant je ne juge pas convenable de retenir tous les malades auſſi long-temps les uns que les autres au traitement, & je me regle ſur la foibleſſe ou ſur la force de la conſtitution, & ſur l'état de la maladie.

Une corde aux deux extrêmités de laquelle eſt un crochet en fer, tenant chacun à une des verges du baquet, ſert encore à communiquer de la matiere à tous les malades qui s'en entourent le bras ou autre partie du corps. Je n'eſtime pas cette cérémonie bien néceſſaire, quoiqu'elle ait une action.

M. Meſmer fait faire la chaîne à tous ſes malades, en les faiſant ſe préſenter la main pouce contre pouce; il ſe met dans cette chaîne, & donne d'un côté le mouvement qui doit ſuivre la chaîne, chacun ſe le rendant, enſorte qu'il lui revient par l'autre côté. Ce petit jeu l'occupe & amuſe ſes malades.

Il défend le tabac à ſes malades, ſur-tout pendant qu'ils ſont au traitement; il a raiſon, quoique le tabac ne lui nuiſe point; mais il ſe rencontre ſouvent des gens inſtruits à côté de ceux qui ne le ſont pas; ceux-là n'auroient pas manqué d'obſerver que le tabac qui eſt une poudre & un corps léger, auroit été attiré & retenu par la verge de fer, ce qui auroit décelé ſon ſecret.

Tandis que ſes malades ſont au traitement, il tire d'un inſtrument des ſons très-déſagréables, qui déplaiſent aux malades & les chagrinent; pour les dédommager, il en ſubſtitue un autre dont les ſons plaiſent à l'aſſemblée, & la réjouiſſent. Tous les inſtrumens ſont également propres à opérer cette merveille. Ceux qui voudront répéter cette expérience, n'ont qu'à ſe préparer de la maniere que j'ai indiquée, pour donner des ſenſations ou pour ſoulager par le tact; ils n'ont qu'à ſe mettre en communication avec la matiere dont ils ont des réſervoirs ſur eux, jouer d'un inſtrument quelconque pendant que les malades ſont au traitement; ces malades éprouveront les mêmes ſenſations que leur fait éprouver M. Meſmer; puis ils n'ont qu'à faire ceſſer la communication & mettre les mains ſur quelques corps qui leur enlevent promptement le reſtant de

matiere qu'ils pourroient avoir conſervée, alors jouant d'un autre inſtrument, ils procureront des ſenſations agréables par le ſon. Mes procédés ne ſont peut-être pas exactement les mêmes que ceux de M. Meſmer, mais ils tendent au même but, & produiſent les mêmes effets; je n'entrerai pas dans des raiſonnemens que chacun peut faire facilement.

Si depuis trois ans j'avois été à Paris, j'aurois pu m'introduire au traitement de M. Meſmer; mon premier mouvement auroit été de préſenter le dedans de la main à la pointe d'une des verges de fer, & j'aurois reſſenti le petit vent frais dont j'ai parlé; ce moyen m'auroit évité bien des recherches; mais j'ai préféré le travail à ces petites ruſes, qui tiennent du larcin & décelent l'ignorance.

M. Meſmer fait boire à ſes malades beaucoup d'eau, dans laquelle on a fait diſſoudre, par ébullition, de la crême de tartre. Je l'ai imité, & j'ai reconnu que cette boiſſon ne produiſoit aucun bien; d'ailleurs, je déſapprouve tous les remedes obtenus par les opérations chymiques. La Nature offre dans tous les climats des plantes à la nourriture des hommes & des animaux; elle en produit pour leur utilité, pour les ſoulager dans leurs maladies. Les animaux connoiſſant mieux que nous les plantes qui

leur ſont ſalutaires, s'en ſervent, & en attendent patiemment l'effet, tandis que, par inconſtance & par impatience, nous avons recours à des productions étrangeres, qui ſouvent nous ſont plus nuiſibles qu'utiles, & par une fatalité inconcevable, nous donnons la préférence aux purgatifs qui nous font le plus grand mal ; nous nous ſommes perſuadés, à force de faux raiſonnemens, que l'inſenſible tranſpiration ayant éprouvé quelque dérangement, ce qui eſt la principale cauſe de la maladie, nous parviendrons à la rétablir par des purgatifs ; il ſeroit à ſouhaiter que nous n'euſſions connu que des tiſanes émollientes, rafraîchiſſantes, tempérantes, diſſolvantes, laxatives & apéritives dont nous aurions fait uſage, ſuivant l'exigence des cas, & que nous euſſions abandonné le ſoin de nous guérir à la Nature, dont le travail eſt lent, mais sûr. L'agent que j'indique eſt celui de la Nature; mais il faut, comme elle, en diſpoſer avec modération ; cet agent, par ſon mouvement, rétablit la circulation des fluides ; mais ſi vous en uſez trop, il donnera trop de ton, & l'équilibre ſera dérangé : ſi cela arrive, il faut uſer des bains domeſtiques.

CHAPITRE XI.

Des Fievres dégénérées.

J'ENTENDS par fievres dégénérées toutes celles qui ſurviennent après des maladies graves, ſurtout après ces fievres d'été, qui ſont malignes, putrides ou inflammatoires, & qui quelquefois réuniſſent tous ces ſymptômes ; ces fievres dégénérées ſont ordinairement quotidiennes & lentes, rarement tierces, & très-ſouvent quartes ou doubles quartes. Je les ai traitées avec la machine électrique & avec mes petites boîtes, non-ſeulement ſans ſuccès, mais au contraire, elles ont paru s'augmenter & s'irriter. Dans le même temps, les Médecins les traitoient auſſi inutilement que moi ; ils ordonnoient le quinquina, & pluſieurs amers fébrifuges ; quelques malades guériſſoient, d'autres périſſoient, & la majeure partie conſervoit la fievre. J'ai mis toute mon attention à obſerver & à chercher les moyens de les guérir. En citant les faits, le public ſera plus inſtruit que par tous les raiſonnemens.

Un homme âgé de ſoixante & un ans, après une premiere maladie, fut attaqué, au mois

d'Octobre, de la fievre quarte; je le traitai pendant quelques jours, en lui appliquant une petite boîte, l'espace d'un quart d'heure à chaque fois; la fievre, loin de diminuer, devint double quarte, & beaucoup plus vive; je cessai ce traitement, & lui fis prendre de la tisane de cresson de fontaine pour toute boisson. Peu de jours après la fievre cessa, & il continua pendant quelque temps l'usage de cette tisane: il avoit beaucoup d'appétit qu'il satisfaisoit trop; trois semaines après il reprit la fievre, qui, au lieu d'être quarte, se déclara quotidienne, lente, & beaucoup plus dangereuse que la premiere; il n'avoit pas de frisson sensible, & n'étoit pas obligé de se coucher; mais toutes les nuits il avoit des sueurs infectes & si abondantes, qu'il diminuoit visiblement toutes les vingt-quatre heures; ses urines étoient rouges, peu abondantes, savonneuses & très-épaisses; le sédiment qu'elles formoient étoit cramoisi. La langue étoit blanche, sans être beaucoup chargée. Les pulsations du pouls fréquentes, cependant régulieres, & le pouls n'étoit un peu plus élevé qu'après le repas. Je jugeai que la tisane de cresson avoit produit trop de chaleur, provoqué les sueurs, & que l'équilibre des secrétions étoit dérangé; je lui conseillai la tisane de la seconde écorce d'orme, que je savois

être tempérante; elle fit très-bien : le troisieme jour la fievre fut dissipée, les sueurs diminuerent peu à peu, les urines devinrent claires & transparentes, la langue belle, & le pouls annonçoit la santé ; cependant après vingt-quatre jours la fievre revint en quarte : après cinq à six accès plus ou moins forts, suivant que le malade avoit plus ou moins mangé, je lui fis prendre un gros de quinquina, qui, dès le lendemain, lui occasionna une petite toux seche, ce qui me détermina à retrancher la moitié de la dose. L'accès suivant fut peu sensible, & le second manqua; dès-lors je réglai le quinquina par demi-gros aux jours seulement où la fievre auroit dû venir. Sa santé continua dans cet état, & sans être parfaite, parce qu'il se surchargeoit l'estomac; il éprouvoit des sentimens de mal-aise, suivis de dérangement dans les urines & sur la langue; mais tout cela se rétablit en prenant des petites doses de quinquina, & en se modérant dans ses repas.

Deux jeunes gens, l'un âgé de seize ans & l'autre de quatorze, avoient depuis un mois, l'un la fievre double quarte, & l'autre quarte. Je les traitai avec une petite boîte; mais au second accès la fievre fut plus forte; alors j'abandonnai la maladie à elle-même pendant quinze jours;

jours; la fievre reprit ſon premier état, & je les mis tous deux au traitement du baquet pendant une demi-heure, chaque jour de l'intermittence. La fievre diminua beaucoup, mais ne ceſſa pas. Je fis prendre à chacun un demi-gros de quinquina la veille & le jour de la fievre; le plus âgé eut un dévoiement pendant deux jours, & la fievre beaucoup plus forte, mais elle manqua au plus jeune. Je ſuſpendis le quinquina au premier pendant quelques jours, après quoi je le réglai à un demi-gros, les jours ſeulement qu'il attendoit la fievre; ces deux malades ſe portoient mieux lorſque je les quittai; ils avoient repris des chairs, du coloris; mais ils avoient encore quelques mouvemens de fievre aux jours de leurs accès.

Un Marchand, âgé de ſoixante ans, vint, au commencement de cette année 1784, me prier de le traiter des ſuites d'une maladie vive qu'il avoit eue au mois d'Août, & qui lui avoit laiſſé une maigreur & une foibleſſe extrême; il avoit été obligé de ſe faire ſoutenir par deſſous le bras pour arriver chez moi; il n'avoit point d'appétit, & ne prenoit pour toute nourriture que du café au lait le matin. Son viſage & ſa langue avoient la pâleur de la mort. Je le mis au baquet pendant une heure chaque jour; le quatrieme il ſe plaignit d'avoir

reſſenti la veille des douleurs par tout le corps ; je remarquai cependant à la langue & au viſage un changement avantageux ; deux jours après l'appétit commença, les forces parurent revenir, & il arrivoit ſeul chez moi ; la fievre étoit très-légere, & après dix jours de traitement il me quitta, ſe portant mieux, & n'éprouvant plus qu'un mal-aiſe les jours d'accès.

Je nomme dégénérées toutes maladies invétérées, telles que les obſtructions, les rhumatiſmes, les coliques, les maux de nerfs, les maladies convulſives, les paralyſies, l'épilepſie & généralement toute maladie ancienne.

Je préfere, pour toutes ces maladies habituelles, le traitement du baquet, parce qu'il eſt plus lent & moins actif que les autres. Quelques obſervations mettront mes Lecteurs en état de juger de ce traitement. Il n'y a que deux mois que je m'en ſers, & quoiqu'il ne réuſſiſſe pas toujours, j'ai lieu d'en être ſatisfait.

Une femme de campagne m'emmena ſa petite fille, âgée de douze ans, qui avoit mal aux deux yeux depuis deux ou trois ans. Le voyant de l'œil gauche étoit couvert d'une tache blanche qui ne lui permettoit de voir un peu que de côté : il y avoit inflammation à tous deux, & elle ne pouvoit regarder la lumiere qu'en clignant ; elle avoit un cautere que je jugeai

contraire à cette maladie, & que je détruisis. Je me contentai de lui appliquer une boîte sur l'œil le plus malade, & je lui donnai de l'eau dont j'ai donné la recette, pour qu'on lui en mît une goutte dans chaque œil le soir en se couchant. Après huit jours de traitement, il ne resta plus que la tache sur l'œil gauche, & la mere, qui crut sa fille guérie, l'emmena à la campagne. Quinze jours après elle revint, & les deux yeux étoient dans le premier état. J'examinai alors un peu plus attentivement cet enfant, & je reconnus qu'il avoit le ventre tendu, des obstructions au foie & à la rate, plusieurs glandes sous la mâchoire, & une plus grosse sur le derriere de l'épaule gauche. Je jugeai pour-lors qu'il y avoit un levain interne qui obstruoit les visceres, les glandes, & qui s'étoit fait un passage par les yeux; je crus que ce levain provenoit d'humeurs froides. Je déterminai la mere à laisser sa fille à la Ville pendant un mois ou deux. Elle est au traitement du baquet, la pointe de fer au creux de l'estomac, depuis un mois, pendant une heure & demie chaque jour, sans éprouver aucune sensation. Le ventre est mollet, les visceres ne paroissent plus obstrués, les glandes qui étoient sous la mâchoire, sont dissipées; celle qui étoit à l'épaule, est aux trois quarts diminuée, & paroît

comme écrasée. Les yeux paroissent guéris, à l'exception de la tache, qui est considérablement diminuée. Cette petite a repris du teint, de l'embonpoint; j'espere que dans quinze jours elle pourra quitter le traitement.

Une étrangere âgée de vingt-neuf ans, tomba un jour dans des convulsions violentes, à la suite desquelles elle se trouva paralysée du bras droit & de la jambe droite; elle déclara au Médecin que, depuis trois ans, les regles étoient difficiles & trop peu abondantes : huit jours après la paralysie continuant, elle vint à mon traitement; je la mis au baquet pendant une heure chaque jour, de demi-heure en demi-heure; elle éprouvoit des convulsions assez considérables, auxquelles succédoit une petite sueur au visage, & elle devenoit tranquille; je lui mettois une verge de fer à l'estomac, & une autre au bras paralysé; elle étoit constipée; mais dès le second jour, étant allée à la garde-robe, elle rendit environ vingt vers, & continua d'en rendre les jours suivans, même par la bouche. Je lui conseillai de la mousse de Corse; elle en prit, & rendit encore environ cinquante vers. Je continuai de la traiter, mêmes accidens & même quantité de vers chaque jour : la paralysie diminua néanmoins considérablement; elle put s'habiller, se coëffer,

& la jambe reprit de la force. Ce n'eſt pas la premiere perſonne à qui j'ai vu rendre des vers par l'effet du traitement. Cette fille a ceſſé de venir : j'en ignore la cauſe ; ſon état étoit de beaucoup meilleur, quoique la jambe fût encore foible & un peu traînante.

Un homme étoit tombé ſur une pierre, & croyoit avoir des côtes enfoncées : on lui avoit mis des emplâtres ſur cette partie ; trois ſemaines après éprouvant des douleurs continuelles qui ne lui permettoient pas de ſe baiſſer, & étant hors d'état de travailler, il eut recours à moi. Je le mis au baquet ; il reſſentoit une douleur aſſez vive pendant tout le temps du traitement, à l'endroit des côtes offenſées, & ſur-tout à celui de la contuſion. De jour en jour il ſe ſentoit ſoulagé, & il fut guéri après dix jours de traitement.

Une jeune fille de campagne, âgée de dix-neuf ans, eut une fievre violente avec tranſport, il y a près de deux ans ; elle fut ſaignée au bras & au pied, & incontinent elle fut paralyſée du bras & de la jambe droite, elle perdit la parole, la vue & l'odorat. Deux mois après la parole revint, mais difficile ; la jambe ſe remit un peu quelque temps après, mais les autres parties reſterent affectées. Je l'ai miſe au baquet pendant une heure & demie chaque jour. Un

mois après l'odorat s'eſt rétabli, le bras ſoulagé; elle peut l'élever ſur ſa tête; il avoit perdu des chairs, il les a recouvrées; les doigts ſont plus ſouples, mais le poignet n'a pas le mouvement naturel; elle appercevoit la lumiere avant le traitement, mais ſans détailler les objets; préſentement elle peut compter les perſonnes rangées autour du baquet, quoiqu'elle ne puiſſe les diſtinguer encore. Je continuerai de lui donner mes ſoins, mais je n'oſe me flatter d'une guériſon parfaite, parce que la paralyſie ancienne eſt la maladie la plus difficile à guérir.

L'épilepſie ſymptomatique eſt plus facile à guérir que celle qui ne l'eſt pas. Etonné de la facilité avec laquelle je guériſſois les femmes, & que la plupart des hommes étoient manqués, j'ai imaginé que ceux-ci étant d'une conſtitution plus robuſte (car tous les épileptiques que j'ai vus, ſont forts & vigoureux) il convenoit de les mettre à un traitement vif & actif. Je viens d'en traiter un âgé de vingt ans: ſes accès étoient très-fréquens; je l'ai mis à l'électricité combinée avec les pointes; j'ai commencé pendant quatre jours, par deux cents tours de manivelle, ce qui emporte environ trois minutes, puis j'ai diminué de cinquante pendant quatre autres jours. Ses accès, toujours auſſi fréquens, ſe ſont affoiblis, ce qui n'étoit pas d'un bon

augure, ayant obſervé que plutôt les maladies ſe développent & s'aggravent, plutôt le malade eſt guéri; malgré cela je l'ai réduit à cent tours, & après un mois il eſt ſurvenu un accès ſi violent, qu'il a paru durer vingt-quatre heures: les deux jours ſuivans le malade en étoit tout étourdi; il a eu une ſalivation des plus abondantes, infectante, & en même temps un mal de gorge. Ces accidens m'ont déterminé à ſuſpendre le traitement pendant huit jours, bien perſuadé que la maladie étoit à ſon dernier période. Je l'ai repris pendant trois ſemaines, de deux jours l'un, après quoi j'ai renvoyé le malade que je crois guéri, n'ayant plus eu d'accès.

Je traite actuellement depuis un mois une fille de campagne, âgée de vingt-deux ans, épileptique de naiſſance, qui avoit depuis cinq mois la fievre quarte, & dont les regles étoient ſupprimées depuis le même temps. La fievre a été diſſipée en quatre jours, & les regles ont été rétablies en quinze; elle a eu pendant ce temps des accès d'épilepſie, comme à l'ordinaire; mais depuis dix jours ils ont ceſſé, ſans qu'elle ait eu de criſe vive, ce qui me fait croire que ſa guériſon eſt encore éloignée (*).

(*) Depuis que l'Ouvrage eſt ſous preſſe, l'Auteur apprend que cette fille a eu enfin les criſes violentes

CHAPITRE XII.

Articles divers.

Nous remarquons ſouvent dans la ſociété, des mariages dont il ne réſulte point d'enfans, quoique les conjoints ſoient bien conſtitués, d'une bonne ſanté, & qu'ils ſe donnent des preuves fréquentes de tendreſſe. Les moyens qui ont été employés dans ces circonſtances, nous aideront à découvrir les cauſes qui s'oppoſent à la population. Quelques perſonnes prétendent que cette contrariété vient du défaut d'accord entre les parties de la génération, tandis qu'elles le ſont toujours, lorſque les deux ſexes ſont animés de la même paſſion. Le remede le plus généralement conſeillé, étoit l'exercice & la danſe; depuis que nous avons acquis des connoiſſances ſur l'Electricité, des Phyſiciens ont imaginé qu'il falloit établir un équilibre de matiere électrique entre les deux conjoints; en conſéquence ils ont fait iſoler le lit où ils couchoient, & pendant pluſieurs jours l'ont électriſé; on nous aſſure que ce moyen a réuſſi.

qu'il en attendoit, & qu'elle eſt guérie, ainſi qu'une autre attaquée, depuis huit ans, du même mal, & dont il a entrepris la guériſon plus tard.

J'ai obſervé que toutes les perſonnes du ſexe qui ont eu ou dérangement ou ſuppreſſion des regles, ont été guéries, même par les trois méthodes de traiter que j'ai indiquées. Un hémiplétique depuis quatre ans étoit hors d'état d'avoir des enfans; ſa femme étoit aſmatique, & tous deux eurent recours à mon traitement. Je me ſervois pour lors de la machine électrique & des pointes: quinze jours après ils furent ſoulagés l'un & l'autre; & pour en être plus certain, ils ſe livrerent au plaiſir de l'amour; la femme fut enceinte, & le mieux du mari n'augmenta plus. Une femme mariée depuis deux ans, âgée de vingt-cinq ans, n'avoit pas encore eu d'enfans; elle avoit depuis ſix mois un teneſme continuel, & chaque jour des accès de colique, point d'appétit ni de ſommeil : je lai traitée pendant un mois avec une petite boîte appliquée quinze minutes chaque jour ſur le foie. Dans quinze jours les coliques & le teneſme ceſſerent, l'appétit & le ſommeil revinrent, & pendant le cours de ce traitement elle devint groſſe. J'ai eu d'autres exemples équivalens qu'il eſt inutile de rapporter, & je conclus de ces obſervations que la cauſe qui s'oppoſe le plus ſouvent à la conception, eſt un épaiſſiſſement dans les fluides; quelquefois la ſemence de l'homme eſt trop épaiſſe, & n'eſt pas ſuſceptible d'une éja-

culation suffisante. Le plus souvent la cause se rencontre chez la femme qui a les regles paresseuses & quelquefois douloureuses, sans cependant que la santé en soit dérangée. Je conseille aux personnes mariées qui se trouvent dans le cas, de se mettre toutes deux au traitement du baquet pendant quinze jours, une heure pendant les huit premiers jours, & une demi-heure les jours suivans, de commencer huit à dix jours avant le temps où la femme doit être réglée, & de n'habiter ensemble que lorsque la Lune sera au méridien supérieur ou inférieur, parce que c'est dans ce temps que la Nature travaille sur nos corps; alors il y aura lieu d'espérer que la conception sera opérée dans le mois; je ne me permettrai pas d'indiquer aux hommes le moyen de se provoquer à la jouissance, parce que les jeunes gens qui ne s'énervent que trop, en abuseroient.

Les maladies des animaux ressemblent souvent à celles de l'homme : ceux qui vivent en liberté, y sont moins sujets que ceux que nous nourrissons pour notre plaisir & notre utilité; il est donc de notre intérêt de guérir les maladies de ces derniers; j'ai peu fait d'expériences sur eux, faute d'occasions; j'avois deux jeunes chiens courans, de l'âge de cinq mois, attaqués de la rage mue, que l'on nomme ordi-

nairement maladie des chiens ; ils étoient dans cet état depuis plus de quinze jours, lorſque j'arrivai à la campagne où je les faiſois élever. Je les traitai par l'Electricité & par les pointes, faiſant faire quarante tours à la machine ; chaque jour après le traitement ils paroiſſoient plus malades, ſe plaignoient & reſtoient couchés une heure ou deux, après quoi ils mangeoient & paroiſſoient plus gais ; mais après cinq à ſix jours, je m'apperçus que les poumons étoient attaqués ; je les abandonnai, & ils moururent quelque temps après. Une chienne de la plus petite eſpece eut, dans ce temps, la même maladie ; elle étoit âgée d'un an ; je la traitai une ſeule fois, & lui donnai dix tours ſeulement ; je lui fis prendre du lait pour toute nourriture, & elle guérit : mais je ne puis attribuer ſa guériſon au traitement.

Dans un autre voyage à ma campagne, je trouvai un de mes chiens courans qui, depuis près de deux mois, avoit un flux de ſang ; j'en avois déjà perdu un depuis peu de la même maladie ; je lui fis donner du lait pour toute nourriture ; il en prenoit fort peu, & huit jours après il parut être à ſa fin ; il refuſoit tout ce qu'on lui préſentoit, même la viande ; il avoit les oreilles froides, la queue pendante, & n'avoit pas la force de faire vingt pas : n'en

eſpérant plus rien, je chargeai une boîte avec cent vingt-ſix frottemens ; je la lui appliquai ſur le ventre, & la fis tenir pendant un quart d'heure par un domeſtique ; le lendemain je continuai, & n'apperçus aucun changement ; le troiſieme jour le chien parut mieux portant ; il témoignoit ſa reconnoiſſance par le mouvement de ſa queue ; il mangea : le cinquieme, même traitement ; le chien parut aſſez bien portant ; le ſixieme, il étoit parfaitement guéri, & ne fut plus traité ; il y aura bientôt un an de cette cure ; le chien qui n'avoit exactement que la peau ſur les os, eſt vigoureux, gras, & chaſſe très-bien.

Il paroît donc que le traitement du tact ou des boîtes eſt le plus convenable pour les animaux ; il eſt d'ailleurs le ſeul praticable, & les boîtes ſont l'appareil le plus commode & le moins compliqué ; il convient d'en avoir de plus larges & de plus épaiſſes à l'uſage des grands animaux. Les chevaux ſont ſujets à perdre la vue, ſur-tout à l'âge de cinq ans, lorſque les crochets ſortent. Lorſqu'ils en ſont menacés, le tour de l'œil eſt plus gros, l'œil eſt larmoyant, l'animal a de la peine à l'ouvrir, & il paroît ſouffrir ; dès que l'on s'apperçoit de ces ſymptômes, quand même ce ſeroit une autre cauſe que la pouſſe des crochets, & que

ce feroit même l'effet de quelque contufion, il convient de charger fortement une boîte, de la lui appliquer fur l'œil fermé, pendant un quart d'heure ou plus, fi la boîte contient de la matiere pendant un plus long temps, ce qui fe connoît de la maniere que j'ai indiquée; on le traitera ainfi deux fois les premiers jours, & on lui injectera le troifieme & les fuivans, une feule fois, de l'eau pour les yeux dont j'ai donné la recette. Si un cheval a des tranchées, on lui appliquera deux boîtes bien chargées fur le ventre, une de chaque côté. S'il a eu la fievre, on lui appliquera auffi deux boîtes, l'une fur le front, & l'autre fur le dos, à côté des vertebres, dans l'endroit où porte le milieu de la felle, & fi l'animal eft plus malade, on le traitera matin & foir, les deux ou trois premiers jours feulement. Il faudra avoir l'attention d'attaquer la maladie dès le commencement, quelle qu'en foit la caufe. Ce même traitement convient à tous les animaux; mais il doit être proportionné à leur force & à leur groffeur.

Pour foulager les douleurs de rhumatifme, quelques perfonnes ont imaginé de faire frotter la partie douloureufe avec la main, d'autres avec de l'étoffe en laine, & d'autres avec des vergettes; fouvent ces frottemens ont procuré

du ſoulagement, mais ſouvent ils ont été au moins inutiles. Lorſque ces frottemens ont été légers, ils ont ſoulagé, parce que tout frottement met en action la matiere électrique; mais lorſqu'ils ſont trop conſidérables, l'épiderme eſt endommagé, & l'humidité qui ſe fixe à la ſurface de la peau, annulle, détruit la matiere, & la douleur qui ſe fait ſentir à la ſurface de la peau, ne diminue pas la premiere. Quelques perſonnes ſont dans l'uſage de ſe purger lorſque les douleurs ſont trop conſidérables; elles éprouvent alors un ſoulagement momentanée, en uſant du moyen le plus certain pour rendre le mal incurable, parce que la cauſe des rhumatiſmes eſt un dérangement dans la tranſpiration inſenſible; alors l'humeur tranſpirale ſe fixe ſur les nerfs, les muſcles, & les irritent en les obſtruant, conformément au principe que j'ai cité, & qui eſt qu'en augmentant une ſecrétion, l'on diminue les autres.

La vergette a une action réelle & plus marquée; préſentez les pointes d'un de ſes angles dans le dedans de la main, vous ſentirez le petit vent frais dont j'ai parlé, & qui eſt de la matiere électrique en mouvement. Celles qui ſont faites de petit jonc, qui croît ſur les côtes de la Méditerranée, ſont les plus propres à cette expérience; cependant tous les corps

pointus produisent le même effet. Si quelqu'un préparé, comme je l'ai enseigné, pour traiter par le tact, tient une vergette à la main, & la présente proche de la partie douloureuse, le malade éprouvera du soulagement; mais si c'est le malade qui tient la vergette, il ne mettra en mouvement que la quantité de matiere qu'il a naturellement. Une observation sur moi-même fera mieux entendre ce que je viens de dire.

Il m'étoit resté, à la suite d'une maladie grave & longue, une douleur sur les deux jambes, mais plus considérable à la gauche. J'avois l'habitude, pendant les chaleurs de l'été, de dormir après le dîner; je me jettois sur un lit, & me couvrois les jambes d'une couverture neuve en laine, parce que la moindre fraîcheur augmentoit ma douleur, qui devint bien plus considérable pour lors, & au point que j'étois obligé de me lever sans avoir dormi; plusieurs jours se passerent sans que j'en reconnusse la cause : je pris le parti de mettre la couverture en forme de voûte, & de sorte qu'elle ne touchoit pas mes jambes; mais la douleur fut plus vive & moins supportable; le lendemain je me mis une couverture de coton, & je dormis tranquillement; alors je compris que les pointes de laine dont la couverture neuve

étoit hérissée, me soutiroient la matiere électrique naturelle que j'avois, & ne m'en repoussoient qu'une partie.

Les paratonnerres sont une invention utile, mais que je crois susceptible de perfection. Je vais proposer une nouvelle forme dont je n'ai cependant pas fait l'expérience, non plus que d'autres que j'aurois pu faire, mais qui sont trop coûteuses.

Si je prends une pointe en fer, & que je la présente dans le dedans de la main, je ressens un petit vent frais; si j'en mets plusieurs dans un morceau de liege, les unes proche des autres, & que je les présente, je sens le petit vent frais plus considérable; je suis donc fondé à conclure que, plus les pointes sont multipliées, plus leur attraction est puissante; en conséquence, je crois que l'on pourroit faire un paratonnerre de la maniere suivante.

Etablissez un chassis en bois de quatre pouces, composé de deux montans & de deux traverses mortoisées dans les montans, l'une supérieure, l'autre inférieure; les montans seront infixés en terre, de façon qu'ils aient huit pieds hors de terre; les deux traverses doivent avoir un trou dans le milieu, suffisant pour y faire entrer la barre de fer. Il faudra une plaque de fer de six lignes d'épaisseur, ronde, d'un pied de

de diametre, de la forme d'un champignon, & percée de trous peu eſpacés, conſtruite de façon à pouvoir être adaptée, ſoit à vis, ſoit à clavette, à une barre de fer, qui doit être groſſe, & de quatre pieds de long, arrondie à l'extrêmité oppoſée à celle où doit être adaptée la plaque de fer, qui ſera garnie de pointes aiguës, enſorte que cette machine reſſemble à un petit paraſol hériſſé de pointes aiguës, & ayant un gros manche. Une autre barre de fer de même groſſeur, longue de huit pieds, pointue à l'un des bouts & arrondie à l'autre, ſera infixée en terre de quatre pieds deux pouces, l'extrêmité arrondie hors de terre; cette piece inférieure doit paſſer par le milieu de la traverſe du bas, & la ſupérieure dans celle du deſſus du chaſſis; elles ſeront ſoutenues par des coins ou autrement; les extrêmités arrondies des barres de fer ſeront à deux pouces de diſtance l'une de l'autre. Ce paratonnerre n'aura que huit pieds de hauteur, & pourra être placé à vingt ou trente pas de la maiſon, dans un jardin ou dans une cour, de façon à pouvoir être obſervé d'une fenêtre.

Je deſirerois que cet appareil fût placé proche d'une maiſon, ſur laquelle il y en auroit déjà un d'établi, & je préſume que les deux cents pointes environ dont il ſeroit garni, attireroient

plus fortement la matiere du tonnerre que celui à une ſeule pointe, quoique plus élevé. Je ſais que lorſqu'une colonne conſidérable de matiere tombera ſur un tel paratonnerre, l'œil ébloui ne pourra pas diſtinguer le paſſage de la matiere d'une barre à l'autre; mais lorſque ces pointes ne ſoutireront qu'une petite quantité de matiere d'un nuage peu électriſé, ce paſſage ſera facilement obſervé. Une précaution néceſſaire feroit, s'il y avoit à l'endroit du placement du paratonnerre, du minéral ou des pierres qui d'ordinaire en contiennent, de les enlever à une certaine diſtance de la barre de fer, pour les remplacer par d'autre terrein.

Ce même appareil peut ſervir à quelques curieux, en ſens contraire, en préſentant les pointes à quatre pouces de la terre, & l'autre barre la pointe en l'air, pour électriſer un nuage qui ne paroîtroit pas l'être; le temps le plus convenable à une épreuve, feroit lorſque la Lune eſt au méridien ſupérieur ou inférieur, cependant avec la précaution de mettre une toile cirée en pluſieurs doubles entre les montans de l'appareil, juſqu'à ce que le tout fût arrangé.

Si ces machines devenoient aſſez communes par la ſuite, l'on pourroit s'en ſervir dans les Iſles de l'Amérique contre les ouragans qui y

font tant de ravages, en les conftruifant de façon à pouvoir préfenter les pointes au vent, qui étant de la matiere électrique, feroit atténué & repouffé ; mais il faudroit que, dans une île, tous les propriétaires en fuffent pourvus, & la premiere expérience devroit être faite dans les gorges où ce vent impétueux parcourt un efpace moins large.

Un autre moyen équivalent, feroit que chaque propriétaire eût au moins une pompe qui pût élever affez l'eau pour qu'elle tombât en pluie ; dans ce cas, l'action de la matiere feroit atténuée, & elle retourneroit en terre avec l'eau, ce qui renouvelleroit le proverbe, petite pluie abat grand vent. Les perfonnes qui feroient à trois ou quatre cents pas derriere ces machines, jugeroient de leur effet.

Lés Globes aéroftatiques font une découverte dont il n'eft pas encore poffible de prévoir l'utilité ; elle nous a fourni des preuves de ce que nous favions déjà, fur les différences du poids de l'air inférieur avec l'air plus élevé, & par celles des degrés du froid, à mefure que l'on s'éloigne de la terre. Actuellement les Phyficiens cherchent à diriger ces Globes à volonté, même contre le vent, ce qui ne me paroît pas facile, parce qu'ils préfentent un volume trop confidérable ; je penfe qu'il con-

viendroit de commencer par reconnoître ſi ces vents ſont variables, quelle eſt leur direction, & même s'il y en a à une certaine hauteur, & dans ce cas obſerver s'ils ne ſont pas occaſionnés par le mouvement de la terre, qui doit avoir une action ſur l'air. Si ces Voyageurs aëriens pouvoient ſe ſoutenir dans une région où il n'y auroit aucun mouvement, alors ils feroient beaucoup de chemin en reſtant dans l'inaction, à cauſe du mouvement de la terre. Il eſt à préſumer que ces Voyageurs courageux continueront leurs expériences pendant l'été, & il eſt de leur prudence de choiſir un beau temps ſans nuages, lorſque la Lune eſt à l'horiſon, & de ſe munir à tout événement, de cartes, de bouſſole & d'inſtrumens, pour s'aſſurer des latitudes.

Comme j'ai avancé que les rayons du Soleil étoient froids, j'eſpere qu'ils ſe muniront d'un miroir ardent & d'une lentille de verre, pour ſavoir ſi les rayons de lumiere enflammeront un corps ſur lequel ils ſeront raſſemblés; ils pourroient encore ſe charger d'un électrophore, pour ſavoir s'il produira à une certaine hauteur des étincelles plus ou moins belles, mais avec aſſez de précaution pour que la matiere électrique n'occaſionne pas la détonnation de l'air inflammable.

La baguette divinatoire eſt un problême dont nous n'avons pas encore eu une ſolution ſatisfaiſante ; les uns à la vue des effets ont cru l'exiſtence de cette propriété, tandis que d'autres n'en connoiſſant pas les cauſes, l'ont niée ; un Phyſicien enfin plus curieux & plus clair-voyant a ſouri à des expériences ; celui dans les mains de qui tournoit la baguette, a reconnu que c'étoit une matiere émanée des eaux ſouterraines qui produiſoit ce phénomene, qu'il interrompoit le mouvement de cette matiere par de la toile cirée, par de la ſoie & par de la matiere électrique ; mais les connoiſſances ſur l'Electricité n'étoient pas aſſez étendues pour pouvoir pénétrer plus avant. Bleton indique des ſources, en annonce la profondeur, & ſes connoiſſances ſe bornent au mouvement d'une baguette & à un ſentiment intérieur douloureux. Un fait arrivé à Lyon eſt bien plus extraordinaire.

Le 5 Juillet 1692, ſur les dix heures du ſoir, un vendeur de vin & ſa femme furent égorgés à Lyon dans une cave, & leur argent fut volé dans une boutique qui leur ſervoit de chambre. Ce crime fut ſi ſecret, que l'on ne put en découvrir ni ſoupçonner les auteurs.

Un voiſin fit venir un riche payſan nommé Jacques Aimar, & le conduiſit chez M. le Pro-

cureur du Roi, à qui ce villageois promit d'aller ſur les pas des coupables, & de les rencontrer, pourvu qu'il commençât par deſcendre dans la cave pour y prendre ſon impreſſion. MM. le Lieutenant-Criminel & le Procureur du Roi l'envoyerent dans cette cave. Il y fut ému, ſon pouls s'éleva comme dans une groſſe fievre, & une baguette qu'il tenoit comme lorſqu'il cherchoit des ſources, tourna rapidement dans les deux endroits où l'on avoit trouvé les cadavres; il commença à ſuivre les aſſaſſins, tantôt en ſuivant le Rhône, tantôt en s'embarquant, lorſqu'il les reconnoiſſoit embarqués, & s'arrêtant à tous les cabarets où ils avoient bu, mangé ou couché. Cet homme qui avoit toujours été accompagné de deux perſonnes, arrive au camp de Sablon; là il eſt perſuadé qu'il voit les aſſaſſins par les ſenſations internes qu'il éprouve; mais il n'oſe ſe ſervir de ſa baguette pour s'en aſſurer, crainte que les ſoldats ne le maltraitent, & il revient à Lyon. On le renvoie au camp dans un bateau avec des lettres de recommandation. Les criminels en étoient partis; il les pourſuivit juſqu'à Beaucaire; & en les cherchant dans les rues, il s'arrête à la porte d'une priſon, aſſurant qu'il y en avoit un dedans; il y entre; on lui préſente quinze priſonniers, & ſa baguette lui indique

un bossu qui n'avoit été renfermé que depuis une heure, à raison d'un petit larcin, pour être un des complices. Le paysan, en cherchant les autres, découvre qu'ils ont pris un sentier conduisant au chemin de Nîmes. Il revient à Lyon avec le criminel que l'on y conduisoit; il eut l'attention de le faire reconnoître dans tous les gîtes où il s'étoit arrêté en se sauvant de Lyon avec ses complices; & pendant la route, il fut obligé de marcher soixante pas devant le criminel, parce qu'il souffroit trop lorsqu'il marchoit derriere. Le criminel arrivé à Lyon, fut obligé, par les circonstances, de faire l'aveu de son crime. Comme on raisonnoit de ce fait dans la ville, il se présenta quelques particuliers qui dirent avoir la propriété de découvrir les sources avec la baguette. Plusieurs personnes de distinction voulurent voir les expériences de Jacques Aimar, & se rendirent dans la cave. Le paysan la parcourut en leur présence, marqua, par les mouvemens de sa baguette, les deux endroits où l'homme & la femme étoient tombés en mourans; il fut mouillé de sueur, eut le pouls élevé, & demeura plus d'une heure en cet état. Un homme ayant la vertu de trouver les sources étoit présent; il prit la baguette qui tourna sur les mêmes places: il sentit pendant un inf-

tant un mal de cœur : il se rendit chez M. le Procureur du Roi, où étoit la serpe ensanglantée dont s'étoient servis les meurtriers ; deux autres pareilles furent mises à une demi-aune de distance ; & ayant posé le pied sur chacune successivement, la baguette ne tourna que sur celle ensanglantée ; il ressentit le restant de la journée une agitation violente, quoiqu'il eût pris du vin pour se remettre. Le paysan est renvoyé avec deux Archers à la poursuite des deux autres assassins ; il les suit jusqu'à Toulon, où il les reconnoît embarqués ; il les poursuit sur mer ; mais dès qu'il les reconnoît sur des côtes étrangeres, il s'en retourne.

Ces faits singuliers sont plus détaillés dans une lettre de M. Chauvin, Médecin aggrégé au College de Lyon, seconde édition, imprimée à Lyon en 1693 ; dans cette lettre qui mérite d'être lue, il donne l'explication physique de ce phénomene ; il est vrai qu'il s'est vu obligé de mettre en action les corpuscules imaginaires, émanés du sang des assassinés & du corps des assassins ; mais dans ce temps on ne connoissoit pas d'autres causes, & les connoissances, en physique, n'étoient pas aussi étendues qu'elles le sont actuellement.

Pour expliquer & concevoir plus facilement

la cauſe de ces phénomenes, il faut ſe rappeller les principes que j'ai établis, comparer les expériences qui ont été faites & en faire de nouvelles, car ſans expériences nous ſommes ſujets à nous égarer.

Nous ſavons que l'eau eſt un très-bon conducteur de la matiere électrique, non qu'elle retienne & accumule cette matiere, quoiqu'elle l'attire, mais elle la dépoſe ſur le corps le plus prochain. Or, une ſource circulant dans le ſein de la terre, attire la matiere, & la communique à la terre qui lui ſert de voûte; il doit donc y avoir dans cette partie une atmoſphere électrique plus conſidérable, & qui doit diminuer en proportion de l'éloignement de cette voûte.

Le corps de l'homme eſt très-électriſable; il y a des perſonnes qui ne paroiſſent pas l'être, mais c'eſt parce qu'elles ont une tranſpiration plus abondante que celle du commun des hommes; d'autres dont la tranſpiration eſt plus rare & moins humide, ſont auſſi électriſables que les métaux, & quelquefois plus avec cette différence, que la matiere accumulée ſur un corps métallique ſe diſſipe entiérement au moindre tact, & que celle accumulée dans le corps humain y occaſionne un mouvement qui continue un certain temps, & que la matiere,

pourvu qu'elle ne ſoit pas étincelante, circule avec le mouvement donné dans les fluides, & ne ſe diſſipe que lentement; pour s'aſſurer de cette vérité, appliquez une ou deux boîtes bien chargées à un malade qui aura le pouls intermittent, il ne tardera pas à être droit, & l'intermittence ne ſe rétablira pas moins quelque temps après.

Bleton eſt un de ces hommes qui a la propriété naturelle de tourner la baguette, parce qu'il eſt plus électriſable qu'un autre. Lorſqu'il rencontre une ſource, il ſe ſent ému, ſon pouls s'éleve, & la baguette qu'il tient ſur ſes mains fait un mouvement. Son corps étant très-électriſable, attire la matiere abondante qui eſt ſous ſes pieds; elle le pénetre promptement, lui occaſionne un mouvement dans les fluides, qui lui cauſe des ſenſations douloureuſes & lui éleve le pouls. La baguette qu'il tient devant lui eſt moins électriſable que ſon corps; conſéquemment il ſort de ſon corps une atmoſphere électrique beaucoup plus conſidérable que celle qui ſort de la baguette de bois, & cette atmoſphere émanant du corps, repouſſe l'atmoſphere foible ſortant de la baguette, ce qui la force à un mouvement, & plus la baguette eſt légere, plus le mouvement doit être vif; l'expérience citée au premier chapitre de

la plume, mise à angles aigus sur un conducteur, en est une preuve.

Pour comparer l'action de la matiere électrique sur le nommé Bleton, l'on peut examiner ce qui se passe dans les traitemens de M. Mesmer ou de ses Eleves; dans le mien, j'ai observé qu'il y avoit des personnes qui sentoient ou du chaud ou du froid à l'estomac, d'autres une pesanteur, tandis que d'autres avoient des maux de cœur, d'autres éprouvoient des convulsions, d'autres des sueurs, chacun suivant l'état de sa maladie, & protionnellement à la promptitude de l'action de la matiere sur son corps, d'autres enfin n'éprouvoient aucune sensation; j'ai vu des malades ne plus revenir au traitement, parce qu'ils y avoient éprouvé des douleurs.

Lorsqu'on a communiqué de la matiere électrique à Bleton pendant qu'il étoit sur une source, la baguette a cessé de tourner; elle a pareillement cessé, lorsqu'il avoit sous ses pieds de la soie ou de la toile cirée, ce qui prouve que c'est la matiere électique qui agit; & lorsqu'on lui en communique une plus forte dose que celle de la Nature, l'artificielle oblige la naturelle de rentrer en terre. Reste à savoir si, en mettant sur la tête du tourneur de baguette un gâteau résineux bien chargé, tandis

qu'il eſt ſur une ſource, il éprouvera les mêmes ſenſations & la même élévation dans le pouls, que lorſqu'il eſt dans ſon état naturel ſur cette ſource, & pareillement lorſqu'il ſera loin de la ſource, pour ſavoir ſi l'Electricité deſcendante produit les mêmes effets que l'aſcendante; lorſque Bleton va ſur une riviere dans un bateau, il éprouve peu de mal aiſe, & cela doit être, parce que le bois eſt un corps moins électriſable que bien d'autres, & je ſuis perſuadé que, s'il étoit dans un bateau de cuivre, il éprouveroit les mêmes ſenſations que ſur les ſources.

Ce qu'a fait Jacques Aimar eſt bien plus extraordinaire, & d'une explication bien plus difficile; quelques réflexions & des comparaiſons nous indiqueront la vérité, & les expériences qui ſe feront par la ſuite nous la démontreront.

Un homme qui ſe voit ſurpris par un aſſaſſin, & dans le cas de perdre la vie dans l'inſtant, eſt ſaiſi de frayeur, tous les fluides ſe concentrent, ſe retirent du côté du cœur, & les pores de la peau ſe reſſerrent, alors les extrêmités ſe refroidiſſent; je le compare en cet état à un corps frotté, & qui n'eſt électriſé fortement que lorſque les pores ſe reſſerrent & que le refroidiſſement ſurvient : cet homme doit

être plus électrisé dans cet instant, que lorsque l'humeur transpirale humecte la peau. L'assassin est pareillement agité par la crainte d'être surpris & de subir le châtiment mérité, ce qui le met à peu près dans le même degré que celui qu'il égorge. Le sang du cadavre pénétrant dans la terre, & le contact du corps avec cette terre la rend, dans cet endroit, plus électrisable que dans d'autres. Jacques Aimar descendit dans la cave pour y prendre son impression; en découvrant la place où les cadavres avoient été trouvés, il éprouva une agitation & des douleurs plus sensibles que lorsqu'il cherchoit une source. Il devoit donc y avoir plus de matiere électrique accumulée dans cette portion de terrein.

Les assassins avoient pris l'impression des cadavres, leur électricité s'étoit mêlangée, & elle étoit entretenue par l'agitation que leur causoit la crainte d'être pris & punis : Jacques Aimar, en suivant leur piste, éprouvoit les mêmes sensations à un degré inférieur, parce que les émanations électriques horisontales qu'ils laissoient derriere eux en cheminant, ne pouvoient pas suivre l'atmosphere de la terre qui étoit verticale, tandis que la leur étoit horisontale, & long-temps dans l'air sans se dissiper, & que Jacques Aimar étoit pénétré

par cette atmoſphere qui étoit ſi conſidérable, que lorſque les Archers conduiſoient le boſſu à Lyon, il ne pouvoit reſter derriere, parce que cet homme étoit continuellement tourmenté de la crainte de périr ſur un échafaud; il fut effectivement rompu vif le 30 Août. La preuve que l'atmoſphere électrique horiſontale pénetre tout, c'eſt que la jeune fille au hoquet convulſif dont j'ai parlé, eſt ſi ſenſible, qu'en dirigeant horiſontalement une canne préparée, comme je l'ai dit, vis-à-vis de ſon eſtomac, une perſonne placée entr'elle & la canne, ſans toucher ni l'une ni l'autre, n'empêche pas qu'elle ne reſſente les mêmes douleurs que s'il n'y avoit point de corps intermédiaires.

Lorſque Jacques Aimar ſuivit les deux complices depuis Beaucaire à Toulon, & de Toulon en mer, leur crainte avoit redoublé, parce qu'ils ſurent que leur camarade avoit été conduit à Lyon; dès-lors leur atmoſphere devoit être plus conſidérable. De quelle eſpece & de quel degré eſt cette matiere? C'eſt ce qu'il n'eſt pas encore poſſible de ſavoir, nous ne ſommes pas aſſez avancés dans cette partie de la phyſique.

Une dame entre les mains de qui la baguette tournoit, fut invitée d'aller dans une maiſon, où elle ſe rendit; en ſe promenant, la baguette

entre les mains, elle paſſa contre une panetiere renverſée, ſur le champ elle tomba ſans connoiſſance ; revenue à elle, elle vit qu'il n'y avoit ſous cette panetiere que de têtes de morts, qu'on lui dit avoir été trouvées dans des fondations ; elle ſut mauvais gré aux perſonnes qui l'avoient engagée à venir, & ne voulut plus continuer ſon jeu. Il lui eſt arrivé des choſes ſi extraordinaires & ſi incroyables, que je ne les citerai pas.

Jacques Aimar ſe ſervoit d'une baguette fourchue, facile à être miſe en mouvement à cauſe de l'écartement des tiges. Bleton ſe ſert d'une baguette un peu courbe & la plus légere qu'il peut rencontrer. Je connois une perſonne qui ſe ſert d'une baguette droite, qu'elle tient à poignée des deux mains ; cette baguette tourne, mais plus lentement que les autres.

De mille perſonnes, il n'y en a pas cinquante qui aient eſſayé convenablement ſi la baguette tourne entre leurs mains ; je préſume que, pour faire des expériences, l'on doit choiſir ceux qui, au traitement, ſeront plus ſenſibles & plus promptement agités ; les expériences doivent être faites plutôt en été qu'en hiver, parce que, dans cette ſaiſon, la matiere a plus d'action & d'énergie.

Je me propoſe de chercher, en m'amuſant,

quelqu'un entre les mains de qui la baguette tourne, alors je tenterai des moyens pour lui enlever cette propriété & la lui rétablir; si j'y parviens, j'espérerai pouvoir la donner à volonté. Quoique l'on fasse bien des expériences inutiles & en pure perte, il ne faut pas se rendre; une seule qui réussit nous dédommage, & c'est le seul moyen d'augmenter nos connoissances en physique.

Voici une expérience connue de bien du monde, dont la cause est plus difficile à connoître. Embrochez un petit oiseau dans une baguette de coudre, fraîchement cueillie, & dont vous aurez enlevé la peau; en le mettant devant le feu, la baguette portant sur les deux chenets, l'oiseau embroché en travers, à la la maniere accoutumée, fera trois tours, lentement à la vérité, alors il sera cuit. J'ai fait plumer deux pinçons & une verdiere; je leur ai coupé la tête, & les ai embrochés chacun dans une baguette de noisetier; je les ai mis l'un après l'autre à environ huit pouces du feu; la baguette portant sur les deux chenets, ils ont tourné, chacun trois tours. J'ai répété la même expérience avec d'autres bois, un fil de fer & des oiseaux de la même espece; je n'ai apperçu aucun mouvement. Je pensai d'abord que la chaleur qui émanoit du feu, étoit une

matiere

matiere qui repoussoit par en haut le corps de l'oiseau; mais ces dernieres expériences me détromperent, car elle n'agit que sur le noisetier.

Quelques Physiciens disent que la baguette se desséchant du côté du feu, devient plus légere, & que la partie opposée qui est fraîche, la remplace à cause de son poids: l'observation paroîtroit juste, si la baguette ne faisoit qu'un seul tour, mais elle en fait trois; d'ailleurs, l'oiseau qui pese ordinairement plus que la baguette, n'est jamais en équilibre, & la partie supérieure est toujours plus pesante que l'inférieure; la même chose n'arrive pas avec d'autres bois, quoiqu'ils éprouvent le même desséchement. L'on doit donc chercher une autre cause.

CHAPITRE XIII.

Récapitulation & conclusion.

Les Physiciens ont travaillé depuis un siecle sur l'Electricité; ils nous ont appris qu'il y avoit des corps électriques & d'autres non électriques, mais électrisables; ils ont découvert la commotion électrique, nous ont donné beau-

coup d'expériences curieuſes & amuſantes, & une ſeule utile, qui eſt le paratonnerre. En travaillant à chercher le ſecret du prétendu magnétiſme animal, j'ai reconnu que tous les corps étoient électriques & électriſables, que cette matiere exiſtoit dans la Nature, ſous des modifications très-variées, & j'ai appris un moyen prompt & facile pour connoître l'exiſtence de cette matiere dans tous les corps.

En travaillant à une nouvelle découverte, les connoiſſances s'accroiſſent néceſſairement; j'ai donc été entraîné à obſerver les phénomenes de la Nature, pour en découvrir les cauſes, & j'ai vu la Nature comme une grande roue, qui produit par ſon mouvement nombre d'effets différens; j'ai cru voir la cauſe de ce mouvement, ce qui m'a déterminé à donner en abrégé l'explication de ces phénomenes. Peut-être mes yeux & mon imagination ſe ſont-ils égarés. N'importe; j'aurai la ſatisfaction d'avoir mis entre les mains du public le flambeau d'une foible lumiere, dont il pourra ſe ſervir pour aller à de plus grandes découvertes.

De toutes les connoiſſances humaines, la médecine eſt celle qui a le plus intéreſſé les individus, dont la ſanté eſt le premier bien, & dont ſouvent ils ne connoiſſent le prix que

lorſqu'ils l'ont perdue. Les peuples policés ont des Médecins; les peuples Sauvages ont auſſi les leurs. Ceux des peuples policés ont le droit, au ſortir de l'école, de faire ſaigner, purger & adminiſtrer aux malades tous les remedes qu'ils croient utiles & néceſſaires; ſouvent ils reconnoiſſent l'inefficacité de ces remedes; quelquefois même ils découvrent qu'ils ſont une cauſe de deſtruction; étant de bonne foi, & deſirant ſe faire une réputation, ils en imaginent d'autres ou les combinent différemment, ſans les rendre plus ſalutaires. On ne haſarde rien, en aſſurant que la médecine des peuples policés change tous les dix ans, ce qui prouve qu'elle n'eſt pas une ſcience. Qu'un jeune Sauvage tombe malade, il va conſulter le vieillard le plus voiſin, qui lui donne une plante, en la lui faiſant connoître, en lui enſeignant comment il doit en uſer, en l'aſſurant qu'il ſera ſoulagé, & que la Nature achevera ſa guériſon. Ces Sauvages connoiſſent un certain nombre de plantes pour différentes maladies; comme ils ſe communiquent amicalement ces connoiſſances, la génération ſuivante eſt auſſi habile que l'ancienne, ſans aller à l'école.

Il y a environ quarante ans que les Phyſiciens & des Médecins bien intentionnés, cherchant continuellement les moyens de guérir,

imaginerent que l'Electricité pourroit être utile aux maladies ; mais malheureusement ils ne connoissoient cette matiere que par les étincelles, la commotion & le bain électrique, & ils crurent que ce remede convenoit à la paralysie, maladie incurable lorsqu'elle est invétérée ; alors ils se virent forcés d'y renoncer ; il n'y aura jamais de médecine tant qu'elle ne sera pas fondée sur la physique.

Je n'ai cité qu'un petit nombre de causes des maladies, parce que l'observation & l'expérience ne m'en ont pas appris d'autres ; chacun peut les consulter, & je souhaite qu'il soit mieux instruit que moi.

J'ai guéri beaucoup de maladies par l'Electricité en plus, avec une machine électrique & les pointes. L'expérience m'a persuadé que ce traitement est souvent trop actif, & qu'il convient de préférence pour les maux de dents & pour l'épilepsie, que celui du tact ou des boîtes est plus efficace contre les fievres, quelles qu'elles soient, & celui du baquet contre les fievres dégénérées, & toutes les maladies invétérées, qui très-souvent ne sont que soulagées.

La pratique de cette nouvelle méthode seroit mieux entre les mains des Chirurgiens que des Médecins, parce que ces derniers n'auront jamais la force de vaincre leurs préjugés, qu'ils

ne résisteront pas aux tentations d'ordonner des remedes & des purgatifs qui en arrêteroient l'effet. Le premier Hôpital qui l'adoptera, mettra le public à portée de juger entre l'ancienne médecine & celle que j'enseigne, en comparant avec les registres mortuaires, & par le séjour qu'y feront les malades. Avec son secours, les Curés de village & les gens un peu instruits habitant la campagne, pourront rendre de grands services à l'humanité; mais il conviendroit que le ministere cessât de faire distribuer aux Communautés des remedes destinés au soulagement des pauvres. Que l'on n'oublie pas ce que j'ai déjà dit; si la Nature demande à être évacuée, soit par haut, soit par bas, ce qui est ordinaire dans les maladies aigues, l'agent que j'indique aidera la Nature; les évacuations auront lieu, & les malades qui en auront d'assez considérables pour les inquiéter, doivent se rassurer, parce qu'elles sont un pronostic de guérison prochaine.

Les hommes les plus habiles ont été persuadés jusqu'à ce jour qu'un remede universel étoit une chimere; présentement c'est à l'expérience à les désabuser, car sans elle rien de certain.

Il en reste beaucoup à faire sur des maladies que je n'ai pas eu occasion de traiter, n'allant pas dans les maisons voir les malades; j'invite

les Praticiens à se servir de l'agent que j'indique, dans la petite vérole, lorsqu'elle aura de la peine à sortir, ou lorsqu'elle rentrera. J'ai traité des malades qui avoient la gale ; pendant le traitement, qui étoit ordinairement de huit jours, la gale sortoit très-abondamment ; alors je faisois frotter le malade avec du soufre & du beurre frais, & il ne tardoit pas à guérir, sans aucun accident. Dans toutes les maladies, l'on doit observer le pouls ; il y aura toujours un changement dans le traitement ; si un pouls est intermittent, un quart d'heure après que vous avez appliqué une boîte, vous ne trouverez plus l'intermittence, qui cependant reviendra, parce que la cause de la maladie ne peut être détruite par un seul traitement. Lorsque le pouls est plus mauvais après le traitement, ou qu'il n'a opéré aucun changement, le malade est en danger.

De toutes les maladies, ce traitement occasionne un développement plus ou moins sensible ; il est plus considérable dans les maladies de langueur, sur-tout lorsque la poitrine est attaquée, & l'on doit traiter ces maladies avec le plus grand ménagement, en n'appliquant qu'un léger traitement tous les deux ou trois jours, & donnant au malade quelques petits remedes, non purgatifs, car ils feroient beau-

coup de mal. Je n'entrerai pas dans tous les détails, parce qu'il faudroit un ſecond volume, & que d'ailleurs ce que je dis eſt ſuffiſant. Il faut auſſi éviter les remedes chauds, & ne donner que des tiſanes tempérantes, des béchiques & du quinquina à très-petites doſes.

La rage eſt une maladie d'autant plus affreuſe, que l'on n'a pas encore trouvé de remede certain à lui oppoſer, & que l'homme le mieux portant eſt expoſé à être mordu d'un animal enragé, dans le temps qu'il s'y attend le moins. J'avois annoncé, il y a deux ans, que je me chargerois de traiter le premier homme qui ſeroit attaqué de la rage, ſi j'étois averti; je deſirois qu'il eût eu un accès, parce qu'en cas de guériſon, le remede auroit été certain. L'occaſion ne s'eſt pas préſentée; il auroit été poſſible d'eſſayer ſur un chien, mais l'entrepriſe n'auroit pas été prudente; & quel eſt l'homme qui voudroit s'expoſer à enchaîner un animal qui auroit eu un accès? D'ailleurs, comment s'aſſurer s'il a eu la rage naturellement, ou par communication? Et, dans ce dernier cas, comment trouver exactement les cicatrices de la morſure? Je vais néanmoins rendre compte de la façon que je me propoſois d'opérer.

Toutes les maladies ſe développent par l'action & la communication de l'agent; l'on n'eſt

bien aſſuré de la guériſon d'un épileptique ; que lorſqu'on lui a donné un accès extraordinairement violent. La rage doit être traitée, à mon avis, différemment, parce qu'un accès violent feroit périr le malade, & c'eſt ainſi qu'ils finiſſent tous. Il conviendroit, ſelon moi, de développer le virus rabifique dans l'endroit où il s'eſt inſinué ; & pour y parvenir, je ferois des ſcarifications, tant dans les cicatrices que dans les environs ; je les couvrirois d'un emplâtre ſuppuratif ; je mettrois le malade au traitement du baquet deux fois par jour, & chaque traitement de deux heures ; les plaies ſeroient lavées matin & ſoir avec de l'eau tiede, dans laquelle auroit été fondu du ſel ; je mettrois en outre tous les ſoirs un peu de poudre de cantharide ſur les plaies ; & lorſque les accès auroient ceſſé pendant deux jours, je réduirois le traitement à une fois par jour. Si le baquet n'étoit pas praticable, j'appliquerois deux fois auſſi par jour deux boîtes, l'une ſur l'eſtomac, & l'autre ſur le front, & je me conduirois pareillement au reſte. J'ai déjà éprouvé que les plaies nouvelles, par l'effet des véſicatoires, rendoient très-abondamment. En conſéquence de ce que je viens de dire, je crois qu'il ſeroit poſſible d'empêcher l'inoculation de la petite vérole, en mettant, huit

jours après ſur le lieu de l'inſertion, un emplâtre véſicatoire, & en traitant comme je viens de l'expliquer.

Le virus vénérien ſe développe par le traitement, les accidens s'aggravent; peut-être trouvera-t-on une méthode plus convenable qui pourra le détruire; ce n'eſt que par des expériences multipliées & variées que l'on parviendra à perfectionner cette nouvelle médecine.

Il en eſt de même des Electricités différentes, tant par la Nature que par l'Art, ſoit qu'elles different en degrés ou en modifications: cette ſcience eſt encore peu approfondie.

Une lettre anonyme inſérée dans le Journal de Paris, nous a appris que les bâtons de ſoufre contenoient naturellement de la matiere électrique, à en juger par les effets. Lorſque j'eus lu cette lettre, je pris un bâton de ſoufre, & préſentai un des bouts dans le dedans de la main, & je n'y reſſentis pas le petit vent frais dont j'aurois dû m'appercevoir, ſi ce bâton eût contenu de la matiere électrique. Quelques jours après je me munis de pluſieurs bâtons de ſoufre, afin de m'aſſurer de ce qu'il en étoit; j'en polis un ſur une pelle chaude; & lorſqu'il fut refroidi, je le préſentai proche du dedans de la main; alors je ſentis le petit vent frais; je le frottai ſur du drap, & je ſentis le petit

vent plus considérable ; je reconnus aussi que la matiere électrique se maintenoit & se communiquoit pendant plus de temps par le soufre que par les résines.

J'ai mis deux bâtons de soufre sur chaque bras & sur chaque cuisse, sans les frotter ; & dans cet état, j'ai appliqué la main sur l'estomac d'une jeune fille qui avoit les pâleurs, & étoit sujette aux maux d'estomac ; elle me dit qu'elle sentoit du froid dans cette partie, malgré que j'eusse dans ce moment la main très-chaude, & qu'elle ressentoit la douleur plus considérable qu'à l'ordinaire ; dix minutes après, elle ne sentit ni froid ni douleur : je lui présentai une baguette de fer, la pointe proche de l'estomac, & elle n'éprouva aucune sensation.

J'ai présenté le bout d'un bâton de soufre à mon conducteur, tandis qu'on électrisoit, & je n'ai apperçu aucune apparence d'étincelle ; cependant le bâton étoit très-chargé de matiere après cette opération ; j'ai aussi présenté au conducteur un petit gâteau résineux ; il s'est très-bien chargé, & l'on voyoit de petits globules de feu électrique attirés par cette matiere.

Le soufre est une matiere qui, par la fusion, forme une espece de crystallisation en aiguilles.

Toutes ces pointes attirent la matiere électrique, soit de l'air, soit des corps électrisés, mis en communication; il y a dans les bâtons de soufre beaucoup de cavités; & lorsque l'on tient dans la main un de ces bâtons, l'on entend plusieurs craquemens, comme si ce bâton se cassoit dans plusieurs endroits; je pense que ce bruit est occasionné par la chaleur de la main, qui dilate l'air renfermé; car si c'étoit la matiere électrique qui fût la cause de ce craquement par son mouvement, on obtiendroit le même effet en touchant le bâton avec du métal, ce qui n'arrive pas; le soufre, sans être frotté, n'attire que les corps légers.

Je conclus de toutes ces expériences, que le soufre est une matiere qui attire naturellement l'Electricité qui est dans l'air, & qui n'est qu'une Electricité atmosphérique, par conséquent en moins & à un degré inférieur; que cette matiere est très-susceptible de recevoir & d'accumuler pendant un plus long temps l'Electricité artificielle, sans cependant qu'elle en puisse sortir par étincelles, si ce n'est par les procédés connus de l'électrophore, par le moyen d'un conducteur de métal. J'ai des gâteaux d'électrophore, ainsi que les petits des boîtes dont je me sers, dont les uns sont du soufre, les autres de résine, avec d'autres mêlanges; je

n'ai reconnu aucune différence pour les effets en traitant des maladies, ſi ce n'eſt que ceux en ſoufre s'électriſent plus facilement par frottement que les autres, & qu'ils paroiſſent conſerver la matiere un peu plus ; je conſeille donc de préférer cette matiere à toute autre, d'autant qu'elle produit naturellement un effet par elle-même.

J'avois déjà reconnu que le gâteau en ſoufre d'un électrophore contenoit de la matiere électrique, ſans être frotté, mais à un degré inférieur. En poſant le conducteur ſur ce gâteau non frotté, l'on n'obtient aucune étincelle ; mais en préſentant le conducteur proche le dedans de la main, le petit vent frais eſt très-ſenſible, & je n'avois pas imaginé que la matiere électrique, à ce degré, fût propre à guérir les maladies. Je n'ai pas encore eſſayé de combiner cette matiere avec la limaille d'acier, mais je ne tarderai pas.

L'aimant attire le fer ; le ſoufre attire la matiere électrique, & la matiere électrique attire les corps légers. Cette ſeconde vérité n'eſt pas aſſez connue. Prenez des ſachets de peau, dans leſquels vous mettrez du ſoufre en poudre, ce ſoufre attirera la matiere électrique qui eſt dans l'air, & la communiquera au corps en contact avec le ſachet, ce qui eſt plus ſenſible

lorſque la Lune eſt au méridien ſupérieur, parce qu'alors l'atmoſphere électrique de la terre eſt plus conſidérable. Mêlez un huitieme de limaille de fer avec la fleur de ſoufre, l'action ſera plus forte, parce que le fer ſert de conducteur à la matiere; & ſi vous appliquez ſur le corps une plaque aimantée, & le ſachet par deſſus, l'action ſera encore plus conſidérable, parce que l'aimant attirant les pointes de la limaille, la matiere électrique ſe communiquera en plus grande abondance, & ſe renouvellera continuellement. Si vous enveloppez un ſachet de ſoie, à l'exception de la partie deſtinée à toucher le corps, la matiere ſera accumulée & moins diviſée, la main qui le tient n'en abſorbant pas une partie.

J'ai mis ſnr une table un ſac de papier rempli d'environ deux livres de fleur de ſoufre; je préſentai le dedans de la main au tour, & proche de ce ſac, & je ſentis le petit vent frais du côté du ſud: cette expérience doit ſe faire lorſque la Lune eſt au méridien ſupérieur. L'ayant répétée, elle fut la même pendant quatre jours, ce qui me fit croire que les effluves électriques avoient un mouvement du nord au ſud; mais je fus détrompé le cinquieme, car je ne ſentis le petit vent frais que du côté du nord, un autre jour du côté de l'eſt, &

je reconnus que le vent qui n'eſt, comme je l'ai déjà dit, que la matiere électrique en mouvement, étoit la ſeule cauſe de ces différentes directions, car le vent du nord régnoit les quatre premiers jours de cette expérience, *&c.*

Il réſulte de tout ce qui a été dit, que les traitemens doivent être variés ſuivant les maladies & la conſtitution des malades; l'épilepſie exige un traitement actif, & l'Electricité avec les pointes convient de préférence; les fievres doivent être traitées par les boîtes; mais il ſeroit plus convenable qu'elles fuſſent en bois qu'en fer-blanc : le baquet convient mieux aux maladies invétérées; & pour les vapeurs & maladies de nerfs, je ptéférerois les bâtons de ſoufre, ſans être animés par frottement. C'eſt vraiſemblablement un Eleve de M. Meſmer qui nous a appris que le ſoufre contenoit naturellement plus de matiere électrique que les autres corps; & le moyen le plus certain pour s'en aſſurer, eſt celui que j'indique, en préſentant la matiere que l'on veut éprouver proche du dedans de la main.

J'invite les Savans à s'occuper férieuſement de cette découverte, & à la perfectionner pour le ſoulagement des hommes. Depuis environ quarante ans, on preſſentoit que l'Electricité devoit être utile contre les maladies, mais per-

ſonne n'avoit trouvé la méthode de l'employer; nous avions des gâteaux d'éle&trophore en ſoufre, & perſonne ne s'étoit apperçu que cette matiere contenoit une Electricité muette. Que l'on juge préſentement ſi la dénomination de magnétiſme animal convient à cette matiere inviſible. Tous les raiſonnemens diffus rapportés dans le Journal de Paris, n'inſtruiſent pas le public. Ce que j'y vois de plus clair, c'eſt que M. d'Eſlon abandonne les Eleves à M. Meſmer, & ſe réſerve les traitemens, ainſi qu'aux Médecins qui ſeront inſtruits, ſe perſuadant que la connoiſſance de l'anatomie eſt néceſſaire pour pratiquer cette nouvelle doctrine. Sans contredire cette préférence, je ne crois cependant pas qu'on doive la rendre excluſive, parce que le fluide électrique parcourant toujours de lui-même les circuits des nerfs, ſans qu'il ſoit beſoin de le conduire avec le doigt, la maniere de le mettre en jeu convient à tous les hommes: mes Lecteurs ſeront à même d'en juger, en ſuivant ce que j'ai indiqué, & ils conviendront que la matiere électrique eſt l'agent de la Nature.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, l'Ouvrage qui a pour titre : *l'Ami de la Nature.* Je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 17 Mai 1784. SAGE.

